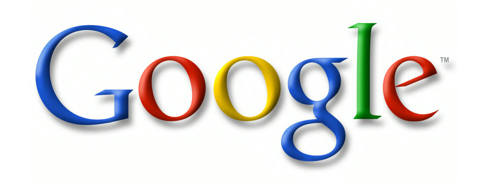
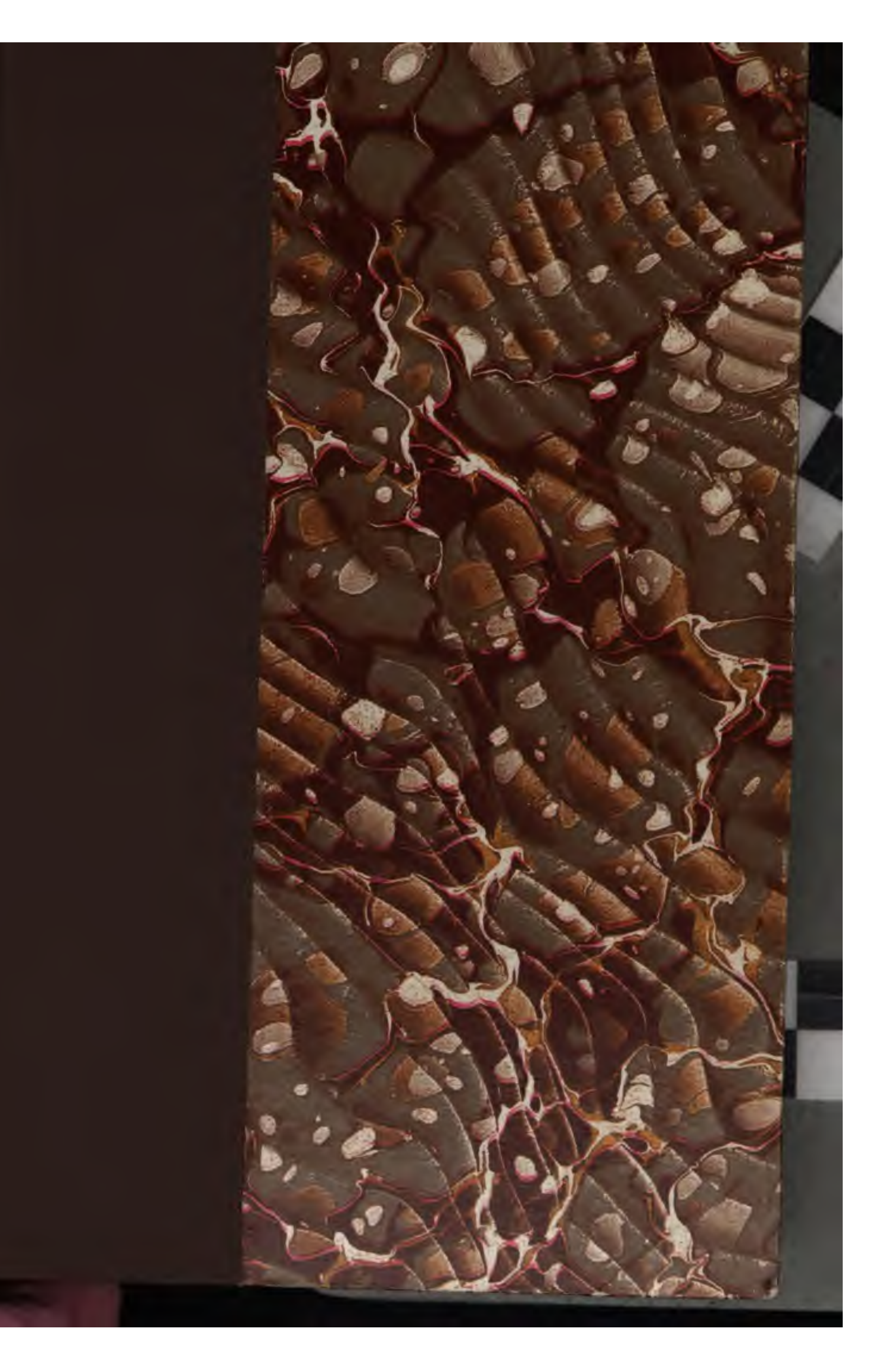

Google






STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

ALPHONSE DAUDET

# LETTRES
# A UN ABSENT

PARIS

1870 — 1871



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
47, PASSAGE CHOISEUL, 47

1872



G. Larroumet

Paris, 19 novembre 1877.

LETTRES

# A UN ABSENT



G. Larroumet

Paris, 19 novembre 1877

# LETTRES

# A UN ABSENT


J. Claye, Imprimeur
à Paris

ALPHONSE DAUDET

# LETTRES

# A UN ABSENT

PARIS

1870—1871




PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

1871

AU

POËTE PAUL ARÊNE

CAPITAINE DE MOBILES

PREMIÈRE PARTIE

---

# LE SIÉGE DE PARIS

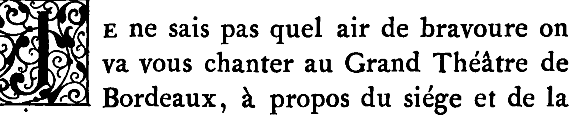


# LETTRES A UN ABSENT

## I.

## LA REDDITION.

Écrit le 6 février 1871.



Je ne sais pas quel air de bravoure on va vous chanter au Grand Théâtre de Bordeaux, à propos du siége et de la reddition de Paris; mais si tu veux une fois pour toutes mon sentiment sur cette lamentable épopée, le voici en quatre mots :

Nos vaillants généraux, — que le diable em-

porte! — ont défendu l'ex-capitale comme ils auraient défendu Mézières, Toul ou Verdun, d'après un certain code militaire qu'ils portent depuis l'école au fond de leurs képis: Article 1er. « Une place bloquée ne se débloque jamais elle-même. » Et ils sont partis de là pour essayer le débloquement.

Remarque en passant que ces mêmes tacticiens, huit jours avant le siége, nous disaient avec une adorable suffisance que nous pouvions être enlevés par un coup de force, mais pour être investis, — jamais.

Eh! si, généraux du bon Dieu, nous pouvions être investis. Les Prussiens ont la patte large, et malgré son formidable tour de taille, Paris, en moins d'une semaine, s'est trouvé pincé comme une guêpe entre leurs gros gants de soudards... mais si vous aviez osé, nous pouvions nous tirer de là. Paris est un géant, il fallait le faire se battre en géant, donner du large à son génie, mettre en mouvement tous ses muscles. Quand la Marne vous a gênés, il fallait que Paris avalât la Marne. Ces terribles hauteurs de Châtillon, de Meudon, de Champigny, tous ces moulins, toutes ces buttes dont les noms ridicules et sanglants nous poursuivaient jusque dans nos rêves, Paris d'un coup de reins pouvait les envoyer dans la Lune. C'était l'affaire de quatre cent

mille pioches travaillant pendant un mois derrière cent mille fusils... mais vous ne l'avez jamais voulu.

Ah! la véritable histoire de ce siége, ce n'est pas dans les journaux ni dans les livres qu'il faudra la chercher; c'est au ministère de la guerre. Là se sont livrées les grandes batailles sous Paris. Là sont venus échouer contre les ronds de cuir de la bureaucratie militaire tous les efforts individuels, tous les bons vouloirs, tous les enthousiasmes enflammés, toutes les grandes idées pour la défense... C'était pitié de voir le ministre Dorian et son personnel des travaux publics, si actif, si intelligent, courir de bureaux en bureaux, se faire bien humble, bien petit, supplier à deux mains jointes :

« Par grâce! messieurs de la guerre, nous savons le peu que nous sommes et que le plus malin d'entre nous ne pourrait pas même servir de brosseur à vos Guiod et à vos Frébault... Oui, vous avez raison, tous nos ingénieurs sont des ânes, nos conducteurs ne s'entendent à rien; mais c'est égal... essayez tout de même nos petites pièces de 7 se chargeant par la culasse, et nos cantines volantes qui verseront des tonneaux de café et de vin chaud à vos soldats au cœur même de la bataille, et nos ballons captifs qui, sans qu'il vous en coûte un seul homme,

iront reconnaître si vraiment ce sont bien des batteries de tuyaux de poêle qu'on est en train d'installer sur la butte de Châtillon... »

Et comme ils étaient fiers, ces braves Travaux Publics, lorsque après cinq mois de supplications, de démarches, de paperasseries, ils parvenaient à faire mettre en ligne quelques-unes de ces pièces de 7, dont un de nos grands capitaines disait de sa voix de faubourg légèrement éraillée :

« Elle ne va pas trop mal, c'te artillerie du commerce!... Faudra que je m'en fasse acheter.»

Trop tard, mon général. Les Prussiens ont tout raflé...

... A présent, c'est fini. Paris a mangé du pain blanc et du beurre. Il n'y a plus à y revenir. Les premiers jours j'ai bien ragé, — Dieu! que j'ai ragé, — mais depuis quelque temps je sens qu'il y a au fond, tout au fond de moi-même, quelque chose d'apaisé et de détendu. C'était si long, mon cher, ce siége! si angoissant, si monotone. Il me semble que je viens de passer cinq mois en mer, avec un calme plat presque continuel..

Et dire que pour certaines gens ces cinq mois de tristesse énervante auront été un enivrement, une fête perpétuelle. Depuis les baladeurs de faubourg qui gagnent leurs quarante-cinq sous

par jour à ne rien faire, jusqu'aux majors à sept galons, entrepreneurs de barricades en chambre, ambulanciers de Gamache tout reluisants de bons jus de viande, francs-tireurs fantaisistes se pavanant dans les cafés et n'appelant plus les garçons qu'à coups de sifflets d'omnibus, commandants de la garde nationale logés avec leurs dames dans des appartements réquisitionnés, tous les accapareurs, tous les exploiteurs, les voleurs de chiens, les chasseurs de chats, les marchands de pieds de cheval, d'albumine, de gélatine, les éleveurs de pigeons, les propriétaires de vaches laitières, et ceux qui ont des billets chez l'huissier, et ceux qui n'aiment pas payer leurs termes, pour tout ce monde-là, la fin du siége est une désolation — qui n'a rien de patriotique. Paris ouvert, il va falloir rentrer dans le rang, travailler, regarder la vie en face, rendre les galons, les appartements, retourner au chenil, — et c'est dur...

Certes je ne voudrais pas calomnier la république. D'abord, je ne sais pas encore ce que c'est; puis, ayant vu de près les hommes et les choses de l'empire, je n'ai pas le droit d'être difficile. N'importe! ce qui se passe autour de moi depuis le 4 septembre m'a rempli le cœur d'amertume et rendu plus sceptique que jamais. Tout ce que je connaissais de sots, de traînards, de

paresseux, d'incapables, s'est fait jour, a trouvé sa place. Bien entendu je ne parle pas des républicains convaincus, fidèles, des hommes de la veille; ceux-là ont eu leur tour, et c'était justice; mais les autres, ceux dont ce triste empire n'aurait pas voulu même pour moutardiers, ils sont tous casés, tous. Jusqu'à ce misérable et piteux N..., que nous avons vu pendant l'agonie du dernier règne gueuser par tous les ministères une place de n'importe quoi; le voilà maintenant commissaire de police de la république dans un arrondissement sang-de-bœuf.

Quelque chose de bien étrange aussi, c'est de voir — au milieu du grand branle-bas politique — l'immuabilité de certains hommes et de certaines situations. Le type le plus complet de ces *hommes-bouées*, qui flottent par tous les temps et reviennent toujours sur l'eau quoi qu'il arrive, est le digne secrétaire général du ci-devant Corps législatif. Tous les journalistes de Paris ont connu ce long personnage à face blême — lèvres minces, sourire triste, tête de funambule et de sacristain — qu'on voyait assis à une petite table, tout en haut de la tribune, derrière le fauteuil présidentiel... J'aime à croire que la place est bonne; car voilà plus de trente ans que le bonhomme s'y accroche, et il faudrait un fier coup de vent pour le faire tomber de là-haut. Les rois

s'en vont, les empires croulent, les pétards de la république font sauter l'Assemblée en l'air... Il n'y a que la petite table de M. Valette qui ne bouge pas, et elle ne bougera jamais.

Parlez-moi des hommes in-dis-pen-sa-bles! Celui-là en est un, ou du moins il le laisse croire, et c'est ce qui le rend si fort. Il paraît que personne en France, pas même M. Thiers, ne connaît le règlement comme lui, et que s'il n'était pas là, la machine parlementaire ne pourrait plus fonctionner. Du reste, en dehors de ce terrible règlement sur lequel il est impitoyable, l'homme de toutes les concessions et de toutes les souplesses... « Si Votre Excellence le désire... » disait-il de sa voix la plus sucrée en s'inclinant jusqu'à terre devant M. Palikao. C'était le 4 septembre à midi. Le 6 septembre, à la même heure, il entrait dans les salons de la place Beauvau, et avec le même sourire obséquieux, le même tour de reins courtisanesque, il disait à M. Gambetta : « Si Votre Excellence veut bien me le permettre... » Aussi cette fois, comme toujours, vous l'a-t-on laissé bien tranquille à sa petite table du Corps législatif, les clefs du Palais dans sa poche, avec un piquet de gardes nationaux devant sa porte pour lui faire honneur; et pendant cinq mois, il n'a eu qu'à cueillir des violettes sur les belles pelouses de la

présidence, et à se présenter à la caisse régulièrement. Puis la Chambre de Bordeaux s'est ouverte, et à présent il est là-bas, toujours souriant, à sa petite table, derrière le fauteuil présidentiel.

Un mot de cet aimable personnage achèvera de te le peindre. Un jour qu'un de ses employés essayait de lui faire tête, en se targuant de la protection de M. Schneider, alors président du Corps législatif, M. Valette manda le pauvre diable dans son cabinet, et là, doucement, sans se fâcher, lui dit entre cuir et chair cette parole mémorable :

« Prenez garde à ce que vous faites, mon ami... Les présidents ne sont pas éternels !... »

M. Valette, lui, est éternel.

Il s'appelle l'*Administration.*





# II

## LES MERES.

E matin-là, j'étais allé au mont Valérien voir notre ami le peintre B....., lieutenant aux mobiles de la Seine. Justement le brave garçon se trouvait de garde. Pas moyen de bouger. Il fallut rester à se promener de long en large, comme des matelots de quart, devant la poterne du fort, en causant de Paris, de la guerre et de nos chers absents... Tout à coup mon lieutenant qui, sous sa tunique de mobile, est toujours resté le féroce rapin que tu sais, s'interrompt, tombe en arrêt, et me prenant le bras :

« Oh! le beau Daumier, » me dit-il tout bas, et du coin de son petit œil gris allumé subitement comme l'œil d'un chien de chasse, il me montrait les deux vénérables silhouettes qui venaient de faire leur apparition sur le plateau du mont Valérien.

Un beau Daumier en effet. L'homme en longue redingote marron, avec un collet de velours verdâtre qui semblait fait de vieille mousse des bois, maigre, petit, rougeaud, le front déprimé, les yeux ronds, le nez en bec de chouette. Une tête d'oiseau ridé, solennelle et bête. Pour l'achever, un cabas en tapisserie à fleurs, d'où sortait le goulot d'une bouteille, et sous l'autre bras une boîte de conserves, l'éternelle boîte en fer-blanc que les Parisiens ne pourront plus voir sans penser à leurs cinq mois de blocus... De la femme, on n'apercevait d'abord qu'un chapeau-cabriolet gigantesque et un châle Ternaux qui la serrait étroitement du haut en bas comme pour bien dessiner sa misère; puis, de temps en temps, entre les ruches fanées de la capote, un bout de nez pointu qui passait, et quelques cheveux grisonnants et pauvres.

En arrivant sur le plateau, l'homme s'arrêta pour prendre haleine et s'essuyer le front. Il ne fait pourtant pas chaud là-haut, dans les brumes de fin novembre; mais ils étaient venus si vite... La femme ne s'arrêta pas, elle. Marchant droit à la poterne, elle nous regarda une minute en hésitant, comme si elle voulait nous parler; puis, intimidée sans doute par les galons de l'officier, elle aima mieux s'adresser à la sentinelle, et je l'entendis qui demandait timidement

à voir son fils, un mobile de Paris de la sixième du troisième.

« Restez là, dit l'homme de garde, je vais le faire appeler. »

Alors, toute joyeuse, avec un soupir de soulagement, elle retourna vers son mari; et tous deux allèrent s'asseoir à l'écart sur le bord d'un talus.

Ils attendirent là bien longtemps. Ce mont Valérien est si grand, si compliqué de cours, de glacis, de bastions, de casernes, de casemates! Allez donc chercher un mobile de la sixième dans cette ville inextricable, suspendue entre terre et ciel et flottant en spirale au milieu des nuages comme l'île de Laputa. Sans compter qu'à cette heure-là le fort est plein de tambours, de trompettes, de soldats qui courent, de bidons qui sonnent. C'est la garde qu'on relève, les corvées, la distribution, un espion tout sanglant que des francs-tireurs ramènent à coups de crosse, des paysans de Nanterre qui viennent se plaindre au général, une estafette arrivant au galop, l'homme transi, la bête ruisselante, des cacolets revenant des avant-postes avec les blessés qui se balancent au flanc des mules et geignent doucement comme des agneaux malades, des matelots halant une pièce neuve au son du fifre et des « hissa! ho! »; le troupeau du fort

qu'un berger en pantalon rouge pousse devant lui, la gaule à la main, le chassepot en bandoulière; tout cela va, vient, s'entre-croise dans les cours, s'engouffre sous la poterne comme sous la porte basse d'un caravansérail d'Orient.

« Pourvu qu'ils n'oublient pas mon garçon! » disaient pendant ce temps les yeux de la pauvre mère; et toutes les cinq minutes elle se levait, s'approchait de l'entrée discrètement, jetait un regard furtif dans l'avant-cour en se garant contre la muraille; mais elle n'osait plus rien demander de peur de rendre son enfant ridicule. L'homme, encore plus timide qu'elle, ne bougeait pas de son coin; et chaque fois qu'elle revenait s'asseoir le cœur gros, l'air découragé, on voyait qu'il la grondait de son impatience et qu'il lui donnait force explications sur les nécessités du service avec des gestes d'imbécile qui veut faire l'entendu.

J'ai toujours été très-curieux de ces petites scènes silencieuses et intimes qu'on devine encore plus qu'on ne les voit, de ces pantomimes de la rue qui vous coudoient quand vous marchez et d'un geste vous révèlent toute une existence; mais ici ce qui me captivait surtout, c'était la gaucherie, la naïveté de mes personnages, et j'éprouvais une véritable émotion à suivre à travers leur mimique, expressive et limpide

comme l'âme de deux acteurs de Séraphin, toutes les péripéties d'un adorable drame familial... Je voyais la mère se disant un beau matin :

« Il m'ennuie, ce M. Trochu, avec ses consignes... Il y a trois mois que je n'ai pas vu mon enfant... Je veux aller l'embrasser. »

Le père, timide, emprunté dans la vie, effaré à l'idée des démarches à faire pour se procurer un permis, a d'abord essayé de la raisonner :

« Mais tu n'y penses pas, chérie. Ce mont Valérien est au diable... Comment feras-tu pour y aller, sans voiture? D'ailleurs c'est une citadelle! les femmes ne peuvent pas entrer.

— Moi, j'entrerai, » dit la mère, et comme il fait tout ce qu'elle veut, l'homme s'est mis en route, il est allé au secteur, à la mairie, à l'état-major, chez le commissaire, suant de peur, gelant de froid, se cognant partout, se trompant de porte, faisant deux heures de queue à un bureau, et puis ce n'était pas celui-là. Enfin, le soir, il est revenu avec un permis du gouverneur dans sa poche... Le lendemain on s'est levé de bonne heure, au froid, à la lampe. Le père casse une croûte pour se réchauffer, mais la mère n'a pas faim. Elle aime mieux déjeuner là-bas avec son fils. Et pour régaler un peu le pauvre mobile, vite, vite on empile dans le cabas le ban et l'arrière-ban des provisions de

siége, chocolat, confitures, vin cacheté, tout jusqu'à la boîte, une boîte de huit francs qu'on gardait précieusement pour les jours de grande disette. Là-dessus les voilà partis. Comme ils arrivaient aux remparts, on venait d'ouvrir les portes. Il a fallu montrer le permis. C'est la mère qui avait peur... Mais non! Il paraît qu'on était en règle.

« Laissez passer! » dit l'adjudant de service.

Alors seulement elle respire :

« Il a été bien poli, cet officier. »

Et leste comme un perdreau, elle trotte, elle se dépêche. L'homme a peine à lui tenir pied :

« Comme tu vas vite, chérie! »

Mais elle ne l'écoute pas. Là-haut, dans les vapeurs de l'horizon, le mont Valérien lui fait signe :

« Arrivez vite... il est ici. »

Et maintenant qu'ils sont arrivés, c'est une nouvelle angoisse...

Si on ne le trouvait pas! S'il allait ne pas venir!

Soudain, je la vis tressaillir, frapper sur le bras du vieux et se redresser d'un bond... De loin, sous la voûte de la poterne, elle avait reconnu son pas. C'était lui... Quand il parut, la façade du fort en fut toute illuminée.

Un grand beau garçon, ma foi! bien planté,

sac au dos, fusil au poing... Il les aborda, le visage ouvert, d'une voix mâle et joyeuse :

« Bonjour, maman. »

Et tout de suite sac, couverture, chassepot, tout disparut dans le grand chapeau-cabriolet. Ensuite le père eut son tour, mais ce ne fut pas long. Le cabriolet voulait tout pour lui. Il était insatiable...

« Comment vas-tu?... Es-tu bien couvert?... Où en es-tu de ton linge? »

Et, sous les ruches de la capote, je sentais le long regard d'amour dont elle l'enveloppait des pieds à la tête, dans une pluie de baisers, de larmes, de petits rires; un arriéré de trois mois de tendresse maternelle qu'elle lui payait tout en une fois... Le père était très-ému, lui aussi, mais il ne voulait pas en avoir l'air. Il comprenait que nous le regardions et clignait de l'œil de notre côté comme pour nous dire :

« Excusez-la... c'est une femme. »

Si je l'excusais!

Une sonnerie de clairon vint souffler subitement sur cette belle joie.

« On rappelle!... dit l'enfant. Vite, il faut que je m'en aille!

— Comment! tu ne déjeunes pas avec nous?

— Mais non! je ne peux pas... Je suis de garde pour vingt-quatre heures, tout en haut du fort.

— Oh! » fit la pauvre femme; et elle ne put pas en dire davantage.

Ils restèrent un moment à se regarder tous les trois d'un air consterné. Puis le père, prenant la parole :

« Au moins emporte la boîte, » dit-il d'une voix déchirante, avec une expression à la fois touchante et comique de gourmandise sacrifiée. Mais voilà que, dans le trouble et l'émotion des adieux, on ne la trouvait plus cette maudite boîte; et c'était pitié de voir ces mains fébriles et tremblantes qui cherchaient, qui s'agitaient, d'entendre ces voix entrecoupées de larmes qui demandaient : « la boîte? où est la boîte! » sans honte de mêler ce petit détail de ménage à cette grande douleur... La boîte retrouvée, il y eut une dernière et longue étreinte, et l'enfant rentra dans le fort en courant...

Pense qu'ils étaient venus de bien loin pour ce déjeuner, qu'ils s'en faisaient une grande fête, que la mère n'en avait pas dormi de la nuit; et dis moi si tu sais rien de plus navrant que cette partie manquée, ce coin de paradis entrevu et refermé tout de suite si brutalement.

Ils attendirent encore quelque temps, immobiles à la même place, les yeux toujours cloués sur cette poterne où leur enfant venait de disparaître. Enfin l'homme se secoua, fit un demi-

tour, toussa deux ou trois coups d'un air très-brave, et sa voix une fois bien assurée :

« Allons! la mère, en route! » dit-il tout haut et fort gaillardement. Là-dessus il nous fit un grand salut et prit le bras de sa femme... Je les suivis de l'œil jusqu'au tournant de la route. Le père avait l'air furieux. Il brandissait le cabas avec des gestes désespérés... La mère, elle, paraissait plus calme. Elle marchait à ses côtés la tête basse, les bras au corps. Mais par moments, sur ses épaules étroites, je croyais voir le châle Ternaux frissonner convulsivement.





# III

## LES AVANT-POSTES.

Les notes que tu vas lire ont été écrites au jour le jour en courant les avant-postes. C'est une feuille de mon carnet que je détache à ton intention, pendant que le siége de Paris est encore chaud. Tout cela est haché, heurté, bâclé sur le genou, déchiqueté comme un éclat d'obus; mais je te l'envoie tel quel, sans rien changer, sans même me relire. J'aurais trop peur de vouloir inventer, faire intéressant, et de gâter tout.

### A LA COURNEUVE, UN MATIN DE DÉCEMBRE.

Une plaine blanche de froid, sonore, âpre, crayeuse. Sur la boue gelée de la route, des bataillons de ligne défilent pêle-mêle avec l'artillerie. Défilé lent et triste. On va se battre. Les

hommes, trébuchant, marchent la tête basse, en grelottant, le fusil à la bricole, les mains dans leurs couvertures comme dans des manchons. De temps en temps on crie :

« Halte ! »

Les chevaux s'effarent, hennissent. Les caissons tressautent. Les artilleurs se hissent sur leurs selles et regardent, anxieux, par delà le grand mur blanc du Bourget.

« Est-ce qu'on les voit? » demandent les soldats en battant la semelle...

Puis, en avant!... Le flot humain un moment refoulé s'écoule toujours lentement, toujours silencieux.

A l'horizon, sur l'avancée du fort d'Aubervilliers, dans le ciel froid qu'illumine un soleil levant d'argent mat, le gouverneur et son état-major, petit groupe fin, se détachant comme sur une nacre japonaise. Plus près de moi, un grand vol de corneilles noires posées au bord du chemin; ce sont des chers frères ambulanciers. Debout, les mains croisées sous leurs capes, ils regardent défiler toute cette chair à canon d'un air humble, dévoué et triste.

*Même journée.* — Villages déserts, abandonnés; maisons ouvertes, toits crevés, fenêtres sans auvents qui vous regardent comme des yeux morts. Par moments, dans une de ces ruines où

tout sonne, on entend quelque chose qui remue, un bruit de pas, une porte qui grince; et quand vous avez passé, un lignard vient sur le seuil, l'œil cave, méfiant, — maraudeur qui fait des fouilles ou déserteur qui cherche à se terrer... Vers midi, entré dans une de ces maisons de paysans. Elle était vide et nue, comme raclée avec les ongles. La pièce du bas, grande cuisine sans portes ni fenêtres, ouvrait sur une basse-cour; au fond de la cour une haie vive, et derrière la campagne à perte de vue. Il y avait dans un coin un petit escalier de pierre en colimaçon. Je me suis assis sur une marche et je suis resté là bien longtemps. C'était si bon ce soleil et ce grand calme de tout. Deux ou trois grosses mouches de l'été d'avant, ranimées par la lumière, bourdonnaient au plafond contre les solives. Devant la cheminée, où se voyaient des traces de feu, une pierre rouge de sang gelé. Ce siége ensanglanté au coin de ces cendres encore chaudes racontait une veillée lugubre.

## LE LONG DE LA MARNE.

Sorti le 3 décembre par la porte de Montreuil. Ciel bas, bise froide, brouillard.

Personne dans Montreuil. Portes et fenêtres closes. Entendu derrière une palissade un trou-

peau d'oies qui piaillait. Ici le paysan n'est pas parti, il se cache. Un peu plus loin, trouvé un cabaret ouvert. Il fait chaud, le poële ronfle. Trois mobiles de province déjeunent presque dessus. Silencieux, les yeux bouffis, le visage enflammé, les coudes sur la table, les pauvres moblots dorment et mangent en même temps... En sortant de Montreuil, traversé le bois de Vincennes tout bleu de la fumée des bivouacs. L'armée de Ducrot est là. Les soldats coupent des arbres pour se chauffer. C'est pitié de voir les trembles, les bouleaux, les jeunes frênes qu'on emporte la racine en l'air, avec leur fine chevelure dorée qui traîne derrière eux sur la route.

A Nogent, encore des soldats. Artilleurs en grands manteaux, mobiles de Normandie joufflus et ronds de partout comme des pommes, petits zouaves encapuchonnés et lestes, lignards voûtés, coupés en deux, leurs mouchoirs bleus sous le képi autour des oreilles, tout cela grouille et flâne par les rues, se bouscule à la porte de deux épiciers restés ouverts. Une petite ville d'Algérie. — Enfin voici la campagne. Longue route déserte qui descend vers la Marne. Admirable horizon couleur de perle, arbres dépouillés frissonnant dans la brume. Au fond, le grand viaduc du chemin de fer, sinistre à voir avec ses

arches coupées, comme des dents qui lui manquent. En traversant le Perreux, dans une des petites villas du bord du chemin, jardins saccagés, maisons dévastées et mornes, vu derrière une grille trois grands chrysanthèmes blancs échappés au massacre et tout épanouis. J'ai poussé la grille, je suis entré; mais ils étaient si beaux que je n'ai pas osé les cueillir.

Pris à travers champs et descendu à la Marne. Comme j'arrive au bord de l'eau, le soleil débarbouillé tape en plein sur la rivière. C'est charmant. En face, Petit-Bry, où l'on s'est tant battu la veille, étage paisiblement ses maisonnettes blanches sur la côte au milieu des vignes. De ce côté-ci de la rivière, une barque dans les roseaux. Sur la rive, un groupe d'hommes qui causent en regardant le coteau vis-à-vis. Ce sont des éclaireurs que l'on envoie à Petit-Bry voir si les Saxons y sont revenus. Je passe avec eux. Pendant que le bachot traverse, un des éclaireurs assis à l'arrière me dit tout bas :

« Si vous voulez des chassepots, la mairie de Petit-Bry en est pleine. Ils y ont laissé aussi un colonel de la ligne, un grand blond, la peau blanche comme une femme, et des bottes jaunes toutes neuves. »

Ce sont les bottes du mort qui l'ont surtout frappé. Il y revient toujours :

« Vingt dieux! les belles bottes! » et ses yeux brillent en m'en parlant.

Au moment d'entrer dans Petit-Bry, un marin chaussé d'espadrilles, quatre ou cinq chassepots sur les bras, déboule d'une ruelle et vient vers nous en courant :

« Ouvrez l'œil, voilà les Prussiens. »

Vite on se blottit derrière un petit mur et on regarde.

Au-dessus de nous, tout en haut des vignes, c'est d'abord un cavalier, silhouette mélodramatique, penché en avant sur sa selle, le casque en tête, le mousqueton au poing. D'autres cavaliers viennent ensuite, puis des fantassins qui se répandent dans les vignes en rampant.

Un d'eux — tout près de nous — a pris position derrière un arbre et n'en bouge plus. Un grand diable à longue capote brune, un mouchoir de couleur serré autour de la tête. De la place où nous sommes, ce serait un joli coup de fusil. Mais à quoi bon?... Les éclaireurs savent ce qu'ils voulaient. Maintenant vite à la barque; le marinier commence à jurer. Nous repassons la Marne sans encombre... Mais à peine abordés, voilà des voix étouffées qui nous appellent de l'autre rive :

« Ohé! du bateau!... »

C'est mon amateur de bottes de tout à l'heure

et trois ou quatre de ses camarades qni ont essayé de pousser jusqu'à la mairie et qui reviennent précipitamment. Par malheur, il n'y a plus personne pour aller les chercher. Le marinier a disparu :

« Je ne sais pas ramer, » me dit assez piteusement le sergent des éclaireurs blotti avec moi dans un trou du bord de l'eau. Pendant ce temps, les autres s'impatientent :

« Mais venez donc! mais venez donc! »

Il faut y aller. Rude corvée. La Marne est lourde et dure. Je rame de toutes mes forces, et tout le temps je sens dans mon dos le Saxon de là-haut qui me regarde, immobile derrière son arbre... En abordant, un des éclaireurs saute avec tant de précipitation, que la barque se remplit d'eau. Impossible de les emmener tous, sans s'exposer à couler. Le plus brave reste sur la berge, à attendre. C'est un caporal de francs-tireurs, gentil garçon, en bleu, avec un petit oiseau piqué sur le devant de sa casquette. J'aurais bien voulu retourner le prendre; mais on commençait à se fusiller d'un bord à l'autre. Il a attendu un moment, sans rien dire; puis il a filé du côté de Champigny, en rasant les murs. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

*Même journée.* — Quand le dramatique se mêle au grotesque, dans les choses aussi bien

que dans les êtres, il arrive à des effets de terreur ou d'émotion d'une singulière intensité. Est-ce qu'une grande douleur sur une face ridicule ne vous émeut pas plus profondément qu'ailleurs? Vous figurez-vous un bourgeois de Daumier dans les épouvantes de la mort, ou pleurant toutes ses larmes sur le cadavre d'un fils tué qu'on lui rapporte? N'y a-t-il pas là quelque chose de particulièremeut poignant?... Eh bien! toutes ces villas bourgeoises du bord de la Marne, ces chalets coloriés et burlesques, rose tendre, vert-pomme, jaune-serin, tourelles moyen âge coiffées de zinc, kiosques en fausse brique, jardinets rococos où se balancent des boules de métal blanc, maintenant que je les vois dans la fumée de la bataille, avec leurs toits crevés par les obus, leurs girouettes cassées, leurs murailles toutes crénelées, de la paille et du sang partout, je leur trouve cette physionomie épouvantable...

La maison où je suis entré pour me sécher était bien le type d'une de ces maisons-là. Je suis monté au premier étage dans un petit salon, rouge et or. On n'avait pas fini de poser la tapisserie. Il y avait encore par terre des rouleaux de papier et des bouts de baguettes dorées; du reste, pas trace de meubles, rien que des tessons de bouteilles, et dans un coin une paillasse où

dormait un homme en blouse. Sur tout cela, une vague odeur de poudre, de vin, de chandelle, de paille moisie... Je me chauffe avec un pied de guéridon devant une cheminée bête, en nougat rose. Par moment, quand je la regarde, il me semble que je passe une après-midi de dimanche à la campagne chez de bons petits bourgeois. Est-ce qu'on ne joue pas au jacquet derrière moi?... Non! ce sont des francs-tireurs qui chargent et déchargent leurs chassepots. Détonation à part, c'est tout à fait le bruit du trictrac... A chaque coup de feu, on nous répond de la rive en face. Le son porté sur l'eau ricoche et roule sans fin entre les collines.

Par les meurtrières du salon, on voit la Marne qui reluit, la berge pleine de soleil, et des Prussiens qui détalent comme de grands lévriers à travers les échalas de vignes.

## SOUVENIR DU FORT MONTROUGE.

Tout en haut du fort, sur le bastion, dans l'embrasure des sacs de terre, les longues pièces de marine se dressaient fièrement, presque droites sur leurs affûts, pour faire tête à Châtillon. Ainsi pointées, la gueule en l'air, avec leurs anses des deux côtés comme des oreilles, on aurait dit de

grands chiens de chasse aboyant à la lune, hurlant à la mort... Un peu plus bas, sur un terre-plein, les matelots, pour se distraire, avaient fait comme en un coin de navire une miniature de jardin anglais. Il y avait un banc, une tonnelle, des pelouses, des rocailles, et même un bananier. Pas bien grand par exemple, guère plus haut qu'une jacinthe; mais c'est égal! Il venait bien tout de même, et son panache vert faisait frais à l'œil, au milieu des sacs de terre et des piles d'obus.

Oh! le petit jardin du fort Montrouge! Je voudrais le voir entouré d'une grille, et qu'on y mît une pierre commémorative où seraient les noms de Carvès, de Desprez, de Saisset, et de tous les braves marins qui sont tombés là, sur ce bastion d'honneur.

## A LA FOUILLEUSE.

Le matin du 20 janvier.

Joli temps doux et voilé. Grandes terres de labour ondulant au loin comme la mer. Sur la gauche, les hautes collines sablonneuses qui servent de contrefort au mont Valérien. A droite, le moulin Gibet, petit moulin de pierre aux ailes fracassées, avec une batterie sur la plate-forme.

Suivi pendant un quart d'heure la longue tranchée qui mène au moulin, et sur laquelle flotte comme un petit brouillard de rivière. C'est la fumée des bivouacs. Les soldats accroupis font le café, et soufflent le bois vert qui les aveugle et les fait tousser. D'un bout à l'autre de la tranchée court une longue toux creuse...

La Fouilleuse. Une ferme horizonnée de petits bois. Arrivé juste à temps pour voir nos dernières lignes battre en retraite. C'est le troisième mobile de Paris. Il défile, en bon ordre, au grand complet, commandant en tête. Après l'incompréhensible débandade à laquelle j'assiste depuis hier soir, cela me remonte un peu le cœur. Derrière eux, deux hommes à cheval passent près de moi, un général et son aide de camp. Les chevaux vont au pas; les hommes causent, les voix sonnent. On entend celle de l'aide de camp, voix jeune, un peu obséquieuse :

« Oui, mon général... Oh! non, mon général... Sans doute, mon général. »

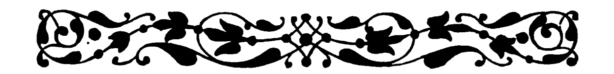
Et le général d'un ton doux et navré ;

« Comment! il a été tué? Oh! le pauvre enfant! le pauvre enfant!... »

Puis un silence et le piétinement des chevaux dans la terre grasse... Je reste seul un moment à regarder ce grand paysage mélancolique, qui a quelque chose des plaines du Chélif ou de la

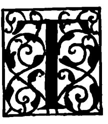
Mitidja. Des files de brancardiers en blouses grises montent d'un chemin creux, avec leur drapeau blanc à croix rouge. On peut se croire en Palestine, au temps des croisades.





# IV.

## LES DICTATEURS.

E rappelles-tu le numéro 7 de la rue de Tournon, et ce mémorable hôtel du Sénat, où nous avons tant mangé de biscuits de Reims à la poussière? J'ai passé devant, ce matin, en allant visiter le quartier des bombes. La maison est toujours la même; la cour aussi noire, aussi mouillée, les grandes croisées de la table d'hôte aussi ternies qu'il y a douze ans. Seulement, la salle à manger m'a paru moins bruyante...

Quel train c'était — de notre temps — à l'heure des repas! Il y avait là une douzaine d'étudiants méridionaux — mais du vilain Midi — avec des barbes en palissandre, trop noires, trop luisantes, un accent criard, des gestes désordonnés et de grands nez tombants qui leur faisaient à tous des têtes de cheval. Mon Dieu! que ces jeunes Gas-

cons étaient donc insupportables! Quelle agitation dans le vide, quelle niaiserie, quel aplomb, quelle turbulence! Un d'eux surtout, le plus criard, le plus gesticulant de la bande, m'est resté particulièrement dans le souvenir. Je le vois toujours arriver dans la salle, le dos voûté, roulant des épaules, borgne avec cela et le visage tout enflammé.

Dès qu'il entrait, les autres têtes de cheval se dressaient autour de la table, et un hennissement formidable l'accueillait :

« Ah! ah! ah!... voilà Gambetta! »

Ils disaient *Ghâmbetthâh*, ces monstres! et ils en avaient plein la bouche.

Lui s'asseyait bruyamment, s'étalait sur la table, se renversait sur sa chaise, pérorait, frappait du poing, riait à fendre les vitres, tirait la nappe à lui, crachait loin, se grisait sans boire, vous arrachait les plats des mains, les paroles de la bouche, et, après avoir parlé tout le temps, s'en allait sans avoir rien dit; Gaudissart et Gazonal tout ensemble, c'est-à-dire ce qu'on peut imaginer de plus provincial, de plus sonore et de plus ennuyeux. Je me souviens qu'une fois j'avais amené à notre table un petit employé de la ville, garçon très-froid, très en dedans, qui venait de débuter au *Charivari*, et signait Henri Rochefort des articles de théâtre d'une prose aussi sobre et

aussi réservée que sa personne. Gambetta, pour faire honneur au journaliste, le prit à sa droite du côté de son bon œil, et l'abreuva tout un soir de son éloquence, si bien et si longtemps, que le futur directeur de la commission des barricades emporta de mon dîner une magnifique migraine qui coupa court à nos relations. Je l'ai bien regretté depuis.

Et voilà, mon cher absent, comme on se trompe sur les hommes! Que de fois nous nous sommes dit que cette fleur de Tarn-et-Garonne retournerait à son terroir et s'en irait s'aplatir un jour ou l'autre entre les lourds feuillets d'un Code de province, aux environs d'Auch ou de Pézenas! Nous ne nous doutions guère alors qu'il y avait là devant nous un grand orateur en graine, un député, un ministre, un dictateur, et que de cette cervelle en désordre, de ce flux de discours bourbeux et trouble comme les eaux d'une crue jaillirait un jour une parole puissante, qui semblerait à quelques-uns le souffle même de la Patrie...

Comment cela s'est-il fait? Par quelle opération mystérieuse ce Tholomyès de table d'hôte a-t-il pu passer grand homme si subitement?... J'ai mon idée là-dessus; mais c'est une idée de poëte, et tu riras si je te la dis. Et pourtant rien n'est plus réel. C'est du jour où il s'est fait poser

un œil de verre, un bel œil bleu d'un iris inaltérable, et de ce jour-là seulement que datent la métamorphose et les hautes destinées de Gambetta. Cet œil de verre était fée probablement, et en apportant la lumière dans cette face de cyclope, il lui a donné du même coup l'expression, l'intelligence, le don de commandement, de fascination, et surtout le don de malice. Car il est malin, le Gascon! Je n'en veux pour preuve que cette phthisie galopante avec laquelle il nous a tant apitoyés l'année dernière, et qui aura décidément sa place dans l'histoire, au magasin des trucs et accessoires pour grands hommes, un peu au-dessous des béquilles de Sixte-Quint.

Par exemple, ce que l'œil de verre n'a pu lui enlever, c'est son terrible accent méridional et sa gesticulation d'épileptique. Par ce coin-là, il est toujours resté l'ancien Gambetta de la rue de Tournon; et ceux qui le connaissaient ont pu, sans quitter Paris, le suivre pas à pas dans ses héroïdes provinciales. On se le représentait frappant du poing sur le balcon des préfectures et jetant aux échos étonnés du marché ou de la grand'place un formidable et ronflant : « ... *Citoyeïns!...* » On aimait aussi à se le figurer inspectant un camp de mobiles, ou bien encore conduisant un deuil patriotique, la tête basse, le dos rond, la démarche abandonnée, un fou-

lard de couleur noué de travers autour du cou, le bras droit négligemment jeté sur l'épaule d'un de ses mameluks, Spuller, Pipe-en-Bois ou Chose...

Crois-tu? si l'on avait le cœur à rire, quel joyeux vaudeville à faire avec ce titre : les Mameluks de Gambetta! Ont-ils dû s'en donner de l'importance et de la chamarrure, tous ces niais, tous ces obscurs, tous ces inutiles, que l'œil de verre avait tirés un moment de leur nuit! Que de bombances, que de fêtes, et comme ce doit être dur maintenant de renoncer à tout cela!... Il faut dire aussi, pour être juste, que le métier de mameluk avait parfois de mauvais côtés. Ainsi, il y a quatre ou cinq mois, je me souviens d'avoir vu le chef de cabinet Spuller dans une position terrible... C'était sur la place Saint-Pierre à Montmartre, une après-midi de grand vent et de grand soleil. Au milieu de la place, Nadar, en casquette d'aéronaute, flamboyait. Dans un coin, un énorme ballon jaune couché sur le côté se gonflait lentement. Tout autour, une foule immense, venue pour voir le ministre de l'intérieur s'envoler dans les airs avec son chef de cabinet. Dans le lointain, la canonnade incessante et sourde...

Je ne sais pourquoi ce grand ciel bleu, ce ballon jaune, ce délégué de la défense prêt à partir

comme un oiseau, cette ville géante à plusieurs enceintes où le tonnerre des pièces de siége venait se perdre dans les mille bruits de la rue, tout cela avait quelque chose de chinois qui me faisait penser vaguement au siége de Pékin. Pour compléter l'illusion, le bon M. Spuller, en longue dalmatique fourrée, ouvrait de grands yeux en accent circonflexe et regardait avec effarement les apprêts de ce départ insolite, le ciel profond, Paris en bas dans la brume, et la grosse vessie jaune qui s'enflait à vue d'œil et tirait sur ses cordages. Le pauvre mameluk faisait peine à voir. Il était pâle, il grelottait. Une ou deux fois, je l'entendis dire tout bas d'une voix égarée :

« C'est une chose vraiment bien extraordinaire... »

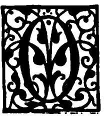
Bien extraordinaire, en effet, monsieur Spuller.





# V.

## LES FRANCS-TIREURS.

N prenait le thé l'autre soir chez le tabellion de Nanterre. J'emploie avec plaisir ce vieux mot de tabellion, parce qu'il est bien dans la couleur Pompadour du joli village où fleurissent les rosières, et de l'antique salon où nous étions assis autour d'un feu de racines, flambant dans une grande cheminée à fleurs de lis... Le maître du logis était absent, mais son image bonasse et fine, suspendue dans un coin, présidait à la fête et souriait paisiblement, du fond d'un cadre ovale, aux singuliers convives qui remplissaient son salon.

Drôle de monde, en effet, pour une soirée de notaire! Des capotes galonnées, des barbes de huit jours, des képis, des cabans, de grandes bottes; et partout, sur le piano, sur le guéridon,

pêle-mêle avec les coussins de guipure, les boîtes de Spa, les corbeilles en tapisserie, des sabres et des revolvers qui traînaient. Tout cela faisait un étrange contraste avec ce logis patriarcal où flottait encore, comme une odeur de pâtisseries de Nanterre, servies par une belle notaresse à des rosières en robe d'organdi... Hélas! grâce aux soudards du roi Guillaume, il n'y a plus de rosières à Nanterre. On les a remplacées par un bataillon de francs-tireurs de Paris, et c'est l'état-major du bataillon — campé dans la maison du notaire — qui nous offrait le thé ce soir-là...

Jamais le coin du feu ne m'avait paru si bon. Au dehors, le vent soufflait sur la neige et nous apportait, avec le bruit des heures grelottantes, le qui-vive des sentinelles et, de loin en loin, la détonation sourde d'un chassepot... Dans le salon on parlait peu. C'est un rude service que celui des avant-postes, et l'on est las quand vient le soir. Puis, ce parfum de bien-être intime, qui monte des théières en tourbillons de fumée blonde, nous avait tous envahis et comme hypnotisés dans les grands fauteuils du tabellion.

Soudain des pas pressés, un bruit de portes, et, l'œil brillant, la parole haletante, un employé du télégraphe tombe au milieu de nous :

« Aux armes! aux armes!... Le poste de Rueil est attaqué! »

C'est un poste avancé établi par les francs-tireurs à dix minutes de Nanterre, dans la gare de Rueil, comme qui dirait en Prusse... En un clin d'œil, tout l'état-major est debout, armé, ceinturonné, et dégringole dans la rue pour réunir les compagnies. Pas besoin de trompette pour cela. La *première* est logée chez le curé; vite deux coups de pied dans la porte du curé.

« Aux armes!... levez-vous! »

Et tout de suite on court chez le greffier, où sont ceux de la *seconde*...

Oh! ce petit village noir avec son cloche pointu couvert de neige, ces jardinets en quinconces qui, en s'ouvrant, sonnaient comme des boutiques, ces maisons inconnues, ces escaliers de bois où je courais en tâtonnant derrière le grand sabre de l'adjudant-major, l'haleine chaude des chambrées où nous jetions en passant le cri d'alarme, les fusils qui sonnaient dans l'ombre, les hommes ivres de sommeil qui gagnaient leur poste en trébuchant, tandis qu'au coin d'une rue cinq ou six paysans abrutis se disaient tout bas, avec des lanternes : « On nous attaque... on nous attaque... » tout cela sur le moment me faisait l'effet d'un rêve, mais l'impression que j'en ai gardée est ineffaçable et précise...

Je vois encore la place de la Mairie toute noire, les fenêtres du télégraphe allumées, une première

salle où les estafettes attendent, le falot au poing; dans un coin, le chirurgien irlandais du bataillon préparant flegmatiquement sa trousse, et, détail adorable, au milieu de ce branle-bas d'escarmouche, une petite cantinière — habillée de bleu comme les orphelines — qui s'est endormie devant le feu, un chassepot entre les bras; puis enfin, dans le fond, le bureau du télégraphe, les lits de camp, la grande table pleine de lumière, les deux employés courbés sur leur machine, et derrière eux le commandant qui se penche, suivant d'un œil anxieux les longues banderoles qui se dévident sur la table et donnent, minute par minute, des nouvelles du poste attaqué... Décidément il paraît que ça chauffe là-bas. Dépêches sur dépêches. Le télégraphe affolé secoue ses sonnettes électriques et précipite à tout casser son tic-tac de machine à coudre.

« Arrivez vite... » dit Rueil.

« Nous arrivons... » répond Nanterre.

Et les compagnies partent au galop...

---

Certes, je conviens que la guerre est ce qu'il y a de plus triste et de plus bête au monde. Je ne sais rien, par exemple, de si lugubre qu'une nuit de janvier passée à grelotter comme un

vieux loup dans une fosse de grand'garde; rien de si ridicule qu'un quartier de chaudron qui vous tombe sur la tête à huit kilomètres de distance; mais — un soir de belle gelée — s'en aller à la bataille le ventre plein et le cœur chaud, se lancer à fond de train dans le noir, dans l'aventure, en compagnie de bons garçons dont on sent tout le temps les coudes, c'est un plaisir délicieux et comme une excellente ivresse, mais une ivresse spéciale qui dégrise les ivrognes et fait voir clair les mauvais yeux...

Pour ma part, j'y voyais très-bien cette nuit-là. Il n'y avait pourtant pas gros comme ça de lune, et c'est la terre blanche de neige qui faisait lumière au ciel; lumière de théâtre froide et crue, s'étalant jusqu'au bout de la plaine, et sur laquelle les moindres traits du paysage, un pan de mur, un poteau, une rangée de saules, se détachaient secs et noirs, comme dépouillés de leur ombre... Dans le petit chemin qui borde la voie, les francs-tireurs filaient au pas de course. On n'entendait que la vibration des fils télégraphiques courant tout le long du talus, la respiration haletante des hommes, le coup de sifflet jeté aux sentinelles, et de temps en temps un obus du mont Valérien, passant comme un oiseau de nuit au-dessus de nos têtes, avec un formi-

dable battement d'ailes... A mesure qu'on avançait, devant nous, au ras du sol, des coups de feu lointains étoilaient l'ombre. Puis, sur la gauche, au fond de la plaine, de grandes flammes d'incendie montèrent silencieusement.

« Devant l'usine, en tirailleurs !... » commanda notre chef d'escouade.

« Oh ! là là !... en tirailleurs !... on va rien écoper !... » me fit mon voisin de gauche avec un accent de faubourg.

D'un bond l'officier arriva sur nous :

« Qui est-ce qui a parlé ?... C'est toi ?...

— Oui, mon capitaine, je...

— C'est bon... va-t'en... retourne à Nanterre.

— Mais, mon capitaine...

— Non, non... va-t'en vite... je n'ai pas besoin de toi... Ah ! tu as peur d'écoper... file, file. »

Et le malheureux fut obligé de sortir des rangs ; mais, au bout de cinq minutes, il avait repris furtivement sa place et ne demandait qu'à écoper dorénavant.

Eh bien, non. Il était dit que personne n'écoperait cette nuit-là. Comme nous arrivions sur la barricade, l'affaire venait de finir. Les Prussiens, qui espéraient surprendre notre petit poste, — le trouvant sur ses gardes et à l'abri

d'un coup de main, — s'étaient retirés prudemment; et nous eûmes juste le temps de les voir disparaître au bout de la plaine, silencieux et noirs comme des cancrelats. Toutefois, dans la crainte d'une nouvelle attaque, on nous fit rester à la gare de Rueil, et nous achevâmes la nuit debout et l'arme au pied, les uns sur la chaussée, les autres dans les salles d'attente...

Pauvre gare de Rueil que j'avais connue si joyeuse, si claire! gare aristocratique des canotiers de Bougival, où les étés parisiens promenaient leurs ruches de mousseline et leurs toquets à aigrettes, comment la reconnaître dans cette cave lugubre, dans ce tombeau blindé, matelassé, sentant la poudre, le pétrole, la paille moisie, où nous parlions tout bas serrés les uns contre les autres et n'ayant d'autre lumière que le feu de nos pipes et le filet de jour venu du coin des officiers?... D'heure en heure, pour nous distraire, on nous envoyait par escouades tirailler le long de la Seine ou faire une patrouille dans Rueil, dont les rues vides et les maisons presque abandonnées s'éclairaient des froides lueurs d'un incendie allumé par les Prussiens au Bois-Préau... La nuit se passa ainsi sans encombre; puis au matin on nous renvoya...

Quand je rentrai à Nanterre, il faisait encore nuit. Sur la place de la Mairie, la fenêtre du

télégraphe brillait comme un feu de phare, et dans le salon de l'état-major, en face de son foyer où s'éteignaient quelques cendres chaudes, M. le tabellion souriait toujours paisiblement...





# VI.

## LES PAYSANS A PARIS.



Champrosay, ces gens-là étaient très-heureux. J'avais leur basse-cour juste sous mes fenêtres, et pendant six mois de l'année leur existence se trouvait un peu mêlée à la mienne. Bien avant le jour, j'entendais l'homme entrer dans l'écurie, atteler sa charrette et partir pour Corbeil, où il allait vendre ses légumes; puis la femme se levait, habillait les enfants, appelait les poules, trayait la vache, et toute la matinée c'était une dégringolade de gros et de petits sabots dans l'escalier de bois... L'après-midi tout se taisait. Le père était aux champs, les enfants à l'école, la mère occupée silencieusement dans la cour à étendre du linge ou à coudre devant sa porte en surveillant le tout petit... De temps en temps quelqu'un passait dans le chemin, et on causait en tirant l'aiguille...

Une fois, c'était vers la fin du mois d'août dernier, j'entendis la femme qui disait à une voisine :

« Allons donc, les Prussiens!... Est-ce qu'ils sont en France, seulement?

— Ils sont à Châlons, mère Jean!... » lui criai-je par ma fenêtre. Cela la fit rire beaucoup... Dans ce petit coin de Seine-et-Oise, les paysans ne croyaient pas à l'invasion.

Tous les jours, cependant, on voyait passer des voitures chargées de bagages. Les maisons des bourgeois se fermaient, et dans ce beau mois d'août où les journées sont si longues, les jardins achevaient de fleurir, déserts et mornes derrière leurs grilles closes... Peu à peu mes voisins commencèrent à s'alarmer. Chaque nouveau départ dans le pays les rendait tristes. Ils se sentaient abandonnés... Puis un matin, roulement de tambour aux quatre coins du village! Ordre de la mairie. Il fallait aller à Paris vendre la vache, les fourrages, ne rien laisser pour les Prussiens... L'homme partit pour Paris, et ce fut un triste voyage. Sur le pavé de la grand'route, de lourdes voitures de déménagement se suivaient à la file, pêle-mêle avec des troupeaux de porcs et de moutons qui s'effaraient entre les roues, des bœufs entravés qui mugissaient sur des charrettes; sur le bord, au long des fossés,

de pauvres gens s'en allaient à pied derrière de petites voitures à bras pleines de meubles de l'ancien temps, des bergères fanées, des tables empire, des miroirs garnis de perse, et l'on sentait quelle détresse avait dû entrer au logis pour remuer toutes ces poussières, déplacer toutes ces reliques et les traîner à tas par les grands chemins.

Aux portes de Paris, on s'étouffait. Il fallut attendre deux heures... Pendant ce temps, le pauvre homme, pressé contre sa vache, regardait avec effarement les embrasures des canons, les fossés remplis d'eau, les fortifications qui montaient à vue d'œil, et les longs peupliers d'Italie abattus et flétris sur le bord de la route... Le soir, il s'en revint consterné, et raconta à sa femme tout ce qu'il avait vu. La femme eut peur, voulut s'en aller dès le lendemain. Mais d'un lendemain à l'autre, le départ se trouvait toujours retardé... C'était une récolte à faire, une pièce de terre qu'on voulait encore labourer... Qui sait si on n'aurait pas le temps de rentrer le vin?... Et puis, au fond du cœur, une vague espérance que peut-être les Prussiens ne passeraient pas leur endroit.

Une nuit, ils sont réveillés par une détonation formidable. Le pont de Corbeil venait de sauter. Dans le pays, des hommes allaient, frappant de porte en porte :

« Les uhlans! les uhlans! sauvez-vous. »

Vite, vite, on s'est levé, on a attelé la charrette, habillé les enfants à moitié endormis, et l'on s'est sauvé par la traverse avec quelques voisins. Comme ils achevaient de monter la côte, le clocher a sonné trois heures. Ils se sont retournés une dernière fois. L'abreuvoir, la place de l'Église, leurs chemins habituels, celui qui descend vers la Seine, celui qui file entre les vignes, tout leur semblait déjà étranger, et dans le brouillard blanc du matin le petit village abandonné serrait ses maisons l'une contre l'autre, comme frissonnant d'une attente terrible.

---

Ils sont à Paris maintenant; — deux chambres au quatrième dans une rue triste... L'homme, lui, n'est pas trop malheureux. On lui a trouvé de l'ouvrage; puis il est de la garde nationale, il a le rempart, l'exercice, et s'étourdit le plus qu'il peut pour oublier son grenier vide et ses prés sans semence. La femme, plus sauvage, se désole, s'ennuie, ne sait que devenir. Elle a mis ses deux aînées à l'école, et dans l'externat sombre, sans jardin, les fillettes étouffent en se rappelant leur joli couvent de campagne, bourdonnant et gai comme une ruche, et la demi-

lieue à travers bois qu'il fallait faire tous les matins pour aller le chercher. La mère souffre de les voir tristes, mais c'est le petit surtout qui l'inquiète. Là-bas il allait, venait, la suivant partout, dans la cour, dans la maison, sautant la marche du seuil autant de fois qu'elle-même, trempant ses petites mains rougies dans le baquet à lessive, s'asseyant près de la porte quand elle tricotait pour se reposer. Ici quatre étages à monter, l'escalier noir où les pieds bronchent, les maigres feux dans les cheminées étroites, les fenêtres hautes, l'horizon de fumée grise et d'ardoises mouillées... Il y a bien une cour où il pourrait jouer; mais la concierge ne veut pas. Encore une invention de la ville, ces concierges! Là-bas, au village, on est maître chez soi, et chacun a son petit coin qui se garde de lui-même. Tout le jour, le logis reste ouvert; le soir, on pousse un gros loquet de bois, et la maison entière plonge sans peur dans cette nuit noire de la campagne où l'on trouve de si bons sommes. De temps en temps le chien aboie à la lune, mais personne ne se dérange... A Paris, dans les maisons pauvres, c'est la concierge qui est la vraie propriétaire. Le petit n'ose pas descendre seul, tant il a peur de cette méchante femme qui leur a fait vendre leur chèvre, sous prétexte qu'elle traînait des brins de paille

et des épluchures entre les pavés de la cour.

Pour distraire l'enfant qui s'ennuie, la pauvre mère ne sait plus qu'inventer; sitôt le repas fini, elle le couvre comme s'ils allaient aux champs et le promène par la main dans les rues, le long des boulevards. Saisi, heurté, perdu, l'enfant regarde à peine autour de lui. Il n'y a que les chevaux qui l'intéressent; c'est la seule chose qu'il reconnaisse et qui le fasse rire. La mère non plus ne prend plaisir à rien. Elle s'en va lentement, songeant à son bien, à sa maison, et quand on les voit passer tous les deux, elle avec son air honnête, sa mise propre, ses cheveux lisses, le petit avec sa figure ronde et ses grosses galoches, on devine bien qu'ils sont dépaysés, en exil, et qu'ils regrettent de tout leur cœur l'air vif et la solitude des routes de village.





# VII.

## LES PALAIS D'ÉTE.



PRÈS la prise de Pékin et le pillage du palais d'Été par les troupes françaises, lorsque le général Cousin-Montauban vint à Paris se faire baptiser comte de Palikao, il distribua dans la gentry parisienne, en guise de dragées de baptême, les merveilleux trésors de jade et de laque rouge dont ses fourgons revenaient chargés, et pendant toute une saison il y eut aux Tuileries et dans quelques salons de la société — ce qu'on appelait alors la société — une grande exhibition de chinoiseries.

On allait là comme à une vente de cocotte ou à une conférence de l'abbé Bauer. Je vois encore, dans le demi-jour des pièces un peu abandonnées où ces richesses étaient étalées, les petites Frou-Frou à gros chignons se pressant, s'agitant parmi les stores de soie bleue à fleurs

d'argent, les lanternes de gaze ornées de houppes et de clochettes d'émail, les paravents de corne transparente, les grands écrans de toile couverts de sentences peintes, tout cet encombrement de riens précieux, si bien faits pour la vie immobile des femmes aux petits pieds. On s'asseyait sur les fauteuils de porcelaine, on fouillait les coffres de laque, les tables à ouvrage à dessins d'or; on essayait pour jouer les crêpes de soie blanche, les colliers de perles de Tartarie; et c'étaient de petits cris d'étonnement, des rires étouffés, une cloison de bambou qu'on renversait avec sa traîne, et puis sur toutes les lèvres ce mot magique de palais d'Été qui courait comme une brise d'éventail, ouvrant à l'imagination je ne sais quelles féeriques avenues d'ivoire blanc et de jaspe fleuri.

Cette année, la gentry de Berlin, de Munich, de Stuttgard, a eu, elle aussi, des exhibitions du même genre. Voilà plusieurs mois déjà que les fortes dames d'outre-Rhin poussent des « mein Gott » d'admiration devant les services de Sèvres, les pendules Louis XVI, les salons blanc et or, les dentelles de Chantilly, les caisses d'oranger, de myrte et d'argenterie que les innombrables Palikao de l'armée du roi Guillaume ont cueillis aux environs de Paris dans le pillage de nos palais d'été.

Car, eux, ils ne se sont pas contentés d'en piller un. Saint-Cloud, Meudon — ces jardins du Céleste Empire — ne leur ont pas suffi. Les drôles sont entrés partout; il ont tout râflé, tout saccagé, depuis les grands châteaux historiques, qui gardent, dans la fraîcheur de leurs pelouses vertes et de leurs arbres de cent ans, un petit coin de France, jusqu'à la plus humble de nos maisonnettes blanches; et maintenant, tout le long de la Seine, d'une rive à l'autre, nos palais d'été grands ouverts, sans toits, sans fenêtres, se montrent leurs murailles nues et leurs terrasses découronnées.

C'est surtout du côté de Montgeron, de Draveil, de Villeneuve-Saint-Georges, que la dévastation a été effroyable. S. A. R. le prince de Saxe travaillait par là-bas avec sa bande, et il paraît que l'Altesse a bien fait les choses. Dans l'armée allemande on ne l'appelle plus que « le voleur ». En somme, le prince de Saxe me fait l'effet d'être un podestat sans illusions, un esprit pratique qui s'est très-bien rendu compte qu'un jour ou l'autre l'ogre de Berlin ne ferait qu'une bouchée de tous les Petit-Poucet de l'Allemagne du Sud, et il a pris ses précautions en conséquence. A présent, quoi qu'il arrive, monseigneur est à l'abri du besoin. Le jour où on le cassera aux gages, il pourra, à son choix, ouvrir une

librairie française à la foire de Leipzig, se faire horloger à Nuremberg, facteur de pianos à Munich, ou brocanteur à Francfort-sur-le-Mein. Nos palais d'été lui ont fourni les moyens de tout cela, et voilà pourquoi il a mené le pillage avec tant d'entrain.

Ce que je m'explique moins, par exemple, c'est la rage que Son Altesse a mise à dépeupler nos faisanderies et nos garennes, à ne pas laisser gros comme rien de plume et de poil dans nos bois...

Pauvre forêt de Sénart! si paisible, si bien tenue, si fière de ses petits étangs à poissons rouges, de ses garde-chasses en habit vert! Et comme ils se sentaient bien chez eux, tous ces chevreuils, tous ces faisans de la couronne! Quelle bonne vie de chanoines! Quelle sécurité!... Quelquefois, dans le silence des après-midi d'été, vous entendiez un frôlement de bruyère, et tout un bataillon de faisanneaux défilait en sautillant entre vos jambes, pendant que, là-bas, au bout d'une allée couverte, deux ou trois chevreuils se promenaient paisiblement de long en large, comme des abbés dans le jardin d'un séminaire. Allez donc tirer des coups de fusil à des innocents pareils!

Aussi les braconniers eux-mêmes s'en faisaient un scrupule, et le jour de l'ouverture de la

chasse, lorsque M. Rouher ou le marquis de la Valette arrivaient avec leurs invités, le garde général — j'allais dire le metteur en scène — désignait d'avance quelques poules faisannes hors d'âge, quelques vieux lièvres chevronnés, qui allaient attendre ces messieurs au rond-point du Grand-Chêne et tombaient sous leurs coups avec grâce en criant : « Vive l'Empereur ! » C'est tout ce qu'on tuait de gibier dans l'année.

Tu penses quelle stupeur, les malheureuses bêtes, quand deux ou trois cents rabatteurs en bérets crasseux sont venus un matin se ruer sur leurs tapis de bruyères roses, dérangeant les couvées, renversant les clôtures, s'appelant d'une clairière à l'autre dans une langue barbare, et qu'au fond de ces taillis mystérieux où Mme de Pompadour venait épier le passage de Louis XV, on a vu luire les sabretaches et les casques pointus de l'état-major saxon! En vain les chevreuils essayaient de fuir, en vain les lapins effarés levaient leurs petites pattes frémissantes en criant : « Vive Son Altesse Royale le prince de Saxe! » Le dur Saxon ne voulait rien entendre, et pendant plusieurs jours de suite le massacre a continué. A cette heure, tout est fini; le grand et le petit Sénart sont vides. Il n'y reste plus que des geais et des écureuils, auxquels les fidèles vassaux du roi Guillaume n'ont pas osé

toucher, parce que les geais sont blanc et noir aux couleurs de la Prusse, et que la fourrure des écureuils est de ce marron fauve si cher à M. de Bismark.

Je tiens tous ces détails du père La Loué, un garde forestier de Seine-et-Oise que tu as dû voir quelquefois chez nous à la campagne, avec son accent traînard, son air madré, ses petits yeux clignotant dans un masque couleur de terre. Le bonhomme est si jaloux de ses fonctions de garde, il invoque si souvent et à tout propos les cinq lettres cabalistiques flamboyant sur le cuivre de sa plaque, que les gens du pays l'ont surnommé le père La Loi, La Loué, pour parler comme en Seine-et-Oise. Lorsqu'au mois de septembre nous vînmes nous enfermer dans Paris, le vieux La Loué enterra ses meubles, ses hardes, envoya sa famille au loin, et resta pour attendre les Prussiens.

« Je connais ma forêt, disait-il en brandissant sa carabine... qu'ils viennent m'y chercher! »

Là-dessus nous nous séparâmes... Je n'étais pas sans inquiétude sur son compte. Souvent, pendant ce dur hiver, je me figurais ce pauvre homme tout seul dans la forêt, obligé de se nourrir de racines, n'ayant pour se garer du froid qu'une blouse de toile avec sa plaque pardessus. Rien que d'y penser, j'en avais la chair de poule.

Hier matin, je l'ai vu arriver chez moi, frais, gaillard, engraissé, avec une belle lévite neuve, et toujours la fameuse plaque reluisant sur sa poitrine comme un bassin de barbier. Qu'a-t-il fait tout ce temps-là? Je n'ai pas osé le lui demander; mais il n'a pas l'air d'avoir trop souffert... Brave père La Loué! Il connaissait si bien sa forêt! Il y aura promené le prince de Saxe.

C'est peut-être une mauvaise pensée que j'ai là; mais je connais mes paysans, et je sais ce dont ils sont capables... Le vaillant peintre Eugène Leroux — blessé dans une de nos premières sorties et soigné quelque temps chez des vignerons de la Beauce — nous racontait l'autre jour un mot qui peint bien toute cette race. Les gens chez lesquels il logeait ne s'expliquaient pas pourquoi il s'était battu sans y être forcé.

« Vous êtes donc un ancien militaire? lui demandaient-ils toujours.

— Pas du tout. Je fais des tableaux, je n'ai jamais fait que cela.

— Eh ben! alors, quand ils vous ont fait signer le papier pour aller à la guerre...?

— Mais on ne m'a rien fait signer...

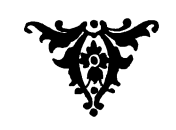
— Enfin, quoi! quand vous êtes allé pour vous battre, c'est donc — et ici ils se regardaient en clignant de l'œil — c'est donc que vous aviez bu un petit coup! »

Voilà le paysan français!... Celui des environs de Paris est pire encore. Les quelques braves gens qu'il y avait dans la banlieue sont venus derrière les remparts manger du pain de chien avec nous; mais ceux qui sont restés là-bas — et il y en avait plus qu'on ne croit — ceux-là, je m'en méfie. Ils sont restés pour montrer nos caves aux Prussiens, et consommer le pillage de nos pauvres palais d'été.

Mon palais à moi était si modeste, si bien enfoui dans les acacias, qu'il aura peut-être échappé au désastre; mais je n'irai m'en assurer que quand les Prussiens seront partis, et bien longtemps après encore. Je veux laisser au paysage le temps de s'assainir.... Quand je pense, mon cher, que tous nos jolis coins, ces petites îles de roseaux et de saules grêles où nous allions le soir nous allonger au ras de l'eau pour écouter chanter les rainettes, les allées pleines de mousse où la pensée, en marchant, s'éparpillait tout le long des haies, s'accrochait à toutes les branches, ces grandes clairières de gazon où l'on était si bien pour dormir au pied des chênes, avec un tournoiement d'abeilles dans le haut, qui nous faisaient un dôme de musique, quand je pense que cela a été à eux, qu'ils se sont assis partout; alors ce beau pays ne m'apparaît plus que fané et triste. Cette souillure m'effraye en-

core plus que le pillage. J'ai peur de ne plus aimer mon nid.

Ah! si les Parisiens, au moment du siége, avaient pu rentrer en ville cette adorable campagne des environs; si nous avions pu rouler les pelouses, les chemins verts tout empourprés des soleils couchants, enlever les étangs qui luisent sous bois comme des miroirs à main, pelotonner nos petites rivières autour d'une bobine comme des fils d'argent, et enfermer le tout au garde-meuble; quelle joie ce serait pour nous maintenant de mettre les pelouses et les dessous de bois en place, et de refaire une île de France que les Prussiens n'auraient jamais vue!...





# VIII.

## L'ENFANT ESPION.

Il s'appelait Stenne, le petit Stenne. C'était un enfant de Paris, malingre et pâle, qui pouvait avoir dix ans, peut-être quinze; avec ces moucherons-là, on ne sait jamais. Sa mère était morte; son père, ancien soldat de marine, gardait un square dans le quartier du Temple. Les babies, les bonnes, les vieilles dames à pliants, les mères pauvres, tout le Paris trotte-menu qui vient se mettre à l'abri des voitures dans ces parterres bordés de trottoirs, connaissaient le père Stenne et l'adoraient. On savait que sous cette rude moustache, effroi des chiens et des traîneurs de bancs, se cachait un bon sourire attendri, presque maternel, et que pour voir ce sourire, on n'avait qu'à dire au bonhomme :

« Comment va votre petit garçon?... »

Il l'aimait tant son garçon, le père Stenne. Il était si heureux, le soir, après la classe, quand le petit venait le prendre et qu'ils faisaient tous deux le tour des allées, s'arrêtant à chaque banc pour saluer les habitués, répondre à leurs bonnes manières.

Avec le siége malheureusement, tout cela changea. Le square du père Stenne fut fermé, on y mit du pétrole, et le pauvre homme, obligé à une surveillance incessante, passait sa vie dans les massifs déserts et bouleversés, seul, sans fumer, n'ayant plus son garçon que le soir, bien tard, à la maison. Aussi il fallait voir sa moustache, quand il parlait des Prussiens... Le petit Stenne, lui, ne se plaignait pas trop de cette nouvelle vie. Un siége ! c'est si amusant pour les gamins. Plus d'école ! plus de mutuelle ! Des vacances tout le temps et la rue comme un champ de foire... L'enfant restait dehors jusqu'au soir, à courir. Il accompagnait les bataillons du quartier qui allaient au rempart, choisissant de préférence ceux qui avaient une bonne musique ; et là-dessus petit Stenne était très-ferré. Il vous disait fort bien que celle du 96[e] ne valait pas grand'chose, mais qu'au 55[e] ils en avaient une excellente. D'autres fois, il regardait les mobiles faire l'exercice ; puis il y avait les queues... Son panier sous le bras, il se mê-

lait à ces longues files qui se formaient dans l'ombre des matins d'hiver sans gaz, à la grille des bouchers, des boulangers. Là, les pieds dans l'eau, on faisait des connaissances, on causait politique, et comme fils de M. Stenne, chacun lui demandait son avis. Mais le plus amusant de tout, c'était encore les parties de bouchon, ce fameux jeu de *galoche* que les mobiles bretons avaient mis à la mode pendant le siége. Quand le petit Stenne n'était pas au rempart ni aux boulangeries, vous étiez sûr de le trouver à la partie de *galoche* de la place du Château-d'Eau. Lui ne jouait pas, bien entendu; il faut trop d'argent. Il se contentait de regarder les joueurs, avec des yeux!

Un surtout, un grand en cotte bleue, qui ne misait que des pièces de cent sous, excitait son admiration. Quand il courait, celui-là, on entendait les écus sonner au fond de sa cotte... Un jour, en ramassant une pièce qui avait roulé jusque sous les pieds du petit Stenne, le grand lui dit à voix basse :

« Ça te fait loucher, hein?... Eh bien, si tu veux, je te dirai où on en trouve. »

La partie finie, il l'emmena dans un coin de la place et lui proposa de venir avec lui vendre des journaux aux Prussiens, on avait 30 francs par voyage. D'abord Stenne refusa, très-indi-

gné; et, du coup, il resta trois jours sans retourner à la partie. Trois jours terribles. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. La nuit, il voyait des tas de galoches dressées au pied de son lit, et des pièces de cent sous qui filaient à plat, toutes luisantes. La tentation était trop forte. Le quatrième jour, il retourna au Château-d'Eau, revit le grand, se laissa séduire...

Ils partirent par un matin de neige, un sac de toile sur l'épaule, des journaux cachés sous leurs blouses. Quand ils arrivèrent à la porte de Flandres, il faisait à peine jour. Le grand prit Stenne par la main, et, s'approchant du factionnaire — un brave sédentaire qui avait le nez rouge et l'air bon — il lui dit d'une voix de pauvre :

« Laissez-nous passer, mon bon monsieur... Notre mère est malade, papa est mort. Nous allons voir avec mon petit frère à ramasser des pommes de terre dans le champ. »

Il pleurait. Stenne, tout honteux, baissait la tête. Le factionnaire les regarda un moment, jeta un coup d'œil sur la route déserte et blanche.

« Passez vite, » leur dit-il en s'écartant; et les voilà sur le chemin d'Aubervilliers. C'est le grand qui riait!...

Confusément, comme dans un rêve, le petit Stenne voyait des usines transformées en ca-

sernes, des barricades désertes, garnies de chiffons mouillés, de longues cheminées qui trouaient le brouillard et montaient dans le ciel, vides, ébréchées. De loin en loin, une sentinelle, des officiers encapuchonnés qui regardaient là-bas avec des lorgnettes, et de petites tentes trempées de neige fondue devant des feux qui mouraient... Le grand connaissait les chemins, prenait à travers champs pour éviter les postes. Pourtant ils arrivèrent, sans pouvoir y échapper, à une grand'garde de francs-tireurs. Les francs-tireurs étaient là avec leurs petits cabans, accroupis au fond d'une fosse pleine d'eau, tout le long du chemin de fer de Soissons. Cette fois le grand eut beau recommencer son histoire, on ne voulut pas les laisser passer. Alors, pendant qu'il se lamentait, de la maison du garde-barrière sortit sur la voie un vieux sergent, tout blanc, tout ridé, qui ressemblait au père Stenne :

« Allons! mioches, ne pleurons plus! dit-il aux enfants; on vous y laissera aller à vos pommes de terre; mais, avant, entrez vous chauffer un peu... Il a l'air gelé ce gamin-là! »

Hélas! ce n'était pas de froid qu'il tremblait le petit Stenne, c'était de peur, c'était de honte... Dans le poste, ils trouvèrent quelques soldats blottis autour d'un feu maigre, un vrai feu de veuve, à la flamme duquel ils faisaient dégeler

du biscuit au bout de leurs baïonnettes. On se serra pour faire place aux enfants. On leur donna la goutte, un peu de café. Pendant qu'ils buvaient, un officier vint sur la porte, appela le sergent, lui parla tout bas et s'en alla bien vite.

« Garçons, dit le sergent en rentrant radieux, nous aurons du tabac cette nuit... On a surpris le mot des Prussiens... Je crois que cette fois nous allons le leur reprendre, ce sacré Bourget! »

Il y eut une explosion de bravos et de rires. On chantait, on dansait, on astiquait les sabres-baïonnettes; et, profitant de ce tumulte, les enfants disparurent.

Passé la tranchée, il n'y avait plus que la plaine, et au fond un long mur blanc troué de meurtrières. C'est vers ce mur qu'ils se dirigèrent, s'arrêtant à chaque pas pour faire semblant de ramasser des pommes de terre.

« Rentrons... N'y allons pas, » disait tout le temps le petit Stenne.

L'autre levait les épaules et avançait toujours Soudain ils entendirent le trictrac d'un fusil qu'on armait.

« Couche-toi, » fit le grand en se jetant par terre.

Une fois couché, il siffla. Un autre sifflet répondit sur la neige. Ils s'avancèrent en rampant... Devant le mur, au ras du sol, parurent deux

moustaches jaunes sous un béret crasseux. Le grand sauta dans la tranchée, à côté du Prussien :

« C'est mon frère, » dit-il en montrant son compagnon...

Il était si petit, ce Stenne, qu'en le voyant le Prussien se mit à rire et fut obligé de le prendre dans ses bras pour le hisser jusqu'à la brèche.

De l'autre côté du mur, c'étaient de grands remblais de terres, des arbres couchés, des trous noirs dans la neige, et dans chaque trou le même béret crasseux, les mêmes moustaches jaunes qui riaient en voyant passer les enfants.

Dans un coin, une maison de jardinier casematée de troncs d'arbres. Le bas était plein de soldats qui jouaient aux cartes, faisaient la soupe sur un grand feu clair. Cela sentait bon les choux, le lard; quelle différence avec le bivouac des francs-tireurs! En haut, les officiers. On les entendait jouer du piano, déboucher du vin de Champagne. Quand les Parisiens entrèrent, un hurrah de joie les accueillit. Ils donnèrent leurs journaux; puis on leur versa à boire et on les fit causer. Tous ces officiers avaient l'air fier et méchant; mais le grand les amusait avec sa verve faubourienne, son vocabulaire de voyou. Ils riaient, répétaient ses mots après lui, se roulaient avec délices dans cette boue de Paris qu'on

leur apportait. Le petit Stenne aurait bien voulu parler, lui aussi, prouver qu'il n'était pas une bête; mais quelque chose le gênait. En face de lui se tenait à part un Prussien plus âgé, plus sérieux que les autres qui lisait, ou plutôt faisait semblant, car ses yeux ne le quittaient pas. Il y avait dans ce regard de la tendresse et des reproches, comme si cet homme avait eu au pays un enfant du même âge que Stenne, et qu'il se fût dit : « J'aimerais mieux mourir que de voir mon fils faire un métier pareil... » A partir de ce moment, Stenne sentit comme une main qui se posait sur son cœur et l'empêchait de battre.

Pour échapper à cette angoisse, il se mit à boire. Bientôt tout tourna autour de lui. Il entendait vaguement, au milieu de gros rires, son camarade qui se moquait des gardes nationaux, de leur façon de faire l'exercice, imitait une prise d'armes au Marais, une alerte de nuit sur les remparts. Puis le grand baissa la voix, les officiers se rapprochèrent et les figures devinrent graves. Le misérable était en train de les prévenir de l'attaque des francs-tireurs... Pour le coup le petit Stenne se leva, furieux, dégrisé :

« Pas cela, grand... je ne veux pas. »

Mais l'autre ne fit que rire et continua. Avant qu'il eût fini, tous les officiers étaient debout. Un d'eux montra la porte aux enfants :

« F..... le camp, » leur dit-il.

Et ils se mirent à causer entre eux, très-vite, en allemand. Le grand sortit, fier comme un doge, en faisant sonner son argent. Stenne le suivit, la tête basse; et lorsqu'il passa près du Prussien dont le regard l'avait tant gêné, il entendit une voix triste qui disait : « *Bas chôli... ça, bas chôli.* » Les larmes lui en vinrent aux yeux.

Une fois dans la plaine, les enfants se mirent à courir et rentrèrent rapidement. Leur sac était plein de pommes de terre que leur avaient données les Prussiens; avec cela, ils passèrent sans encombre à la tranchée des francs-tireurs. On s'y préparait pour l'attaque de la nuit. Des troupes arrivaient silencieuses, se massant derrière les murs. Le vieux sergent était là, occupé à placer ses hommes, l'air si heureux. Quand les enfants passèrent, il les reconnut et leur envoya un bon sourire... Oh! que ce sourire fit mal au petit Stenne!... Un moment il eut envie de crier : « N'allez pas là-bas... nous vous avons trahis. » Mais l'autre lui avait dit : « Si tu parles, nous serons fusillés, » et la peur le retint... A la Courneuve, ils entrèrent dans une maison abandonnée pour partager l'argent. La vérité m'oblige à dire que le partage fut fait honnêtement, et que d'entendre sonner ces beaux écus sous sa blouse, de

penser aux parties de *galoche* qu'il avait là en perspective, le petit Stenne ne trouvait plus son crime aussi affreux.

Mais, lorsqu'il fut seul, le malheureux enfant! Lorsque après les portes le grand l'eut quitté, alors ses poches commencèrent à devenir bien lourdes, et la main qui lui serrait le cœur le serra plus fort que jamais. Paris ne lui semblait plus le même. Les gens qui passaient le regardaient sévèrement, comme s'ils avaient su d'où il venait. Le mot espion, il l'entendait dans le bruit des roues, dans le battement des tambours qui s'exerçaient le long du canal. Enfin il arriva chez lui, et, tout heureux de voir que son père n'était pas encore rentré, il passa vite dans leur chambre cacher sous son oreiller ces écus qui lui pesaient tant.

Jamais le père Stenne n'avait été si bon, si joyeux qu'en rentrant ce soir-là. On venait de recevoir des nouvelles de province; les affaires du pays allaient mieux. Tout en mangeant, l'ancien soldat regardait son fusil pendu à la muraille, et il disait à l'enfant avec son bon rire :

« Hein, garçon, comme tu irais aux Prussiens, si tu étais grand ! »

Vers huit heures, on entendit le canon.

« C'est Aubervilliers... On se bat au Bourget, »

fit le bonhomme, qui connaissait tous ses forts. Le petit Stenne devint pâle, et, prétextant une grande fatigue, il alla se coucher; mais il ne dormit pas. Le canon tonnait toujours. Il se représentait les francs-tireurs arrivant de nuit pour surprendre les Prussiens, et tombant eux-mêmes dans une embuscade. Il se rappelait le sergent qui lui avait souri, le voyait étendu là-bas dans la neige, et combien d'autres avec lui!... Le prix de tout ce sang se cachait là sous son oreiller, et c'était lui, le fils de M. Stenne, d'un soldat... les larmes l'étouffaient. Dans la pièce à côté, il entendait son père marcher, ouvrir la fenêtre. En bas, sur la place, le rappel sonnait; un bataillon de mobiles se numérotait pour partir. Décidément, c'était une vraie bataille. Le malheureux ne put retenir un sanglot.

« Qu'as-tu donc? » dit le père Stenne en entrant.

L'enfant n'y tint plus, sauta de son lit et vint se jeter aux pieds de son père. Au mouvement qu'il fit, les écus roulèrent par terre.

« Qu'est-ce que c'est que cela? Tu as volé? » demanda le vieux en tremblant.

Alors, tout d'une haleine, le petit Stenne raconta qu'il était allé chez les Prussiens et ce qu'il y avait fait; à mesure qu'il parlait, il se

sentait le cœur plus libre, cela le soulageait de s'accuser... Le père Stenne écoutait, avec une figure terrible. Quand ce fut fini, il cacha sa tête dans ses mains et pleura.

« Père, père... » voulut dire l'enfant...

Le vieux le repoussa sans répondre, et ramassa l'argent.

« C'est tout? » demanda-t-il...

Le petit Stenne fit signe que c'était tout. Le vieux décrocha son fusil, sa cartouchière, et mettant l'argent dans sa poche :

« C'est bon, dit-il, je vais le leur rendre. »

Et, sans ajouter un mot, sans seulement retourner la tête, il descendit se mêler aux mobiles qui partaient dans la nuit. On ne l'a jamais revu depuis.





# IX.

## LA DÉFENSE DE TARASCON.



IEU soit loué ! J'ai enfin des nouvelles de Tarascon. Depuis cinq mois, je ne vivais plus, j'étais d'une inquiétude !... Connaissant l'exaltation de cette bonne ville et l'humeur belliqueuse de ses habitants, je me disais : « Qui sait ce qu'a fait Tarascon ? S'est-il rué en masse sur les barbares ? S'est-il laissé bombarder comme Strasbourg, mourir de faim comme Paris, brûler vif comme Châteaudun ? ou bien, dans un accès de patriotisme farouche, s'est-il fait sauter comme Laon et son intrépide citadelle ?... » Rien de tout cela, mon cher. Tarascon n'a pas brûlé, Tarascon n'a pas sauté. Tarascon est toujours à la même place, paisiblement assis au milieu des vignes, du bon soleil plein ses rues, du bon muscat plein ses caves, et le Rhône qui baigne

cette aimable localité emporte à la mer, comme par le passé, l'image d'une ville heureuse, des reflets de persiennes vertes, de jardins bien ratissés et de miliciens en tuniques neuves faisant l'exercice tout le long du quai.

Garde-toi de croire pourtant que Tarascon n'ait rien fait pendant la guerre. Il s'est au contraire admirablement conduit, et sa résistance héroïque, que je vais essayer de te raconter, aura sa place dans l'histoire comme type de résistance locale, symbole vivant de la défense du Midi.

## LES ORPHÉONS.

Je te dirai donc que, jusqu'à Sedan, nos braves Tarasconnais s'étaient tenus chez eux bien tranquilles. Pour ces fiers enfants des Alpilles, ce n'était pas la patrie qui mourait là-haut; c'étaient les soldats de l'empereur, c'était l'Empire. Mais une fois le 4 septembre, la République, Attila campé sous Paris, alors, oui! Tarascon se réveilla, et l'on vit ce que c'est qu'une guerre nationale... Cela commença naturellement par une manifestation d'orphéonistes. Tu sais quelle rage de musique ils ont dans le Midi. A Tarascon surtout, c'est du délire. Dans les rues, quand vous passez, toutes les fenêtres

chantent, tous les balcons vous secouent des romances sur la tête.

N'importe la boutique où vous entrez, il y a toujours au comptoir une guitare qui soupire, et les garçons de pharmacie eux-mêmes vous servent en fredonnant : « *Le Rossignol — et le Luth espagnol — Tralala — lalalala.* » En dehors de ces concerts privés, les Tarasconnais ont encore la fanfare de la ville, la fanfare du collége et je ne sais combien de sociétés d'orphéons.

C'est l'orphéon de Saint-Christophe et son admirable chœur à trois voix : « *Sauvons la France* », qui donnèrent le branle au mouvement national.

« Oui, oui, sauvons la France! » criait le bon Tarascon en agitant des mouchoirs aux fenêtres, et les hommes battaient des mains, et les femmes envoyaient des baisers à l'harmonieuse phalange qui traversait le cours sur quatre rangs de profondeur, bannière en tête et marquant fièrement le pas.

L'élan était donné. A partir de ce jour, la ville changea d'aspect : plus de guitare, plus de barcarolle. Partout le luth espagnol fit place à la *Marseillaise*, et, deux fois par semaine, on s'étouffait sur l'Esplanade pour entendre la fanfare du collége jouer le *Chant du départ*. Les chaises coûtaient des prix fous!... Mais les Tarasconnais ne s'en tinrent pas là.

LES CAVALCADES.

Après la démonstration des orphéons, vinrent les cavalcades historiques au bénéfice des blessés. Rien de gracieux comme de voir, par un dimanche de beau soleil, toute cette vaillante jeunesse tarasconnaise, en bottes molles et collants de couleur tendre, quêter de porte en porte et caracoler sous les balcons avec de grandes hallebardes et des filets à papillons; mais le plus beau de tout, ce fut un carrousel patriotique — François I[er] à la bataille de Pavie — que ces messieurs du cercle donnèrent trois jours de suite sur l'Esplanade. Qui n'a pas vu cela n'a jamais rien vu. Le théâtre de Marseille avait prêté les costumes; l'or, la soie, le velours, les étendards brodés, les écus d'armes, les cimiers, les caparaçons, les rubans, les nœuds, les bouffettes, les fers de lance, les cuirasses faisaient flamber et papilloter l'Esplanade comme un miroir aux alouettes. Par là-dessus, un grand coup de mistral qui secouait toute cette lumière. C'était quelque chose de magnifique. Malheureusement, lorsque après une lutte acharnée, François I[er], — M. Bompard, le gérant du cercle, — se voyait enveloppé par un gros de reîtres, l'infortuné Bompard avait, pour rendre

son épée, un geste d'épaules si énigmatique, qu'au lieu de « tout est perdu fors l'honneur », il avait plutôt l'air de dire : « *Digo-li que vengue, moun bon !* » mais les Tarasconnais n'y regardaient pas de si près, et des larmes patriotiques étincelaient dans tous les yeux.

### LA TROUÉE.

Ces spectacles, ces chants, le soleil, le grand air du Rhône, il n'en fallait pas plus pour monter les têtes. Les affiches de Gambetta mirent le comble à l'exaltation. Sur l'Esplanade, les gens ne s'abordaient plus que d'un air menaçant, les dents serrées, mâchant leurs mots comme des balles. Les conversations sentaient la poudre. Il y avait du salpêtre dans l'air. C'est surtout au café de la Comédie, le matin en déjeunant, qu'il fallait les entendre, ces bouillants Tarasconnais : « Ah çà ! qu'est-ce qu'ils font donc, les Parisiens avec leur tron de Dieu de général Trochu ? Ils n'en finissent pas de sortir... Coquin de bon sort ! Si c'était Tarascon !... Trrr !... Il y a longtemps qu'on l'aurait faite, la trouée ! » Et pendant que Paris s'étranglait avec son pain d'avoine, ces messieurs vous avalaient de succulentes bartavelles arrosées de bon vin des Papes, et luisants, bien repus, de la sauce jusqu'aux

oreilles, ils criaient comme des sourds en tapant sur la table : « Mais faites-la donc, votre trouée... » et qu'ils avaient, ma foi, bien raison!

### LA DÉFENSE DU CERCLE.

Cependant l'invasion des barbares gagnait au sud de jour en jour. Dijon rendu, Lyon menacé, déjà les herbes parfumées de la vallée du Rhône faisaient hennir d'envie les cavales des uhlans. « Organisons notre défense ! » se dirent les Tarasconnais, et tout le monde se mit à l'œuvre. En un tour de main, la ville fut blindée, barricadée, casematée. Chaque maison devint une forteresse. Chez l'armurier Costecalde, il y avait devant le magasin une tranchée d'au moins deux mètres, avec un pont-levis, quelque chose de charmant. Au cercle, les travaux de défense étaient si considérables qu'on allait les voir par curiosité. M. Bompard, le gérant, se tenait en haut de l'escalier, le chassepot à la main, et donnait des explications aux dames. « S'ils arrivent par ici, pan! pan!... Si au contraire ils montent par là, pan! pan ! » Et puis, à tous les coins de rues, des gens qui vous arrêtaient pour vous dire d'un air mystérieux : « Le café de la Comédie est imprenable, » ou bien encore :

« On vient de torpiller l'Esplanade!... » Il y avait de quoi faire réfléchir les barbares.

### LES FRANCS-TIREURS.

En même temps, des compagnies de francs-tireurs s'organisaient avec frénésie. « *Frères de la mort, Chacals du Narbonnais, Espingoliers du Rhône,* » il y en avait de tous les noms, de toutes les couleurs, comme des centaurées dans un champ d'avoine; et des panaches, des plumes de coq, des chapeaux gigantesques, des ceintures d'une largeur!... Pour se donner l'air plus terrible, chaque franc-tireur laissait pousser sa barbe et ses moustaches, si bien qu'à la promenade le monde ne se connaissait plus. De loin vous voyiez un brigand des Abruzzes qui venait sur vous la moustache en croc, les yeux flamboyants, avec un tremblement de sabres, de revolvers, de yatagans; et puis quand on s'approchait, c'était le receveur Pégoulade. D'autres fois, vous rencontriez dans l'escalier Robinson Crusoé lui-même avec son chapeau pointu, son coutelas en dents de scie, un fusil sur chaque épaule; au bout du compte, c'était l'armurier Costecalde qui rentrait de dîner en ville. Le diable, c'est qu'à force de se donner des allures féroces, les Tarasconnais finirent par se terrifier

les uns les autres, et bientôt personne n'osa plus sortir.

LAPINS DE GARENNE ET LAPINS DE CHOUX.

Le décret de Bordeaux sur l'organisation des gardes nationales mit fin à cette situation intolérable. Au souffle puissant des triumvirs, prrrt! les plumes de coq s'envolèrent, et tous les francs-tireurs de Tarascon — chacals, espingoliers et autres — vinrent se fondre en un bataillon d'honnêtes miliciens, sous les ordres du brave général Bravida, ancien capitaine d'habillement. Ici, nouvelles complications. Le décret de Bordeaux faisait, comme on sait, deux catégories dans la garde nationale : les gardes nationaux de marche et les gardes nationaux sédentaires; lapins de garenne et lapins de choux, disait assez drôlement le receveur Pégoulade. Au début de la formation, les gardes nationaux de garenne avaient naturellement le beau rôle. Tous les matins, le brave général Bravida les menait sur l'Esplanade faire l'exercice à feu, l'école de tirailleurs. — Couchez-vous! levez-vous! et ce qui s'ensuit. Ces petites guerres attiraient toujours beaucoup de monde. Les dames de Tarascon n'en manquaient pas une, et même les

dames de Beaucaire passaient quelquefois le pont pour venir admirer nos lapins. Pendant ce temps, les pauvres gardes nationaux de choux faisaient modestement le service de la ville et montaient la garde devant le musée, où il n'y avait rien à garder qu'un gros lézard empaillé avec de la mousse et deux fauconneaux du temps du bon roi René. Pensez que les dames de Beaucaire ne passaient pas le pont pour si peu... Pourtant, après trois mois d'exercice à feu, lorsqu'on s'aperçut que les gardes nationaux de garenne ne bougeaient toujours pas de l'Esplanade, l'enthousiasme commença à se refroidir.

Le brave général Bravida avait beau crier à ses lapins : « Couchez-vous ! levez-vous ! » personne ne les regardait plus. Bientôt ces petites guerres furent la fable de la ville. Dieu sait cependant que ce n'était pas leur faute à ces malheureux lapins si on ne les faisait pas partir. Ils en étaient assez furieux. Un jour même ils refusèrent de faire l'exercice.

« Plus de parade! crient-ils en leur zèle patriotique ; nous sommes de marche ; qu'on nous fasse marcher !

— Vous marcherez, ou j'y perdrai mon nom ! » leur dit le brave général Bravida ; et tout bouffant de colère, il alla demander des explications à la mairie.

La mairie répondit qu'elle n'avait pas d'ordres et que cela regardait la préfecture.

« Va pour la préfecture! fit Bravida; » et le voilà parti sur l'express de Marseille à la recherche du préfet, ce qui n'était pas une petite affaire, attendu qu'à Marseille il y avait toujours cinq ou six préfets en permanence, et personne pour vous dire lequel était le bon. Par une fortune singulière, Bravida lui mit la main dessus tout de suite, et c'est en plein conseil de préfecture que le brave général porta la parole au nom de ses hommes, avec l'autorité d'un ancien capitaine d'habillement.

Dès les premiers mots, le préfet l'interrompit:

« Pardon, général... Comment se fait-il qu'à vous vos soldats vous demandent de partir, et qu'à moi ils me demandent de rester?... Lisez plutôt. »

Et, le sourire aux lèvres, il lui tendit une pétition larmoyante, que deux lapins de garenne — les deux plus enragés pour marcher — venaient d'adresser à la préfecture avec apostilles du médecin, du curé, du notaire, et dans laquelle ils demandaient à passer aux lapins de choux pour cause d'infirmités.

« J'en ai plus de trois cents comme cela, ajouta le préfet toujours en souriant. Vous comprenez maintenant, général, pourquoi nous ne

sommes pas pressés de faire marcher vos hommes. On en a malheureusement trop fait partir de ceux qui voulaient rester. Il n'en faut plus... Sur ce, Dieu sauve la République, et bien le bonjour à vos lapins. »

### LE PUNCH D'ADIEU.

Pas besoin de dire si le général était penaud en retournant à Tarascon. Mais voici bien une autre histoire. Est-ce qu'en son absence les Tarasconnais ne s'étaient pas avisés d'organiser un punch d'adieu par souscription pour les lapins qui allaient partir ! Le brave général Bravida eut beau dire que ce n'était pas la peine, que personne ne partirait; le punch était souscrit, commandé; il ne restait plus qu'à le boire, et c'est ce qu'on fit... Donc, un dimanche soir, cette touchante cérémonie du punch d'adieu eut lieu dans les salons de la mairie, et, jusqu'au petit jour blanc, les toasts, les vivats, les discours, les chants patriotiques, firent trembler les vitres municipales. Chacun, bien entendu, savait à quoi s'en tenir sur ce punch d'adieu; les gardes nationaux de choux qui le payaient avaient la ferme conviction que leurs camarades ne partiraient pas, et ceux de garenne qui le buvaient avaient aussi cette conviction, et le vénérable

adjoint, qui vint d'une voix émue jurer à tous ces braves qu'il était prêt à marcher à leur tête, savait mieux que personne qu'on ne marcherait pas du tout; mais c'est égal! Ces méridionaux sont si extraordinaires, qu'à la fin du punch d'adieu tout le monde pleurait, tout le monde s'embrassait, et, ce qu'il y a de plus fort, tout le monde était sincère, même le général!...

A Tarascon, comme dans tout le midi de la France, j'ai souvent observé cet effet de mirage!...





# X.

## NOS PENDULES.

---

### DE BOUGIVAL A MUNICH.

C'était une pendule du second Empire, une de ces pendules en onyx algérien, ornées de dessins Campana, qu'on achète boulevard des Italiens avec leur clef dorée pendue en sautoir au bout d'un ruban rose. Tout ce qu'il y a de plus mignon, de plus moderne, de plus article de Paris. Une vraie pendule des Bouffes, sonnant d'un joli timbre clair, mais sans un grain de bon sens, pleine de lubies, de caprices, marquant les heures à la diable, passant les demies, n'ayant jamais su bien dire que l'heure de la Bourse à Monsieur et l'heure du berger à Madame. Quand la guerre éclata, elle était en villégiature à Bougival,

faite exprès pour ces palais d'été si fragiles, ces jolies cages à mouches en papier découpé, ces mobiliers d'une saison, guipure et mousseline flottant sur des transparents de soie claire. A l'arrivée des Bavarois, elle fut une des premières enlevées ; et, ma foi ! il faut avouer que ces gens d'outre-Rhin sont des emballeurs bien habiles, car cette pendule-joujou, guère plus grosse qu'un œuf de tourterelle, put faire au milieu des canons Krüpp et des fourgons chargés de mitraille le voyage de Bougival à Munich, arriver sans une félure, et se montrer dès le lendemain, Odeon-platz, à la devanture d'Augustus Cahn, le marchand de curiosités, fraîche, coquette, ayant toujours ses deux fines aiguilles, noires et recourbées comme des cils, et sa petite clef en sautoir au bout d'un ruban neuf.

### L'ILLUSTRE DOCTEUR-PROFESSEUR OTTO DE SCHWANTHALER.

Ce fut un événement dans Munich. On n'y avait pas encore vu de pendule de Bougival, et chacun venait regarder celle-là aussi curieusement que les coquilles japonaises du musée de Siebold. Devant le magasin d'Augustus Cahn, trois rangs de grosses pipes fumaient du matin au soir, et le bon populaire de Munich se

demandait avec des yeux ronds et des « *Mein Gott* » de stupéfaction à quoi pouvait servir cette singulière petite machine. Les journaux illustrés donnèrent sa reproduction. Ses photographies s'étalèrent dans toutes les vitrines; et c'est en son honneur que l'illustre docteur-professeur Otto de Schwanthaler composa son fameux « *Paradoxe sur les pendules* », étude philosophico-humoristique en six cents pages où il est traité de l'influence des pendules sur la vie des peuples, et logiquement démontré qu'une nation assez folle pour régler l'emploi de son temps sur des chronomètres aussi détraqués que cette petite pendule de Bougival devait s'attendre à toutes les catastrophes, ainsi qu'un navire qui s'en irait en mer avec une boussole désorientée. (La phrase est un peu longue, mais je la traduis textuellement.)

Les Allemands ne faisant rien à la légère, l'illustre docteur-professeur voulut, avant d'écrire son Paradoxe, avoir le sujet sous les yeux pour l'étudier à fond, l'analyser minutieusement comme un entomologiste; il acheta donc la pendule, et c'est ainsi qu'elle passa de la devanture d'Augustus Cahn dans le salon de l'illustre docteur-professeur Otto de Schwanthaler, conservateur de la Pinacothèque, membre de l'Académie des sciences et beaux-arts, en son domicile privé, Ludwigstrasse, 24.

## LE SALON DES SCHWANTHALER.

Ce qui frappait d'abord en entrant dans le salon des Schwanthaler, académique et solennel comme une salle de conférences, c'était une grande pendule à sujet en marbre sévère, avec une Polymnie de bronze et des rouages très-compliqués. Le cadran principal s'entourait de cadrans plus petits, et l'on avait là les heures, les minutes, les saisons, les équinoxes, tout, jusqu'aux transformations de la lune dans un nuage bleu clair au milieu du socle. Le bruit de cette puissante machine remplissait toute la maison. Du bas de l'escalier, on entendait le lourd balancier s'en allant d'un mouvement grave, accentué, qui semblait couper et mesurer la vie en petits morceaux tout pareils : sous ce tic-tac sonore couraient les trépidations de l'aiguille se démenant dans le cadre des secondes avec la fièvre laborieuse d'une araignée qui connaît le prix du temps.

Puis l'heure sonnait, sinistre et lente comme une horloge de collége, et chaque fois que l'heure sonnait, il se passait quelque chose dans la maison des Schwanthaler. C'était M. de Schwanthaler qui s'en allait à la Pinacothèque chargé de paperasses, ou la haute dame de Schwanthaler

revenant du sermon avec ses trois demoiselles, trois longues filles enguirlandées qui avaient l'air de perches à houblon; ou bien les leçons de cithare, de danse, de gymnastique, les clavecins qu'on ouvrait, les métiers à broderies, les pupitres à musique d'ensemble qu'on roulait au milieu du salon, tout cela si bien réglé, si compassé, si méthodique, que d'entendre tous ces Schwanthaler se mettre en branle au premier coup du timbre, entrer, sortir par les portes ouvertes à deux battants, on songeait au défilé des apôtres dans l'horloge de Strasbourg; et l'on s'attendait toujours à voir sur le dernier coup la famille Schwanthaler rentrer et disparaître dans sa pendule.

### SINGULIÈRE INFLUENCE DE LA PENDULE DE BOUGIVAL SUR UNE HONNÊTE FAMILLE DE MUNICH.

C'est à côté de ce monument qu'on avait mis la pendule de Bougival, et tu vois d'ici l'effet de sa petite mine chiffonnée. Voilà qu'un soir les dames de Schwanthaler étaient en train de broder dans le grand salon, et l'illustre docteur-professeur lisait à quelques collègues de l'Académie des sciences les premières pages du *Paradoxe,* s'interrompant de temps en temps pour

prendre la petite pendule et faire pour ainsi dire des démonstrations au tableau... Tout à coup, Éva de Schwanthaler, poussée par je ne sais quelle curiosité maudite, dit à son père en rougissant :

« O papa, faites-la sonner. »

Le docteur dénoua la clef, donna deux tours, et aussitôt on entendit un petit timbre de cristal si clair, si vif, qu'un frémissement de gaîté réveilla la grave assemblée. Il y eut des rayons dans tous les yeux :

« Que c'est joli! que c'est joli! » disaient les demoiselles de Schwanthaler, avec un petit air animé et des frétillements de nattes qu'on ne leur connaissait pas.

Alors M. de Schwanthaler, d'une voix triomphante :

« Regardez-la, cette folle de française! elle sonne huit heures, et elle en marque trois! »

Cela fit beaucoup rire tout le monde, et, malgré l'heure avancée, ces messieurs se lancèrent à corps perdu dans des théories philosophiques et des considérations interminables sur la légèreté du peuple français. Personne ne pensait plus à s'en aller. On n'entendit même pas sonner au cadran de Polymnie, ce terrible coup de dix heures, qui dispersait d'ordinaire toute la société. La grande pendule n'y comprenait rien. Elle

n'avait jamais tant vu de gaîté dans la maison Schwanthaler, ni du monde au salon si tard. Le diable c'est que lorsque les demoiselles de Schwanthaler furent rentrées dans leur chambre, elles se sentirent l'estomac creusé par la veille et le rire, comme des envies de souper; et la sentimentale Minna, elle-même, disait en s'étirant les bras :

« Ah! je mangerais bien une patte de homard. »

### DE LA GAITÉ, MES ENFANTS, DE LA GAITÉ!

Une fois remontée, la pendule de Bougival reprit sa vie déréglée, ses habitudes de dissipation. On avait commencé par rire de ses lubies; mais peu à peu, à force d'entendre ce joli timbre qui sonnait à tort et à travers, la grave maison des Schwanthaler perdit le respect du temps et prit les jours avec une aimable insouciance. On ne songea plus qu'à s'amuser; la vie paraissait si courte, maintenant que toutes les heures étaient confondues! Ce fut un bouleversement général. Plus de sermon, plus d'études! un besoin de bruit, d'agitation. Mendelssohn et Schumann semblèrent trop monotones; on les remplaça par la *Grande Duchesse*, le *Petit Faust*, et ces

demoiselles tapaient, sautaient, et l'illustre docteur-professeur, pris lui aussi d'une sorte de vertige, ne se lassait pas de dire : « De la gaîté, mes enfants, de la gaîté!... » Quant à la grande horloge, il n'en fut plus question. Ces demoiselles avaient arrêté le balancier, prétextant qu'il les empêchait de dormir, et la maison s'en alla toute au caprice du cadran désheuré.

C'est alors que parut le fameux *Paradoxe sur les pendules*. A cette occasion, les Schwanthaler donnèrent une grande soirée, non plus une de leurs soirées académiques d'autrefois, sobres de lumières et de bruit, mais un magnifique bal travesti, où Mme de Schwanthaler et ses filles parurent en canotières de Bougival, les bras nus, la jupe courte, et le petit chapeau plat à rubans éclatants : toute la ville en parla, mais ce n'était que le commencement. La comédie, les tableaux vivants, les soupers, le baccarat, voilà ce que Munich scandalisé vit défiler tout un hiver dans le salon de l'académicien. — « De la gaîté, mes enfants, de la gaîté!... » répétait le pauvre bonhomme de plus en plus affolé, et tout ce monde-là était très-gai en effet. Mme de Schwanthaler, mise en goût par ses succès de canotière, passait sa vie sur l'Isar en costumes extravagants. Ces demoiselles, restées seules au logis, prenaient des leçons de français

avec des officiers de hussards prisonniers dans la ville; et la petite pendule, qui avait toutes raisons de se croire encore à Bougival, jetait les heures à la volée, en sonnant toujours huit quand elle en marquait trois... Puis, un matin, ce tourbillon de gaîté folle emporta la famille Schwanthaler en Amérique, et les plus beaux Titien de la Pinacothèque suivirent dans sa fuite leur illustre conservateur.

CONCLUSION.

Après le départ des Schwanthaler, il y eut dans Munich comme une épidémie de scandales. On vit successivement une chanoinesse enlever un baryton, le doyen de l'Institut épouser une danseuse, un conseiller aulique faire sauter la coupe, le couvent des dames nobles fermé pour tapage nocturne...

O malice des choses! Il semblait que cette petite pendule etait fée, et qu'elle avait pris à tâche d'ensorceler toute la Bavière. Partout où elle passait, partout où sonnait son joli timbre à l'évent, il affolait, détraquait les cervelles. Un jour, d'étape en étape, elle arriva jusqu'à la résidence; et depuis lors, sais-tu quelle partition le roi Louis, ce wagnérien enragé, a toujours ouverte sur son piano?...

— Les *Maîtres chanteurs ?*

— Non !... Le *Phoque à ventre blanc ! !*

Ça leur apprendra à se servir de nos pendules.





# XI.

## LE PRUSSIEN DE BELISAIRE.



Voici quelque chose que j'ai entendu raconter, cette semaine, dans un cabaret de Montmartre. Il me faudrait, pour bien te dire cela, le vocabulaire faubourien de maître Bélisaire, son grand tablier de menuisier, et deux ou trois coups de ce joli vin blanc de Montmartre, capable de donner l'accent de Paris, même à un Marseillais. Je serais sûr alors de te faire passer dans les veines le frisson que j'ai eu en écoutant Bélisaire raconter, sur une table de compagnons, cette lugubre et véridique histoire :

« ..... C'était le lendemain de l'amnistie (Bélisaire voulait dire de l'armistice). Ma femme nous avait envoyés nous deux l'enfant faire un tour du côté de Villeneuve-la-Garenne, rapport à une petite baraque que nous avions

me sauta à la figure... J'agrippe le valet de l'établi et je cogne... Vous savez, compagnons, si Bélisaire a le poignet solide à l'ordinaire; mais il paraît que ce jour-là j'avais le tonnerre de Dieu au bout de mon bras... Au premier coup, mon Prussien fait bonhomme et s'étale de tout son long. Je ne le croyais qu'étourdi. Ah! ben, oui... Nettoyé, mes enfants, tout ce qu'il y a de mieux comme nettoyage. Débarbouillé à la potasse, quoi !...

« Moi qui n'avais jamais rien tué dans ma vie, pas même une alouette, ça me fit tout de même drôle de voir ce grand corps devant moi... Un joli blond, ma foi, avec une petite barbe follette qui frisait comme des copeaux de frêne. J'en avais les jambes qui me tremblaient en le regardant. Pendant ce temps-là, le gamin s'ennuyait là-haut, et je l'entendais crier de toutes ses forces : « Papa, papa. »

« Des Prussiens passaient sur la route. On voyait leurs sabres et leurs grandes jambes par le soupirail du sous-sol. Cette idée me vint tout d'un coup. « S'ils entrent, l'enfant est perdu... « ils vont tout massacrer. » Ce fut fini, je ne tremblai plus. Vite, vite, je fourrai le Prussien sous l'établi. Je lui mis dessus tout ce que je pus ramasser de planches, de copeaux, de sciure, et je remontai chercher le petit.

« — Arrive...

« — Qu'est-ce qu'il y a donc, papa? Comme « tu es pâle!...

« — Marche, marche. » Et je vous réponds que les Cosaques pouvaient me bousculer, me regarder de travers : je ne réclamais pas. Il me semblait toujours qu'on courait, qu'on criait derrière nous. Une fois j'entendis un cheval nous arriver dessus à la grande volée; je crus que j'allais tomber, du saisissement. Pourtant, après les ponts, je commençai à me reconnaître. Saint-Denis était plein de monde. Il n'y avait pas de risque qu'on nous repêche dans le tas. Alors seulement je pensai à notre pauvre baraque. Les Prussiens, pour se venger, étaient dans le cas d'y mettre le feu, quand ils retrouveraient leur camarade; sans compter que mon voisin Jacquot, le garde-pêche, était seul de Français dans le pays et que ça pouvait lui faire arriver de la peine, ce soldat tué près de chez lui. Vraiment ce n'était guère crâne de se sauver de cette façon-là.

« J'aurais dû m'arranger au moins pour le faire disparaître... A mesure que nous arrivions vers Paris, cette idée me tracassait davantage. Il n'y a pas; ça me gênait de laisser ce Prussien dans ma cave. Aussi, aux remparts, je n'y tins plus :

« — Va devant, que je dis au mioche. J'ai « encore une pratique à voir à Saint-Denis. »

« Là-dessus je l'embrasse et je m'en retourne. Le cœur me battait bien un peu; mais c'est égal, je me sentais tout à l'aise de n'avoir plus l'enfant avec moi.

« Quand je rentrai dans Villeneuve, il commençait à faire nuit. J'ouvrais l'œil, vous pensez, et je n'avançais qu'une patte après l'autre. Pourtant le pays avait l'air assez tranquille. Je voyais la baraque toujours à sa place, là-bas, dans le brouillard. Au bord du quai, une longue palissade noire; c'étaient les Prussiens qui faisaient l'appel. Bonne occasion pour trouver la maison vide. En filant le long des clôtures, j'aperçus le père Jacquot dans sa cour en train d'étendre ses éperviers. Décidément on ne savait rien encore... J'entre chez nous. Je descends, je tâte. Le Prussien était toujours sous ses copeaux; il y avait même deux gros rats en train de lui travailler son casque, et ça me fit une fière souleur de sentir cette mentonnière remuer. Un moment je crus que le mort allait revenir... mais non! sa tête était lourde, froide. Je m'accouvai dans un coin, et j'attendis; j'avais mon idée de le jeter à la Seine, quand les autres seraient couchés...

« Je ne sais pas si c'est le voisinage du mort,

mais elle m'a paru joliment triste ce soir-là, la retraite des Prussiens. De grands coups de trompette qui sonnaient trois par trois : Ta! ta! ta! Une vraie musique de crapaud. Ce n'est pas sur cet air-là que nos petits lignards voudraient se coucher, eux... Pendant cinq minutes, j'entendis traîner des sabres, taper des portes; puis des soldats entrèrent dans la cour, et ils se mirent à appeler :

« Hofmann! Hofmann! »

« Le pauvre Hofmann se tenait sous ses copeaux, bien tranquille... Mais c'est moi qui me faisais [redacted]ux!... A chaque instant je m'at[illegible] les [redacted]entrer dans le sous-sol. J'[illegible] le [redacted][illegible] me dire [redacted][illegible] mon « petit père... tu devras u[illegible]ierge à « saint Jean-Baptiste [illegible]... »

« Tout de mê[redacted]ıs eurent assez appelé Hof[redacted]ataires se décidèrent à rentre[redacted]s leurs grosses bottes dans l'escalie[redacted]bout d'un moment, toute la baraque ronf[redacted]it comme une horloge de campagne. Je n'attendais que ça pour sortir...

« La berge était déserte, toutes les maisons éteintes. Bonne affaire! Je redescends vivement. Je tire mon Hofmann de dessous l'établi, je le mets debout, et hisse sur mon dos, comme un

crochet de commissionnaire... C'est qu'il était lourd, le brigand!... Avec ça la peur, rien dans le battant depuis le matin... Je croyais que je n'aurais jamais la force d'arriver. Puis, voilà qu'au milieu du quai je sens quelqu'un qui marche derrière moi. Je me retourne. Personne... C'était la lune qui se levait... Je me dis : « Gare, « tout à l'heure... les factionnaires vont tirer. »

« Pour comble d'agrément, la Seine était basse. Si je l'avais jeté là sur le bord, il y serait resté comme dans une cuvette... J'entre, j'avance.. toujours pas d'eau... Je n'en pouvais plus : j'avais les articulations grippées... Finalement, quand je me crois assez avant, je lâche mon bonhomme... Va te promener, le voilà qui s'envase. Plus moyen de le faire bouger. Je pousse, je pousse... hue donc!... Par bonheur il arrive un coup de vent d'est. La Seine se soulève, et je sens le machabée qui démarre tout doucement. Bon voyage! j'avale une potée d'eau, et je remonte vite sur la berge.

« Quand je repassai le pont de Villeneuve, on voyait quelque chose de noir au milieu de la Seine. De loin, ça avait l'air d'un bachot. C'était mon Prussien qui descendait du coté d'Argenteuil, en suivant le fil de l'eau... »

---



# XII.

## LE SIÉGE DE BERLIN.



ous remontions l'avenue des Champs-Élysées avec ton ami le docteur V..., demandant aux murs troués d'obus, aux trottoirs défoncés par la mitraille, l'histoire du Paris de ces derniers mois, lorsqu'un peu avant d'arriver au rond-point de l'Étoile, le docteur s'arrêta, et me montrant une de ces grandes maisons de coin si pompeusement groupées autour de l'Arc de triomphe :

« Voyez-vous, me dit-il, ces quatre fenêtres fermées là-haut sur ce balcon? Dans les premiers jours du mois d'août, ce terrible mois d'août de l'an dernier, si lourd d'orages et de désastres, je fus appelé là pour un cas d'apoplexie foudroyante. C'était chez le colonel Jouve, un cuirassier du premier Empire, vieil entêté de gloire et de bonapartisme, qui dès le début de

la guerre était venu se loger aux Champs-Élysées, dans un appartement à balcon... Devinez pourquoi? Pour assister à la rentrée triomphale de nos troupes... Pauvre vieux! La nouvelle de Wissembourg lui arriva comme il sortait de table. En lisant le nom de Napoléon au bas de ce bulletin de défaite, il était tombé foudroyé.

« Je trouvai l'ancien cuirassier étendu de tout son long sur le tapis de sa chambre, la face sanglante et inerte comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête. Debout, il devait être très-grand; couché, il avait l'air immense. De beaux traits, des dents superbes, une toison de cheveux blancs tout frisés, quatre-vingts ans qui en paraissaient soixante... Près de lui sa petite-fille à genoux et toute en larmes. Elle lui ressemblait. A les voir l'un à côté de l'autre, on eût dit deux belles médailles grecques frappées à la même empreinte, seulement l'une antique, terreuse, un peu effacée sur les contours, l'autre resplendissante et nette, dans tout l'éclat et le velouté de l'empreinte nouvelle.

« La douleur de cette enfant me toucha. Fille et petite-fille de soldat, elle avait son père à l'état-major de Mac-Mahon, et l'image de ce grand vieillard étendu devant elle évoquait dans son esprit une autre image non moins terrible. Je la rassurai de mon mieux; mais, au fond, je

gardais peu d'espoir. Nous avions affaire à une belle et bonne hémiplégie, et, à quatre-vingts ans, on n'en revient guère. Pendant trois jours, en effet, le malade resta dans le même état d'immobilité et de stupeur... Sur ces entrefaites, la nouvelle de Reischoffen arriva à Paris. Vous vous rappelez de quelle étrange façon. Jusqu'au soir, nous crûmes tous à une grande victoire, vingt mille Prussiens tués, le prince royal prisonnier... Je ne sais par quel miracle, quel courant magnétique, un écho de cette joie nationale alla chercher notre pauvre sourd-muet jusque dans les limbes de sa paralysie; toujours est-il que ce soir-là, en m'approchant de son lit, je ne trouvai plus le même homme. L'œil était presque clair, la langue moins lourde. Il eut la force de me sourire et bégaya deux fois : « Vic...toi...re!... — Oui, colonel, grande vic« toire!... » Et à mesure que je lui donnais des détails sur le beau succès de Mac-Mahon, je voyais ses traits se détendre, sa figure s'éclairer...

« Quand je sortis, la jeune fille m'attendait, pâle et debout devant la porte. Elle sanglotait.

« Mais il est sauvé! » lui dis-je en lui prenant les mains.

« La malheureuse enfant eut à peine le courage de me répondre. On venait d'afficher le vrai Reischoffen, Mac-Mahon en fuite, toute l'armée

écrasée... Nous nous regardâmes consternés. Elle se désolait en pensant à son père. Moi, je tremblais en pensant au vieux. Bien sûr, il ne résisterait pas à cette nouvelle secousse... Et cependant comment faire?... Lui laisser sa joie, les illusions qui l'avaient fait revivre!... Mais alors il fallait mentir...

« Eh bien, je mentirai! » me dit l'héroïque fille en essuyant vite ses larmes, et, toute rayonnante, elle rentra dans la chambre de son grand-père.

« C'était une rude tâche qu'elle avait prise là. Les premiers jours on s'en tira encore. Le bonhomme avait la tête faible et se laissait tromper comme un enfant. Mais avec la santé ses idées se firent plus nettes. Il fallut le tenir au courant du mouvement des armées, lui rédiger des bulletins militaires. Il y avait pitié vraiment à voir cette belle enfant penchée nuit et jour sur sa carte d'Allemagne, piquant de petits drapeaux, s'efforçant de combiner toute une campagne glorieuse; Bazaine sur Berlin, Frossart en Bavière, Mac-Mahon sur la Baltique..Pour tout cela elle me demandait conseil, et je l'aidais autant que je pouvais; mais c'est le grand-père surtout qui nous servait dans cette invasion imaginaire. Il avait conquis l'Allemagne tant de fois sous le premier Empire! Il savait tous les coups

d'avance : « Maintenant voilà où ils vont aller... « Voilà ce qu'on va faire... » et ses prévisions se réalisaient toujours, ce qui ne manquait pas de le rendre très-fier. Malheureusement nous avions beau prendre des villes, gagner des batailles, nous n'allions jamais assez vite pour lui. Il était insatiable, ce vieux!... Chaque jour, en arrivant, j'apprenais un nouveau fait d'armes : « Doc-« teur, nous avons pris Mayence. » me disait la jeune fille en venant au-devant de moi avec un sourire navré, et j'entendais à travers la porte une voix joyeuse qui me criait : « Ça mar-« che! ça marche!... Dans huit jours nous entre-« rons à Berlin. » A ce moment-là, les Prussiens n'étaient plus qu'à huit jours de Paris... Nous nous demandâmes d'abord s'il ne valait pas mieux le transporter en province; mais, sitôt dehors, l'état de la France lui aurait tout appris, et je le trouvais encore trop faible, trop engourdi de sa grande secousse pour lui laisser connaître la vérité. On se décida donc à rester.

« Le premier jour de l'investissement, je montai chez eux — je me souviens — très-ému, avec cette angoisse au cœur que nous donnaient à tous les portes de Paris fermées, la bataille sous les murs, nos banlieues devenues frontières. Je trouvai le bonhomme assis sur son lit, jubilant et fier :

« Eh bien, me dit-il, le voilà donc commencé « ce siége! »

« Je le regardai stupéfait :

« Comment, colonel, vous savez?... »

« Sa petite-fille se tourna vers moi :

« Eh! oui, docteur... C'est la grande nouvelle... « Le siége de Berlin est commencé. »

« Elle disait cela en tirant son aiguille, d'un petit air si posé, si tranquille... Comment se serait-il douté de quelque chose? Le canon des forts, il ne pouvait pas l'entendre. Ce malheureux Paris, sinistre et bouleversé, il ne pouvait pas le voir. Ce qu'il apercevait de son lit, c'était un pan de l'Arc de triomphe, et, dans sa chambre, autour de lui, tout un bric-à-brac du premier Empire bien fait pour entretenir ses illusions. Des portraits de maréchaux, des gravures de batailles, le roi de Rome en robe de baby; puis de grandes consoles toutes raides, ornées de cuivres à trophées, chargées de reliques impériales, des médailles, des bronzes, un rocher de Saint-Hélène sous globe, des miniatures représentant la même dame frisottée, en tenue de bal, en robe jaune, des manches à gigots et des yeux clairs, — et tout cela, les consoles, le roi de Rome, les maréchaux, les dames jaunes, avec la taille montante, la ceinture haute, cette raideur engonsée qui était la grâce de 1806... Brave colo-

nel! c'est cette atmosphère de victoires et conquêtes, encore plus que tout ce que nous pouvions lui dire, qui le faisait croire si naïvement au siége de Berlin.

« A partir de ce jour, nos opérations militaires se trouvèrent bien simplifiées. Prendre Berlin, ce n'était plus qu'une affaire de patience. De temps en temps, quand le vieux s'ennuyait trop, on lui lisait une lettre de son fils, lettre imaginaire bien entendu, puisque rien n'entrait plus dans Paris, et que, depuis Sedan, l'aide de camp de Mac-Mahon avait été dirigé sur une forteresse d'Allemagne. Vous figurez-vous le désespoir de cette pauvre enfant sans nouvelle de son père, le sachant prisonnier, privé de tout, malade peut-être, et obligée de le faire parler dans des lettres joyeuses, un peu courtes, comme pouvait en écrire un soldat en campagne, allant toujours en avant dans le pays conquis. Quelquefois la force lui manquait; on restait des semaines sans nouvelles. Mais le vieux s'inquiétait, ne dormait plus. Alors vite arrivait une lettre d'Allemagne qu'elle venait lui lire gaîment près de son lit, en retenant ses larmes. Le colonel écoutait religieusement, souriait d'un air entendu, approuvait, critiquait, nous expliquait les passages un peu troubles. Mais où il était beau surtout, c'est dans les réponses qu'il envoyait

à son fils : « N'oublie jamais que tu es Français, « lui disait-il... Sois généreux pour ces pauvres « gens. Ne leur fais pas l'invasion trop lourde... » Et c'étaient des recommandations à n'en plus finir, d'adorables prêchi-prêcha sur le respect des propriétés, la politesse qu'on doit aux dames, un vrai code d'honneur militaire à l'usage des conquérants. Il y mêlait aussi quelques considérations générales sur la politique, les conditions de la paix à imposer aux vaincus. Là-dessus, je dois le dire, il n'était pas exigeant : — « L'in-« demnité de guerre, et rien de plus... A quoi bon « leur prendre des provinces?... Est-ce qu'on peut « faire de la France avec de l'Allemagne?... » Il dictait cela d'une voix ferme, et l'on sentait tant de candeur dans ses paroles, une si belle foi patriotique, qu'il était impossible de ne pas être ému en l'écoutant.

« Pendant ce temps-là, le siége avançait toujours; pas celui de Berlin, hélas!... C'était le moment du grand froid, du bombardement, des épidémies, de la famine. Mais, grâce à nos soins, à nos efforts, à l'infatigable tendresse qui se multipliait autour de lui, la sérénité du vieillard ne fut pas un instant troublée. Jusqu'au bout je pus lui avoir du pain blanc, de la viande fraîche. Il n'y en avait que pour lui, par exemple; et vous ne pouvez rien imaginer de plus touchant

que ces déjeuners de grand-père, si innocemment égoïstes, — le vieux sur son lit, frais et riant, la serviette au menton, près de lui sa petite-fille, un peu pâlie par les privations, guidant ses mains, le faisant boire, l'aidant à manger toutes ces bonnes choses défendues. Alors animé par le repas, dans le bien-être de sa chambre chaude, la bise d'hiver au dehors, cette neige qui tourbillonnait à ses fenêtres, l'ancien cuirassier se rappelait ses campagnes dans le Nord, et nous racontait pour la centième fois cette sinistre retraite de Russie où l'on n'avait à manger que du biscuit gelé et de la viande de cheval. — « Comprends-tu cela, petite? nous « mangions du cheval! » Je crois bien qu'elle le comprenait. Depuis deux mois, elle ne mangeait pas autre chose... De jour en jour cependant, à mesure que la convalescence approchait, notre tâche autour du malade devenait plus difficile. Cet engourdissement de tous ses sens, de tous ses membres, qui nous avait si bien servis jusqu'alors, commençait à se dissiper. Deux ou trois fois déjà, les terribles bordées de la porte Maillot l'avaient fait bondir, l'oreille dressée comme un chien de chasse; on fut obligé d'inventer une dernière victoire de Bazaine sous Berlin, et des salves tirées en cet honneur aux Invalides. Un autre jour qu'on avait poussé son lit près de

la fenêtre — c'était, je crois, le jeudi de Buzenval — il vit très-bien des gardes nationaux qui se massaient sur l'avenue de la Grande-Armée.

« Qu'est-ce que c'est donc que ces troupes-là? » demanda le bonhomme, et nous l'entendions grommeler entre ses dents : « Mauvaise tenue! « mauvaise tenue! » Il n'en fut pas autre chose; mais nous comprîmes que dorénavant il fallait prendre de grandes précautions. Malheureusement on n'en prit pas assez.

« Un soir, comme j'arrivais, l'enfant vint à moi toute troublée : — « C'est demain qu'ils entrent, » me dit-elle. La chambre du grand-père était-elle ouverte? Le fait est que depuis, en y songeant, je me suis rappelé qu'il avait, ce soir-là, une physionomie extraordinaire. Il est probable qu'il nous avait entendus. Seulement, nous parlions des Prussiens, nous; et le bonhomme pensait aux Français, à cette entrée triomphale qu'il attendait depuis si longtemps, — Mac-Mahon descendant l'avenue dans les fleurs, dans les fanfares, son fils à côté du maréchal, et lui, le vieux, sur son balcon, en grande tenue comme à Lutzen, saluant les drapeaux troués et les aigles noires de poudre... Pauvre père Jouve! Il s'était sans doute imaginé qu'on voulait l'empêcher d'assister à ce défilé de nos troupes, pour lui éviter une trop grande émotion. Aussi se

garda-t-il bien de parler à personne ; mais le lendemain, à l'heure même où les bataillons prussiens s'engageaient timidement sur la longue voie qui mène de la porte Maillot aux Tuileries, la fenêtre de là-haut s'ouvrit doucement, et le colonel parut sur le balcon avec son casque, sa grande latte, toute sa vieille défroque glorieuse d'ancien cuirassier de Millaud. Je me demande encore quel effort de volonté, quel sursaut de vie l'avait ainsi mis sur pied et harnaché. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était là, debout derrière la rampe, s'étonnant de trouver les avenues si larges, si muettes, les persiennes des maisons fermées, Paris sinistre comme un grand Lazaret, partout des drapeaux, mais si singuliers, tout blancs avec des croix rouges, et personne pour aller au-devant de nos soldats. Un moment il put croire qu'il s'était trompé... Mais non! là-bas, derrière l'Arc de triomphe, c'était un bruissement confus, une ligne noire qui s'avançait dans le jour levant... Puis, peu à peu, les aiguilles des casques brillèrent, les petits tambours d'Iéna se mirent à battre, et sous l'arc de l'Étoile, rhythmée par le pas lourd des sections, le heurt des sabres, éclata la marche triomphale de Schubert !...

« Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri, un cri terrible : « Aux armes!...

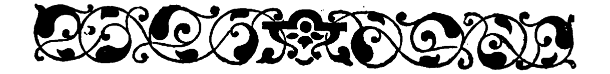
« aux armes!... les Prussiens. » Et les quatre uhlans de l'avant-garde purent voir là-haut, sur le balcon, un grand vieillard chanceler en remuant les bras, et tomber raide. Cette fois, le colonel Jouve était bien mort. »



SECONDE PARTIE

---

# LA COMMUNE

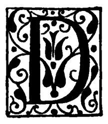


# I.

## PAYSAGES D'INSURRECTION.

---

### AU MARAIS.



ANS l'ombre humide et provinciale de ces longues rues tortueuses où flottent des odeurs de droguerie et de bois de Campêche, parmi ces anciens hôtels du temps de Henri II et de Louis XIII, que l'industrie moderne a travestis en fabriques d'eau de seltz, de bronzes, de produits chimiques, ces jardinets moisis remplis de caisses, ces cours d'honneur à larges dalles où roulent les lourds camions, sous ces balcons ventrus, ces hautes persiennes, ces pignons vermoulus, enfumés comme des éteignoirs d'église, l'émeute avait, surtout aux premiers jours, une physionomie très-particulière, quelque chose de bonhomme et de primitif. Des ébauches de barricades à tous les coins de rue,

mais personne pour les garder. Pas de canons, pas de mitrailleuses. Des pavés empilés sans art, sans conviction, seulement pour le plaisir d'intercepter la voie et de faire de grandes mares d'eau où barbotaient des volées de gamins et des flottilles de bateaux en papier... Toutes les boutiques ouvertes, les boutiquiers sur leurs portes, riant et politiquant d'un trottoir à l'autre. Ce n'était pas ces gens-là qui faisaient l'émeute; mais on sentait qu'ils la regardaient faire avec plaisir, comme si, en remuant les pavés de ces quartiers pacifiques, on avait réveillé l'âme du vieux Paris bourgeois, gouailleur, tapageur.

Ce qu'on appelait jadis le vent de Fronde courait dans le Marais. Sur le fronton des grands hôtels, la grimace joyeuse des mascarons de pierre avait l'air de dire : « Je connais ça. » Et malgré moi, dans ma pensée, j'affublais de jaquettes à fleurs, de culottes courtes, de larges feutres à retroussis, tout ce brave petit monde de droguistes, doreurs, marchands d'épices qui se tenaient les côtes à regarder dépaver leurs rues et paraissaient si fiers d'avoir une barricade devant leur magasin.

Par moments, au bout d'une longue ruelle noire, je voyais des baïonnettes luire sur la place de Grève, avec un pan de la vieille maison de ville toute dorée par le soleil. Des cavaliers pas-

saient au galop dans ce coin de lumière, longs manteaux gris, plumes flottantes. La foule courait, criait; on agitait les chapeaux. Était-ce mademoiselle de Montpensier ou le général Cremer?... Les époques se brouillaient dans ma tête. De loin, dans le soleil, une chemise rouge d'estafette garibaldienne qui filait ventre à terre me faisait l'effet de la simarre du cardinal de Retz... Ce malin des malins dont on parlait dans tous les groupes, je ne savais plus si c'était M. Thiers ou Mazarin... Je me figurais vivre il y a trois cents ans.

A MONTMARTRE.

En montant la rue Lepic, je voyais l'autre matin, dans une boutique de savetier, un officier de la garde nationale, galonné jusqu'aux coudes et le sabre au côté, qui ressemelait une paire de bottes, son tablier de cuir devant lui pour ne pas salir sa tunique. Tout le tableau de Montmartre insurgé tient dans l'encadrement de cette fenêtre d'échoppe.

Figure-toi un grand village armé jusqu'aux dents, des mitrailleuses au bord d'un abreuvoir, la place de l'Église hérissée de baïonnettes, une barricade devant l'école, les boîtes à mitraille à côté des boîtes à lait, toutes les maisons trans-

formées en casernes, à toutes les fenêtres des guêtres d'uniforme qui sèchent, des képis qui se penchent pour écouter le rappel, des crosses de fusil sonnant au fond des petites boutiques de fripiers, et, du haut en bas de la butte, une dégringolade de bidons, de sabres, de gamelles. Malgré tout, ce n'est plus ce Montmartre farouche, défilant sur le boulevard des Italiens, l'arme haute, la jugulaire au menton et marquant férocement le pas en ayant l'air de se dire : « Tenons-nous bien. La réaction nous regarde. » Ici les insurgés sont chez eux, et, en dépit des canons et des barricades, on sent planer sur leur révolte je ne sais quoi de libre, de paisible et de familial.

Une seule chose pénible à voir, c'est ce grouillement de pantalons rouges, ces déserteurs de toutes armes : zouaves, lignards, mobiles, qui encombrent la place de la Mairie, couchés sur des bancs, vautrés au long des trottoirs, ivres, sales, en lambeaux, avec des barbes de huit jours... Au moment où je passe, un de ces malheureux, grimpé sur un arbre, harangue la foule en bégayant, au milieu des rires et des huées. Dans un coin de la place, un bataillon s'ébranle pour monter aux remparts :

« En avant! » crient les officiers en agitant leurs sabres. Les tambours battent la charge, et

les bons miliciens, enflammés d'ardeur, s'élancent à l'assaut d'une longue rue déserte, au bout de laquelle on voit quelques poules qui s'effarent en criant.

... Tout en haut, dans une échappée de jardins verts et de pentes jaunâtres, c'est le moulin de la Galette transformé en poste militaire, des silhouettes de gardes nationaux, des tentes alignées, de petits bivouacs qui fument, tout cela se détachant net et fin, comme au fond d'une longue-vue, entre un ciel pluvieux et noir et l'ocre étincelant de la butte.

### AU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

Une nuit de janvier dernier, pendant le siége de Paris, j'étais sur la place de Nanterre, au milieu d'un bataillon de francs-tireurs. L'ennemi venait d'attaquer nos grand'gardes, et l'on s'armait en hâte pour aller à leur secours. Pendant que les hommes se numérotaient à tâtons, dans le vent, dans la neige, nous vîmes déboucher d'un coin de rue une patrouille, précédée d'un falot.

« Halte-là ! Qui vive ?

— Mobiles de 48, » répondit une voix chevrotante.

C'étaient de tout petits bonshommes en man-

teaux courts, le képi sur l'oreille et l'allure jeunette. A deux pas, on les eût pris pour des enfants de troupe; mais quand le sergent s'approcha pour se faire reconnaître, nos lanternes éclairèrent un petit vieux fané, ridé, des yeux clignotants, une barbiche blanche. L'enfant de troupe avait cent ans. Les autres n'étaient guère plus jeunes. Avec cela l'accent de Paris, et un air casse-assiettes! De vieux gamins.

Arrivés de la veille aux avant-postes, les malheureux mobiles s'étaient égarés en faisant leur première patrouille. On les remit bien vite sur leur chemin :

« Dépêchez-vous, camarades; les Prussiens nous attaquent.

— Ah! ah!... les Prussiens nous attaquent, » disaient les pauvres vieux tout affolés, et, faisant demi-tour, ils se perdirent dans la nuit, avec leur falot qui dansait secoué par la fusillade...

Je ne saurais te dire l'impression fantastique que me firent ces petits gnomes; ils paraissaient si vieux, si las, si éperdus! Ils avaient l'air de venir de si loin! Je me figurais une patrouille fantôme errant à travers champs depuis 1848, et cherchant son chemin depuis vingt-trois ans.

Les insurgés du faubourg Saint-Antoine m'ont

rappelé cette apparition. J'ai trouvé là les anciens de 48, égarés éternels, vieillis mais incorrigibles, l'émeutier en cheveux blancs, et avec lui le vieux jeu de la bataille civile, la barricade classique à deux et à trois étages, le drapeau rouge flottant au sommet, les poses mélodramatiques sur la culasse des canons, les manches retroussées, les mines rébarbatives :

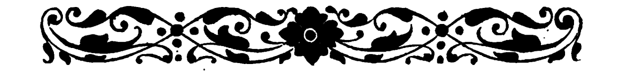
« Circulez, citoyens! » et tout de suite la baïonnette croisée...

Et quel train, quelle agitation dans ce grand faubourg de Babel! Du Trône à la Bastille, ce ne sont qu'alertes, prises d'armes, perquisitions, arrestations, clubs en plein vent, pèlerinages à la colonne, patrouillards en goguette qui ont perdu le mot d'ordre, chassepots qui partent tout seuls, ribaudes qu'on emmène au comité de la rue Basfroid, et le rappel, et la générale, et le tocsin. Oh! le tocsin; s'en donnent-ils, ces enragés, de secouer leurs cloches! Dès que le jour tombe, les clochers deviennent fous et font danser leurs carillons comme des grelots de marottes. Il y a le tocsin de l'ivrogne, haletant, fantaisiste, irrégulier, entrecoupé de hoquets et de défaillances. Le tocsin convaincu, féroce, à tours de bras, qui sonne, sonne jusqu'à ce que la corde casse; puis le tocsin mou, sans enthousiasme, dont les notes ensommeillées tombent

lourdement, comme celles d'un couvre-feu...

Au milieu de tout ce vacarme, dans cet affolement de cloches et de cervelles, une chose m'a frappé, c'est la tranquillité de la rue Lappe et des ruelles et passages qui rayonnent autour. Il y a là comme une espèce de ghetto auvergnat, où les enfants du Cantal trafiquent paisiblement sur leurs vieilles ferrailles, sans plus s'occuper de l'insurrection que si elle était à mille lieues. En passant, je voyais tous ces braves Rémonencq très-affairés dans leurs boutiques noires. Les femmes charabiaient en tricotant sur la pierre de la porte, et les petits enfants se roulaient dans le milieu du passage, avec leurs cheveux crépus, tout pleins de limaille de fer.





# II.

## LE JARDIN DE LA RUE DES ROSIERS.

Écrit le 22 mars 1871.

Fiez-vous donc au nom des rues et à leur physionomie doucereuse !... Lorsqu'après avoir enjambé barricades et mitrailleuses, je suis arrivé là-haut derrière les moulins de Montmartre et que j'ai vu cette petite rue des Rosiers, avec sa chaussée de cailloux, ses jardins, ses maisons basses, je me suis cru transporté en province, dans un de ces faubourgs paisibles où la ville s'espace et diminue pour venir mourir à la lisière des champs. Rien devant moi qu'une envolée de pigeons et deux bonnes sœurs en cornette frôlant timidement la muraille. Dans le fond, la tour Solférino, bastille vulgaire et lourde, rendez-vous des dimanches de banlieue, que le siége a rendue presque pittoresque en en faisant une ruine.

A mesure qu'on avance, la rue s'élargit,

s'anime un peu. Ce sont des tentes alignées, des canons, des fusils en faisceaux; puis sur la gauche, un grand portail devant lequel des gardes nationaux fument leurs pipes. La maison est en arrière et ne se voit pas de la rue. Après quelques pourparlers, la sentinelle nous laisse entrer... C'est une maison à deux étages, entre cour et jardin, et qui n'a rien de tragique. Elle appartient aux héritiers de M. Scribe... Ce coupe-gorge est né d'un vaudeville!

Sur le couloir qui mène de la petite cour pavée au jardin, s'ouvrent les pièces du rez-de-chaussée, claires, aérées, tapissées de papier à fleurs. C'est là que l'ancien Comité central tenait ses séances. C'est là que, dans l'après-midi du 18, les deux généraux furent conduits et qu'ils sentirent l'angoisse de leur dernière heure, pendant que la foule hurlait dans le jardin et que les déserteurs venaient coller leurs têtes hideuses aux fenêtres, flairant le sang comme des loups; là enfin qu'on rapporta les deux cadavres et qu'ils restèrent exposés pendant deux jours.

Je descends, le cœur serré, les trois marches qui mènent au jardin; vrai jardin de faubourg, où chaque locataire a son coin de groseilliers et de clématites séparés par des treillages verts avec des portes qui sonnent... la colère d'une foule a passé là. Les clôtures sont à bas, les

bordures arrachées. Rien n'est resté debout qu'un quinconce de tilleuls, une vingtaine d'arbres fraîchement taillés, dressant en l'air leurs branches dures et grises, comme des serres de vautour. Une grille en fer court derrière en guise de muraille, et laisse voir au loin la vallée, immense, mélancolique, où fument de longues cheminées d'usines.

Les choses s'apaisent comme les êtres. Me voilà sur la scène du drame, et cependant j'ai peine à en ressaisir l'impression. Le temps est doux, le ciel clair. Ces soldats de Montmartre qui m'entourent ont l'air bon enfant.

Ils chantent, ils jouent au bouchon. Les officiers se promènent de long en large en riant. Seul, un grand mur, troué par les balles, et dont la crête est tout émiettée, se lève comme un témoin et me raconte le crime. C'est contre ce mur qu'on les a fusillés.

Il paraît qu'au dernier moment le général Lecomte, ferme et résolu jusque alors, sentit son courage défaillir. Il essaya de lutter, de s'enfuir, fit quelques pas dans le jardin en courant, puis ressaisi tout de suite, secoué, traîné, bousculé, il tomba sur ses genoux et parla de ses enfants : « J'en ai cinq », disait-il en sanglotant.

Le cœur du père avait crevé la tunique du soldat. Il y avait des pères aussi dans cette foule

9

furieuse, et à son appel déchirant quelques voix émues répondirent; mais les implacables déserteurs ne voulaient rien entendre :

« Si nous ne le fusillons pas aujourd'hui, il nous fera fusiller demain. »

On le poussa contre la muraille. Presque aussitôt un sergent de la ligne s'approcha de lui :

« Général, lui dit-il, vous allez nous promettre... »

Et tout à coup, changeant d'idée, il fit deux pas en arrière et lui déchargea son chassepot en pleine poitrine. Les autres n'eurent plus qu'à l'achever.

Clément Thomas, lui, ne faiblit pas une minute. Adossé au même mur que Lecomte, à deux pas de son cadavre, il fit tête à la mort jusqu'au bout et parla très-noblement. Quand les fusils s'abaissèrent, il mit, par un geste instinctif, son bras gauche devant sa figure, et ce vieux républicain mourut dans l'attitude de César... A la place où ils sont tombés, contre ce mur froid et nu comme la plaque d'un jardin de tir, quelques branches de pêcher s'étalent encore en espalier, et, dans le haut, s'ouvre une fleur hâtive, toute blanche, que les balles ont épargnée, que la poudre n'a pas noircie... O fleur de justice, qu'attends-tu donc pour nous donner ton fruit?...

... En sortant de la rue des Rosiers, par ces routes silencieuses qui s'échelonnent au flanc de la butte pleine de jardins et de terrasses, je gagne l'ancien cimetière de Montmartre, qu'on a rouvert depuis quelques jours pour y mettre les corps des deux généraux. C'est un cimetière de village, nu, sans arbres, tout en tombeaux. Comme ces paysans rapaces qui en labourant leurs champs font disparaître chaque jour un peu du chemin de traverse, la mort a tout envahi, même les allées. Les tombes montent les unes sur les autres. Tout est comble. On ne sait où poser les pieds.

Je ne connais rien de triste comme ces anciens cimetières. On y sent tant de monde, et l'on n'y voit personne. Ceux qui sont là ont l'air d'être deux fois morts.

... « Qu'est-ce que vous cherchez ? » me demande une espèce de jardinier, fossoyeur, en képi de garde national, qui raccommode un entourage.

Ma réponse l'étonne. Il hésite un moment, regarde autour de lui, puis baissant la voix :

« Là-bas, me dit-il, à côté de la capote. »

Ce qu'il appelle la capote, c'est une guérite en tôle vernie abritant quelques verroteries fanées et de vieilles fleurs en filigrane... A côté, une large dalle nouvellement descellée. Pas de

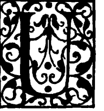
grille, pas d'inscription. Rien que deux bouquets de violettes, enveloppés de papier blanc, avec une pierre posée sur leurs tiges pour que le grand vent de la butte ne les emporte pas... C'est là qu'ils dorment côte à côte. C'est dans ce tombeau de passage qu'en attendant de les rendre à leurs familles, on leur a donné un billet de logement, à ces deux soldats.





# III.

## LES ÉVADÉS DE PARIS.

N des derniers jours du mois de mars, nous étions cinq ou six attablés devant le café Riche, à regarder défiler les bataillons de la Commune. On ne se battait pas encore, mais on avait déjà assassiné rue des Rosiers, place Vendôme, à la préfecture de police. Décidément, la farce tournait au tragique, et le boulevard ne riait plus.

Serrés autour du drapeau rouge, la musette de toile en sautoir, les communeux marchaient d'un pas résolu, dans toute la largeur de la chaussée, et de voir ce peuple en armes, si loin des quartiers du travail, ces cartouchières serrées autour des blouses de laine, ces mains d'ouvriers crispées sur les crosses des fusils, on pensait aux ateliers vides, aux usines abandonnées... Rien que ce défilé ressemblait à une

menace. Nous le comprenions tous, et les mêmes pressentiments tristes, mal définis, nous serraient le cœur.

A ce moment, un grand cocodès indolent et bouffi, bien connu de Tortoni à la Madeleine, s'approcha de notre table. C'était un des plus tristes échantillons de l'élégant du dernier Empire, mais un élégant de seconde main qui n'a jamais fait que ramasser sur le boulevard toutes les originalités de la haute gandinerie, se décolletant comme Lutteroth, portant des peignoirs de femme comme Mouchy, des bracelets comme Narishkine, gardant pendant cinq ans sur sa cheminée une carte de Grammont Caderousse; avec cela maquillé comme un vieux cabot, le parler avachi du Directoire : *Pa'ole d'honneu'... Bonjou' ma'ame* », tout le crottin du Tattershal à ses bottes, et juste assez de littérature pour signer son nom sur les glaces du café Anglais, ce qui ne l'empêchait pas de se donner pour très-fort en théologie et de promener d'un cabaret à l'autre cet air dédaigneux, fatigué, revenu de tout, qui était le suprême chic d'alors. Tu l'as reconnu, n'est-ce pas? Pas besoin que je te le nomme...

Pendant le siége, mon gaillard s'était fait attacher à je ne sais plus quel état-major, — histoire de mettre à l'abri ses chevaux de selle,

— et l'on apercevait de temps en temps sa silhouette dégingandée paradant aux abords de la place Vendôme avec tous les beaux messieurs de plastron doré : depuis, je l'avais perdu de vue. De le retrouver là tout à coup au milieu de l'émeute, toujours le même dans ce Paris bouleversé, cela me fit l'effet à la fois lugubre et comique d'un vieux shapka du premier Empire, faisant en plein boulevard moderne son pèlerinage du 5 mai. On n'en avait donc pas fini avec cette race de petits-crevés ! Il en restait donc encore !... En vérité, je crois que si l'on m'eût donné à choisir, j'aurais préféré ces enragés de la Commune qui montaient aux remparts un croûton de pain au fond de leur sac de toile. Ceux-là du moins avaient quelque chose dans la tête, un idéal vague, fou, qui flottait au-dessus d'eux et prenait des teintes farouches aux plis de ce haillon rouge pour lequel ils allaient mourir. Mais lui, ce grelot vide, cette cervelle en mie de pain...

Justement ce jour-là, notre homme était plus fade, plus indolent, plus pourri de chic que jamais. Il vous avait un petit chapeau saison de bains à rubans bleus, la moustache empesée, les cheveux à la russe, une jaquette trop courte qui laissait tout à l'air ; et pour s'achever menait en laisse au bout d'une ganse de soie un petit

havanais de catin, gros comme un rat, perdu dans son poil, l'air ennuyé et fatigué comme son maître. Ainsi fait, il se planta languissamment devant notre table, regarda les communeux défiler, dit je ne sais quelle niaiserie, puis avec un dandinement, un abandon inimitables, il nous déclara positivement que ces gens-là commençaient à lui échauffer les oreilles, et qu'il allait de ce pas « offrir son épée à l'amiral !... » C'était dit, c'était lancé. Lasouche ni Priston n'ont jamais rien trouvé de plus comique... Là-dessus il fit un demi-tour et s'éloigna tout alangui, avec son petit chien maussade.

Je ne sais pas s'il offrit, en effet, son épée à à l'amiral, mais, en tout cas, M. Saisset n'en fit pas grand usage, car huit jours après le drapeau de la Commune flottait sur toutes les mairies, les ponts-levis étaient hissés, la bataille engagée partout, et d'heure en heure on voyait les trottoirs s'élargir, les rues devenir désertes... Chacun se sauvait comme il pouvait, dans des voitures de maraîchers, dans les fourgons des ambassades. Il y en avait qui se déguisaient en mariniers, en chauffeurs, en hommes d'équipe. Les plus romanesques franchissaient le rempart la nuit avec des échelles de corde. Les plus hardis se mettaient à trente pour prendre une porte d'assaut ; d'autres plus pratiques s'en

tiraient tout bonnement avec une pièce de cent sous. Beaucoup suivaient les corbillards et s'en allaient dans la banlieue errant à travers prés avec des parapluies et des chapeaux de soie, noirs de la tête aux pieds comme des huissiers de campagne. Une fois dehors, tous ces Parisiens se regardaient en riant, respiraient, gambadaient, faisaient la nique à Paris; mais la nostalgie de l'asphalte les prenait bien vite, et cette émigration, qui commençait en école buissonnière, devenait lourde et triste comme de l'exil.

Tout préoccupé de ces idées d'évasion, je suivais un matin la rue de Rivoli sous une pluie battante, quand je fus arrêté par une figure de connaissance. A cette heure-là, il n'y avait guère dans la rue que des balayeuses qui rangeaient la boue par petits tas luisants le long des trottoirs, et des files de tombereaux que des boueux remplissaient au fur et à mesure... Horreur! c'est sous la blouse crottée d'un de ces hommes que je reconnus mon cocodès; et bien déguisé, je t'assure!... un feutre tout déformé, un foulard en corde autour du cou, le large pantalon que les ouvriers de Paris appellent (pardon) une *salopette;* tout cela mouillé, passé, fripé, noyé sous une couche de vase que le malheureux ne trouvait pas encore assez épaisse, car je le sur-

pris piétinant au milieu des flaques et s'en envoyant jusque dans les cheveux. C'est même cet étrange manége qui me l'avait fait remarquer.

« Bonjour, vicomte, » lui dis-je tout bas en passant. Le vicomte pâlit sous ses éclaboussures, regarda très-effaré autour de lui; puis, voyant tout le monde occupé, il reprit un peu d'assurance et me raconta qu'il n'avait pas voulu mettre son épée (toujours son épée!) au service de la Commune, et que le frère de son maître d'hôtel, entrepreneur des boues de Montreuil, lui avait heureusement procuré ce moyen de sortir de Paris... Il ne put pas m'en dire plus long. Les voitures étaient pleines, le convoi s'ébranlait. Mon cocodès n'eut que le temps de courir à son attelage, prit la file, fit claquer son fouet, et dia hue! le voilà parti... L'aventure m'intéressait. Pour en voir la fin, je suivis de loin les tombereaux jusqu'à la porte de Vincennes.

Chaque homme marchait à côté de ses chevaux, le fouet en main, menant l'attelage par une longe de cuir. Pour lui rendre la besogne plus facile, on avait mis le vicomte le dernier; et c'était pitié de voir le pauvre diable s'efforcer de faire comme les autres, imiter leur voix, leur allure, cette allure tassée, voûtée, somnolente,

qui se berce au roulement des roues, se règle sur le pas des bêtes très-chargées. Quelquefois on s'arrêtait pour laisser passer des bataillons de communeux qui descendaient du rempart. Alors il vous prenait un air affairé, jurait, fouettait, se faisait aussi charretier que possible, puis de loin en loin le cocodès reparaissait. Ce boueux regardait les femmes. Devant une cartoucherie de la rue de Charonne, il s'arrêta un moment pour voir des ouvrières qui entraient. L'aspect du grand faubourg, tout ce grouillement de peuple semblait aussi l'étonner beaucoup. Cela se sentait aux regards effarés qu'il jetait de droite et de gauche, comme s'il arrivait en pays inconnu...

Et pourtant, vicomte, ces longues rues qui mènent à Vincennes, vous les aviez parcourues bien souvent par des beaux dimanches de printemps et d'automne, quand vous reveniez des courses, la carte verte au chapeau, le sac de cuir en bandoulière, en faisant « hep! » du bout du fouet... Mais alors vous étiez si haut perché sur votre phaéton, il y avait autour de vous un tel fouillis de fleurs, de rubans, de boucles, de voiles de gaze, toutes ces roues qui se frôlaient vous enveloppaient d'une poussière si lumineuse, si aristocratique, que vous ne voyiez pas les fenêtres sombres s'ouvrant à votre appro-

proche, les intérieurs d'ouvriers où juste à cette heure-là on se mettait à table; et quand vous aviez passé, quand cette longue traînée de vie luxueuse, de soies claires, d'essieux brillants, de chevelures voyantes disparaissait vers Paris, emportant avec elle son atmosphère dorée, vous ne saviez pas combien le faubourg devenait plus noir, le pain plus amer, l'outil plus lourd, ni ce que vous laissiez là de haine et de colère...

... Une volée de jurons et de coups de fouet me tira brusquement de mes réflexions démocratiques. Nous arrivions à la porte de Vincennes. On venait de baisser le pont-levis, et dans le demi-jour, les flots de pluie, cet encombrement de charrettes qui se pressaient, de gardes nationaux visitant les permis, j'aperçus mon pauvre vicomte se débattant avec ses trois grands chevaux, qu'il essayait de faire tourner. Le malheureux avait perdu la file. Il jurait, il tirait sur sa longe, suait à grosses gouttes. Je te réponds qu'il n'avait plus l'air alangui... Déjà les communeux commençaient à le remarquer. On faisait cercle, on riait : la position devenait mauvaise... Heureusement le maître charretier vint à son secours, lui arracha la bride des mains en le bousculant, puis d'un grand coup de fouet enleva l'attelage qui franchit le pont au galop, avec le vicomte derrière, courant et barbotant.

La porte passée, il reprit sa place, et le convoi se perdit dans les terrains vagues qui longent les fortifications.

C'était vraiment une piteuse sortie. Je regardais cela du haut d'un talus; ces champs de plâtras où les roues s'embourbaient, ce gazon fangeux et rare, ces hommes courbés par l'averse, cette file de tombereaux marchant pesamment comme des corbillards... On aurait dit un enterrement honteux, tout le Paris du bas-empire qui s'en allait noyé dans sa boue.

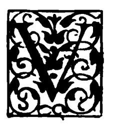




# IV.

## UNE CHAMPIGNONNIÈRE

### DE GRANDS HOMMES.



ERS l'an LXVII de l'hégire républicaine, par là dans le milieu de floréal, quand les arbres du boulevard Montmartre commencent à se moucheter de vert, le citoyen Carjat, poëte aimable et photographe, et derrière lui tout un vol de jeunes lyriques, trouvant que l'absinthe du café des Variétés avait goût de paille, traversèrent la chaussée d'un pas digne et s'en allèrent accrocher leurs lyres et leurs chapeaux aux patères du café d'en face. C'est ainsi que commencèrent les hautes destinées du café de Madrid.

Il n'y avait eu là, jusqu'alors, qu'une grande taverne assez mélancolique, divans fanés, glaces éteintes, où l'on trouvait de vieux numéros de *la Iberia*, traînant sur toutes les tables, et

quelques Espagnols, dorés, gaufrés comme du cuir de Cordoue, qui buvaient silencieusement des bavaroises au chocolat. La bruyante invasion des lyriques dispersa tous ces hidalgos; mais le limonadier n'y perdit rien. Cette machine à poignées de mains qu'on appelle Carjat, installée à la vitrine du café, harponnait les gens au passage, et, grâce à son jeu puissant et continu, le café de Madrid devint en peu de temps la buvette littéraire à la mode, quelque chose comme un divan Lepelletier, plus mêlé, mais plus vivant que l'autre, la petite Bourse des Beaux-Arts.

Un journal qui se fondait, le livre qui allait paraître, l'ouverture du salon, une exposition chez Martinet, de loin en loin un échange de gifles entre lyriques, un petit duel à l'île Saint-Ouen, avec effusion de piquette, c'étaient alors les grands événements de l'endroit. Quant à la politique, on s'en occupait fort peu. Pourtant la fine fleur de la Commune était là, épanouie tout le long des banquettes; mais du diable si quelqu'un s'en serait douté. Tous ces jeunes gens semblaient si peu taillés pour faire des dictateurs, et ils étaient si loin d'y penser eux-mêmes!

Vallès, le nez dans son absinthe, blaguait, ricanait, filait les gens du coin de l'œil, fouillait

le café, cherchait des types pour son livre des *Réfractaires*. Il avait du talent, ce Vallès d'avant la Commune; un talent sans souplesse, sans imagination, d'un dictionnaire très-restreint, où les mots : « drapeaux, guenilles, baïonnettes » revenaient à tout propos, pour donner un faux élan à la phrase, mais avec cela une façon très-personnelle de voir et de dire, une certaine férocité joyeuse, de l'esprit bien à lui, et suffisamment de littérature. Dans ces histoires lugubres auxquelles il s'acharnait, on devine le rire amer, les yeux pleins de bile de l'homme qui a eu une enfance malheureuse, et qui en veut à l'humanité parce que, tout petit, il a porté des habits ridicules, taillés dans les redingotes de son père.

A côté de Vallès, le gros peintre Courbet, paysan de convention, tout bouffi d'orgueil et de bière double, riait à pleine barbe et secouait sa graisse en disant du mal de *Rophoel*.

Plus loin, un grand garçon mince, à lunettes, une tête de clerc d'avoué frisottée et niaise, qui avait l'air de sortir de l'étude de Fortunio, s'en allait de table en table, distribuant des exemplaires de son premier livre : « *Desperanza*, par *Vermorel*, » une œuvre à portée philosophique, écrite dans les bosquets de Bullier; du sentimentalisme de quartier Latin. Comme promesse

littéraire, cela ne valait guère mieux que les romans de Paschal Grousset.

Celui-là aussi venait au café de Madrid. Un joli monsieur, ganté, pommadé, frisé au petit fer, ayant pour parler et pour écrire ce déplorable don qu'on appelle la facilité, et, par-dessus tout, le besoin de faire retourner le monde sur ce prénom bizarre de Paschal. Ce pauvre Villemessant, qui a toujours été ouvert aux séductions de la toilette, et qui, dans les dernières années surtout, regardait moins au talent de ses rédacteurs qu'à leurs nœuds de cravate, s'était fort engoué de ce joli Corse au benjoin. Romans, chroniques, science à un sou, Don Pasquale faisait au *Figaro* ce qu'il voulait. Mais comme ce qu'il voulait faire surtout c'était du bruit, et que sa littérature n'en faisait pas, il finit par se lasser, et passa, comme on disait à Madrid, à la table des Politiques.

Voici ce que c'était que cette fameuse table. Il se trouva qu'un jour la machine Carjat, en faisant aller ses grands bras à la devanture, avait happé au vol un jeune stagiaire du nom de Gambetta, déjà célèbre dans tous les débits de prunes du boulevard Saint-Michel. Les stagiaires vont par bandes, comme les étourneaux. Derrière Gambetta, il y avait Laurier, puis *Mossieu* Floquet, puis Spuller, puis Lannes,

puis Isambert, tous grands politiqueurs et dépêcheurs de chopes. Ces messieurs, en arrivant, s'étaient emparés d'un coin du café, et n'en bougèrent plus jusqu'à la révolution du 4 septembre. C'était cela, la table des Politiques, table bruyante, gesticulante, sur laquelle le poing de Gambetta s'exerça pendant cinq ans au pugilat parlementaire; le marbre en est resté fendu comme le rocher de Roland.

Plus tard, tout au fond du café, se forma ce qu'on appelait le coin des Purs. Là, dans un groupe de vieux sachems à grandes barbes, ventriloques solennels et dogmatiques, piaffait le père Delescluze, nerveux et fin comme un cheval arabe. Avec son profil de camée, ses gestes fiévreux, son œil d'un bleu fanatique, si jeune dans ses sourcils blancs, il me rappelait un ancien chef des réguliers d'Abd-el-Kader, que j'ai connu autrefois en Algérie, où les Arabes le vénéraient à l'égal d'un saint, parce qu'il avait fait je ne sais combien de fois le voyage de la Mecque.

Le père Delescluze, lui, n'était pas allé à la Mecque; mais il revenait de Cayenne, et, dans le parti, ce voyage lui comptait. C'était comme le Hadji de la démocratie. Il y avait des gens des départements qui faisaient deux cents lieues seulement pour le contempler, toucher un pan de sa lévite.

Cela nous donnait quelquefois des comédies assez réjouissantes. J'ai vu un jour un homme de Narbonne, tutoyeur et familier comme on sait l'être par là-bas, amener à la table du saint toute une délégation de Narbonnais. Jamais je n'oublierai cette présentation.

L'homme de Narbonne, fier de son Delescluze, lui tapait dans le dos, s'appuyait sur son épaule, se l'attachait à la boutonnière, l'appelait d'un bout du café à l'autre : *Delesseclu͡zès!* en clignant de l'œil à ses compatriotes de l'air de dire : « Hein?... vous voyez comme je lui parle. » Pendant ce temps, les bons Narbonnais regardaient le saint avec des yeux humides, soupiraient, levaient les bras au ciel, se livraient à toutes sortes d'expansions exagérées et naïves, comme le sauvage Vendredi, quand il retrouva son vieux père au fond de la barque. Le saint, qui est homme d'esprit, ne savait où se fourrer et paraissait fort mécontent. Près de lui, un petit homme à barbiche grise, tête de bonne chèvre, aux yeux clairs et farceurs, souriait d'un air attendri en buvant son absinthe : c'était le brave Razoua, un ancien spahi, qui se lançait dans la politique pour faire plaisir à Révillon et ne se doutait guère qu'il serait un jour député de Paris et directeur de l'École militaire.

Peu à peu, cependant, sans qu'on y prît garde,

la physionomie du café se trouva transformée. Des lettrés de la première heure, les uns, comme Banville, Babou, Monselet, s'étaient enfuis, effarouchés par tout ce tapage bête. D'autres étaient morts : Baudelaire, Delvau, Charles Bataille. D'autres enfin, comme Castagnary, Carjat lui-même, étaient passés à Gambetta. La politique avait décidément accaparé toutes les tables... Mais le pire de tout, ce fut quand Rochefort eut fondé la *Marseillaise*. Alors on vit pleuvoir une nuée d'étudiants vieillots et prétentieux, journalistes improvisés, sans esprit, sans orthographe, ignorants de Paris comme des Patagons, enfants à barbe, qui se croyaient appelés à régénérer le monde, pédants de république, ayant tous des gilets à la Robespierre, des cravates à la Saint-Just, les Raoul Rigault, les Tridon, toute une jeunesse des écoles qui manquait de jeunesse et qui manquait l'École, n'aimait pas rire, boudait son ventre; et puis des célébrités de Belleville, le fameux machin du club des choses, des têtes de pions, collets crasseux, cheveux luisants, les toqués, les éleveurs d'escargots, les sauveurs de peuples, tous les mécontents, les déclassés, les tristes, les traînards, les incapables...

Et dire que ce sont ces gens-là qui depuis un an mènent la France! Dire que du plus laid jusqu'au plus sot, il n'y a pas un consommateur

du café de Madrid qui n'ait été quelque chose, dictateur, ministre, député, général, commissaire de police, inspecteur de camps retranchés, colonel de la garde nationale... Et comme la fortune y a mis de la complaisance! Après la fournée du 4 septembre, il en restait quelques-uns qui n'avaient rien eu; mais le 18 mars est venu réparer cette injustice. Cette fois, on n'a rien laissé traîner. Ils sont tous membres de la Commune, jusqu'à ce pauvre diable d'Andrieu, un chiromancien à figure fruste, qui rôdait timidement derrière les chaises et vous demandait à voir votre main en vous appelant « cher maître ».

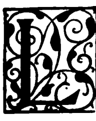
Voilà ce qu'on peut dire un café historique! Si la révolution triomphe, c'est sur les tables du café de Madrid qu'ils écriront la nouvelle loi.





# V.

## ROCHEFORT ET ROSSIGNOL.

E Rochefort que j'ai connu à mon arrivée à Paris était un brave garçon, d'humeur assez mélancolique, vivant modestement avec son père à un quatrième étage de la rue des Deux-Boules, et se donnant beaucoup de mal pour gagner le pain de la maison. Un petit emploi à l'Hôtel de ville, quelques articles au *Charivari,* qu'on lui payait six liards la ligne, et qui franchement ne valaient pas plus, de temps en temps un lever de rideau chez Plunkett ou chez Cogniard, tout cela lui composait une demi-vie tranquille et grise, qui ressemblait à sa littérature, mais n'allait guère avec cette physionomie si excentrique, cette lèvre mince et rageuse, ce grand front ravagé, cette tête à migraine, pâle, tourmentée, nerveuse, qui faisait alors sa seule originalité.

Ce que j'aimais dans ce Rochefort-là, c'était une certaine crânerie d'allures, son goût très-vif pour les vers, pour les tableaux, et par-dessus tout cette science de Paris, cette expérience du boulevard qu'il avait déjà au plus haut point comme un fils de vaudevilliste, élevé à Charlemagne et au café du Cirque. A part cela, rien de saillant; de l'esprit sans excès, la régularité du travail, des mœurs d'employé, et pas d'autre ambition que de voir souvent son nom sur l'affiche, en société de Clairville ou de Siraudin. Tel était le Rochefort de 1860; l'autre, celui de la *Lanterne*, ne vint que plus tard, et c'est à Rossignol que nous le devons.

Ce Rossignol était un employé de la ville qu'on rencontrait partout, aux premières, aux enterrements, et qui vous demandait toujours d'un air affairé : « Est-ce que vous avez vu Rochefort? », passait sa vie à le suivre, à le manquer, à l'attendre, allait lui chercher ses voitures, portait sa copie aux journaux, répétait ses mots, imitait ses gestes, et avait fini par se découper dans son ombre une espèce de personnalité. Le type est assez fréquent sur le boulevard. Tous les gens un peu en lumière traînent après eux leur Rossignol. Cela tient le milieu entre le confident et le domestique, nécessite un caractère égal, des instincts de comparse et aussi

de la fortune, car le métier est absorbant et peu rétribué, — parfois même il y a des frais... Par hasard, le Rossignol de Rochefort avait, en plus des qualités de son emploi, une certaine originalité personnelle.

C'était un grand Panurge aux cheveux longs et plats, mélange singulier de naïveté et de cynisme, de timidité et d'impudence, de bêtise et de cocasserie, de jeunesse et de décrépitude; vingt-deux ans et des manies de vieux, une canne à pomme d'ivoire, une tabatière. Le plus silencieux et le plus sinistre des hommes, et puis tout à coup des échappées de gaîté folle, une verve froide, des farces excessives à la Bache, insultant les gens dans la rue, sans motif, pour le plaisir de baver, d'écumer, de dire tout ce qui lui passait de drôle ou d'immonde par la tête avec des gestes d'épileptique, des yeux de Pierrot et le rire triste, le rire en long des gens trop maigres.

J'en suis encore à me demander comment cet énergumène avait pu pénétrer dans la vie paisible et l'intimité de Rochefort. Toujours est-il qu'ils ne se quittaient pas. Quand Rossignol faisait des sottises, Rochefort était là pour les réparer; il allait le chercher au poste, le ramenait chez ses parents, le bourrait de billets de théâtre, se montrait avec lui sur le boulevard,

ce qui rendait mon Rossignol très-fier et lui donna de bonne heure le goût de la célébrité. Un beau jour lui aussi voulut écrire, ou du moins voir son nom dans un journal. Rossignol, homme de lettres! C'était si drôle que Rochefort n'y résista pas. Il le plaça dans cette maison d'aliénés qu'on appelle le *Tintamarre*, et le sachant incapable d'écrire une ligne — même là, — s'amusa à lui faire des articles.

Alors il se passa une chose singulière. Ce Rochefort, compassé et terne quand il écrivait pour lui, trouva pour le compte d'un autre une verve triviale et folle qui ressemblait bien à Rossignol; en s'incarnant dans ce type burlesque, il en eut toutes les excentricités, toutes les effronteries. Ce qui lui passait de plus fou dans la cervelle, ce qu'on n'ose pas dire, les bavures de la plume, la boue de l'encrier, tout lui semblait bon pour Rossignol; et comme il mêlait à cela son flair de Paris et ses trucs de vaudevilliste habile à ménager ses effets, il en sortit je ne sais quelle littérature bouffonne, frénétique à froid, imagée jusqu'à l'impudeur, pas française du tout, mais très-parisienne, une phrase disloquée et à sauts de carpe qui fit les beaux jours du *Tintamarre*, et rendit Rossignol illustre du café de Suède à Bobino. Ce jour-là Rochefort avait trouvé sa manière. Il ne s'y trompa pas;

et après quelques mois de cet exercice, quand il connut bien son trapèze, il dit à l'autre : « — Va tout seul! » et fit du Rossignol pour son propre compte...

L'infortuné Rossignol, abandonné à lui-même, s'en tira tant bien que mal, vivant un peu sur sa réputation, un peu sur ce que lui avait montré le maître; puis il fit un héritage, et, ma foi! les dames de Bobino, le journalisme, les soupers, la vie d'artiste... Bref, le pauvre garçon eut la fin qu'il voulait avoir : il se creva à force de passer les nuits, et s'en alla mourir au doux pays de Cannes, dans le voisinage de Victor Cousin et de quelques autres personnes célèbres; ce qui ne manqua pas de lui causer une certaine satisfaction.

Rochefort, lui, avait bien des raisons pour ne pas se lancer dans le même train de vie. D'abord son estomac, un de ces terribles estomacs de gastralgique, toujours crispés, ruinés de naissance, avec lequel les Michelet de l'avenir ne manqueront pas de nous expliquer son tempérament littéraire; et puis où aurait-il pris le temps de s'amuser? Il avait bien assez à faire de tenir tête à ce terrible ouragan de vogue parisienne qui lui tombait dessus en coup de foudre, le soulevait, le secouait, éparpillant sa jeune gloire du Jockey-Club aux carrières d'Amérique, fai-

sant autour de lui une popularité formidable et cocasse dont il était lui-même abasourdi... On se le montrait, on se l'arrachait. Les chevaux de course portaient son nom. Les filles couraient après. « Faites-moi donc voir votre Rochefort », demandait le duc de Morny, chaque fois qu'il rencontrait Villemessant... Car, il faut bien qu'on le sache, si Rochefort est coupable, tout le monde à Paris est un peu son complice. Nous l'avons trop gâté. Nous avons trop dit : « Que ce Rochefort est drôle! » Vous-même, ô Veuillot! vous avez ri... Et comme il y tenait, le malheureux, à nous faire rire! Comme il avait peur que sa gloire lui échappât! Qui de nous ne l'a pas vu se ronger les ongles au lendemain d'un de ses articles, et se demander avec angoisse : « Qu'est-ce que je vais leur dire maintenant? » Alors, quand il sentait sa veine épuisée, quand il n'avait plus rien à dire, il faisait comme Rossignol : il s'en tirait par de l'audace, et disait tout, tout, — dans la langue de Rossignol. De là le succès de la *Lanterne*.

Ah! mon ami, Dieu nous garde d'un succès pareil! Quand on y a goûté une fois, on ne peut plus se passer d'en boire, n'importe à quel prix, n'importe dans quel verre. Il y a dans les hôpitaux des malheureux atteints du délire alcoolique qui se jettent ainsi sur tout ce qu'ils trouvent;

le vitriol, l'eau de Cologne : tout leur est bon, pourvu qu'ils boivent. C'est le cas de Rochefort. Si cet homme d'esprit, si ce gentilhomme s'est fait ramasser un matin dans le ruisseau du Père-Duchêne, crois bien que ce n'est pas la passion politique qui l'avait poussé là... La politique, est-ce qu'il a jamais su seulement où c'était... Ce n'est pas non plus l'amour du gain, — je le sais au-dessus de cela. — Non! c'est une soif inextinguible de popularité, l'alcoolisme du succès avec tous ses symptômes, le goût perdu, le bégaiement, l'égarement, la fureur...

Un moment, nous l'avions cru sauvé. Pendant les cinq mois du siége, il a eu le courage de se laisser oublier, de ne plus écrire; et il faut lui en tenir compte. Mais après, quelle rechute!... C'est qu'en son absence, d'autres étaient venus qui faisaient du Rochefort comme lui, mieux que lui. Il eut beau crier, se démener, sa popularité était perdue, passée aux Maroteau, aux Vermesch... Par là, je m'explique sa colère, son délire des derniers jours, cette rage à demeure, ce débordement de fiel qui noyait tout, l'aveuglait, comme si on lui avait crevé l'amer.

Malgré tout, débarrassé de sa bile et de son écume, Rochefort restera une figure de ce temps. Il est arrivé juste à son heure, trouvant la maison grande ouverte, comme quelqu'un

qu'on attendait. Ça été le gavroche providentiel, puisque providentiel il y a, envoyé pour casser la première vitre de l'Empire et donner le signal de la démolition... Même au point de vue du métier, il faut faire attention à lui. Ses pamphlets ont souvent du nerf, de l'esprit, une force comique. Il me fait l'effet d'un Paul-Louis Courier exaspéré, bien au niveau de son époque et lui parlant la langue qu'elle comprenait. Les deux pamphlétaires se ressemblent par le rôle qu'ils ont joué, leur haine implacable et l'artifice de leur style, car ils ne sont pas plus naturels l'un que l'autre; seulement il y a entre eux la différence qu'il y avait entre les deux cours, celle où l'on traduisait Horace, celle où l'on faisait venir Thérésa. Courier prend l'afféterie de sa langue dans les vieux tours du XVI[e] siècle, Rochefort la ramasse dans l'argot tout neuf du XIX[e]. En Lisant Paul-Louis, je vois le vieil Amyot me rire entre les lignes.

Quand je lis Rochefort, je pense tout le temps à Rossignol.





# VI.

## LA GUÉRITE.

'EST un de mes maux que les impressions que me donnent les lieux. J'en suis frappée au delà de la raison. »

Ces quelques lignes d'une nervosité toute contemporaine, et qu'on croirait écrites d'hier, sont de Mme de Sévigné, et jamais, selon moi, elle n'a rien dit de plus senti ni de plus profond. Il y a, en effet, dans les lieux que nous habitons une influence mystérieuse qui se dégage du bois, de la pierre; une malignité des choses environnantes qui s'amuse à troubler nos âmes, à bouleverser nos idées, à impressionner nos misérables cervelles au delà de la raison. Je ne sais plus quelle est cette petite ville d'Algérie où tous les soldats que l'on mettait de faction en un certain endroit du rempart, s'y trouvaient pris en moins d'une heure d'un insurmontable

dégoût de vivre. Deux ou trois fois par semaine, on trouvait un de ces pauvres diables pendu au clou de sa guérite; et la preuve qu'il y avait là autre chose qu'une simple nostalgie de recrues, c'est qu'on ne vint à bout de cette épidémie de suicides qu'en jetant la guérite à bas.

Voilà certes un exemple de cette jettatura locale dont parle Mme de Sévigné; mais j'en connais des cas encore plus saisissants. Rappelle-toi Émile Ollivier, arrivant de Saint-Tropez, au mois de janvier 1870, pour construire ce merveilleux monument d'ordre composite, qui devait s'appeler l'Empire libéral. Lui aussi, le malheureux, il avait la superstition de la guérite; et c'est pour se soustraire à ses influences pernicieuses, se mettre autant que possible à l'abri du mauvais air qui court dans les grandes maisons aux frais de l'État, qu'il tenait tant à ne pas loger au ministère :

« J'irai là le matin, disait-il à ses amis, comme un Anglais de la Cité va à son comptoir. Le soir venu, les affaires terminées, je ferme mon bureau et je rentre rue Saint-Guillaume. »

Et, s'exaltant au spectacle de son libéralisme à venir, il continuait avec enthousiasme.

« Je leur montrerai ce que c'est qu'un ministre de la justice. Pas de train de maison, pas d'équipages! J'irai à la Chambre à pied, aux

Tuileries à pied et seulement pour le conseil des ministres; jamais à leurs grandes réceptions, jamais à leurs petits soupers. C'est là que les consciences se perdent : et je tiens à garder la mienne... Ah! l'on m'accuse de m'être vendu... Eh bien, on verra, on verra... »

En parlant ainsi, le brave homme était sincère, et ce beau programme eut même un commencement d'exécution. Pendant quelque temps, ce ministère de la justice, si gourmé, si formaliste, resta ouvert au public comme un vaste bureau d'offices. Tout s'y passait à l'américaine. Le ministre vous recevait sans lettre d'audience. Les antichambres chômaient; les huissiers se croisaient les bras; dans l'ombre des grands salons abandonnés, on les entendait errer d'un pas mélancolique, secouant leurs chaînes comme des captifs. Le chef de cabinet, un de ces gros pères à digestion difficile, qui ont toujours peur d'un coup de sang, recevait les chefs de service dans la cour, le cigare aux dents, donnant ses signatures sur un genou au bord du perron, ce qui scandalisait beaucoup les garçons de bureau de M. Delangle, tous empesés et graves comme des magistrats. Quant à Son Excellence, à la voir arriver le matin par les arcades de la rue de Castiglione, les lunettes sur le nez, la cravate de travers, sa longue redingote à la dernière

mode de Saint-Tropez, et cette belle serviette toute neuve que gonflaient les plans de l'Empire libéral, on aurait dit un inspecteur des écoles primaires plutôt qu'un ministre de la justice. Cette allure modeste lui faisait le plus grand tort aux Tuileries, où ses nœuds de cravate égayaient les dames d'honneur et les chambellans; mais cela ne l'inquiétait guère. Fidèle à son programme d'indépendance, le nouveau ministre ne voulait avoir affaire qu'à l'empereur, et s'arrangeait pour sortir du palais impérial la tête haute et le regard fier, sans avoir seulement un verre d'eau sucrée sur la conscience.

C'est dans le plus beau feu de ces réformes ministérielles qu'arriva la mort de Victor Noir... Pauvre Victor Noir! rien que d'écrire son nom, je viens de le voir traverser le boulevard en deux enjambées, avec son grand chapeau à poils gris ébouriffés, ses joues roses, ses épaules d'athlète, cette exubérance de force et de joie qu'il ne savait comment traduire, et ce bon gros désir de plaire qui luisait dans ses yeux d'enfant. S'il vivait encore, il n'aurait pas vingt-trois ans!... Mais à quoi bon parler de ces choses? Le cas a été jugé, et la mort de cet enfant ne doit plus être pour nous qu'une date d'histoire, une date inoubliable par exemple. Ce jour-là, un nouveau personnage, sur lequel les faiseurs

de plans ne comptent pas assez, ce tragique brouilleur de cartes qu'on appelle l'Imprévu est entré subitement en scène, et depuis il n'en est plus sorti.

A la première nouvelle qu'on eut du drame d'Auteuil, avant que les avocats se fussent emparés du cadavre et qu'on l'eût promené partout sur le tombereau des exhibitions démocratiques, tout le monde à Paris fut indigné, Émile Ollivier plus que personne. Le soir même du crime, il marchait à grands pas dans son cabinet, brandissant à la main la lettre dans laquelle le prince Pierre écrivait à M. Conti avec la désinvolture d'un seigneur génois du xv^e siècle : « Je crois que j'en ai tué un. »

« — Ah ! il en a tué un !... faisait le malheureux ministre avec des lunettes flamboyantes... Et il pense en être quitte ainsi... mais c'est un assassinat. Pas de Bonaparte qui tienne, vous irez au bagne, monseigneur. »

En attendant, comme il était très-tard et que le ministère ne désemplissait pas de monde, M. Grandperret, le préfet de police, des reporters, des estafettes, — le ministre ne put pas rentrer rue Saint-Guillaume, et vers le matin, tombant de fatigue, il se coucha un moment dans le lit de M. Delangle...

... Le lendemain, à son réveil, ce n'était

déjà plus le même homme. L'indignation de la veille avait fait place à une tristesse de convention, formulée en langage administratif. L'assassinat n'était plus qu'un affreux malheur, un fait très-regrettable; il fallait attendre, il fallait voir... L'influence de la guérite commençait à se faire sentir. Les jours suivants, ce fut bien pis. Paris n'étant pas encore apaisé, on crut devoir rester provisoirement au ministère.

Peu à peu on finit par en prendre l'habitude, si bien qu'une fois cette méchante affaire Noir étouffée, l'installation devint définitive. Huissiers et hallebardiers reprirent leurs poses importantes à la porte des salons de réception; les housses des lustres furent enlevées, et le fondateur de l'Empire libéral se trouva livré, sans y prendre garde, à la malice du meuble et du local officiels.

De ce jour, il devint un parfait ministre de la justice, supprima les journaux, séquestra les gens, soupa aux Tuileries, surveilla ses cravates, fit tout ce qu'il ne voulait pas faire, brûla tout ce qu'il avait adoré. Sa voix changea, de criarde tourna à l'aigre. La contradiction lui fut insupportable. Despote avec tous, il se fit courtisan du maître; et quand la guerre arriva, ne cherchant plus que la faveur, halluciné par l'air de la guérite, il ne sut rien vouloir, rien empêcher.

C'est ainsi qu'il perdit la France, et nous tous, et lui-même, et son rêve d'Empire libéral avec.

Oh ! la fatalité des guérites officielles, qui peut se dire assez fort pour y résister? Libéraux modérés, irréconciliables, indécousables, purs des purs, en moins d'un an, tous y auront passé... J'ai encore devant les yeux les affiches pompeuses du Comité central au lendemain du 18 mars, et ces espèces de lettres pastorales tout enfarinées de philanthropie, où l'on désavouait avec tant d'indignation l'assassinat de la rue des Rosiers. Nous en ont-ils fait assez de protestations et de promesses. Nous ont-ils assez dit : « Vous allez voir... » Qu'est-ce que nous avons vu? A peine entrés à l'Hôtel de ville, maîtres des mairies et des ministères, il n'y a pas un de ces donneurs d'eau bénite de club qui ne soit devenu le plus exécrable des tyrans... Est-ce à dire que ces gens-là fussent tous, tous des coquins? Non!... A côté des gamins féroces, des rhétoriciens en délire qui jouaient à 93 et mettaient leurs lectures en action, à côté des aventuriers, des cyniques, des jouisseurs, il y avait des hommes qui se croyaient républicains, des illuminés du socialisme dont la vie avait été jusqu'alors honnête et digne. Pour ceux-là, je demande un peu de clémence. Portés subitement au pouvoir et d'autant plus surpris par son ver-

tige qu'ils y étaient moins préparés, ils sont à peine responsables de leurs actes. L'air de la guérite les avait rendus fous !





# VII.

## LES TRICOTEUSES.

Il y a quelque dix-huit ou vingt ans, de tout jeunes gens de province, arrivant à Paris pour chercher fortune, la tête pleine de Balzac et les dents d'une belle longueur, songèrent très-sérieusement à reconstituer la société des *Treize*. On s'était distribué les rôles, assigné des postes de combat : « Toi, tu es joli garçon; tu seras notre de Marsay, tu arriveras par les femmes et les salons. Toi, Blondet, par les journaux. Toi, Rastignac, par la politique... » Tous les efforts, toutes les ressources devaient être mises en commun. Ceux qui avaient du linge fin et des bottes vernies les donneraient à de Marsay pour lui permettre d'aller dans le monde. Tout l'esprit qu'on pourrait avoir, les trouvailles de mots ou d'idées, il fallait les mettre soigneusement à part pour le

journaliste. On devait chercher des clients au médecin, pousser l'homme politique, parler de lui dans les cafés. Le tout enveloppé de mystères maçonniques, mots de passe, signes de ralliement, tout ce joli train d'enfantillages sous lesquels Balzac dissimule comme à plaisir le sérieux et la profondeur de ses merveilleuses études... Malheureusement ces choses-là se rêvent, s'écrivent, mais ne se vivent jamais. Nos Treize ne furent pas longtemps à s'en apercevoir. Au bout de huit jours, on ne s'entendit plus; ceux qui avaient du linge aimèrent mieux le porter, le journaliste dut faire ses mots tout seul, l'homme politique parler de lui-même dans les cafés où ses associés ne songeaient qu'à vider des chopes. Bref, comme nos jeunes gens ne manquaient pas d'esprit et qu'à l'air de Paris il leur en poussait tous les jours un peu, ils finirent par se rire au nez et s'en allèrent chercher fortune chacun de son côté. J'ignore s'ils ont réussi. Je sais seulement que l'un d'eux, — celui qui devait être l'homme politique et de qui je tiens ces détails, — vient de voir sa carrière et ses aventures subitement interrompues : il s'appelait Jules Vallès.

On a souvent reproché à Balzac, à madame Sand, à tous les grands romanciers de l'école moderne d'avoir ainsi troublé quantité de jeunes

cervelles et dérouté des vies tout entières en les jetant dans le roman; mais, est-ce bien la faute de nos romanciers? Ne serait-il pas plus juste de s'en prendre à ce besoin d'imitation inhérent à toute jeunesse, surtout à la jeunesse française, impressionnable et vaniteuse à l'excès, éternellement tourmentée du désir de jouer un rôle, d'entrer dans une peau célèbre, d'être quelqu'un, comme si le meilleur moyen d'être quelqu'un n'était pas encore de rester soi-même.

A ce compte-là, s'il fallait rendre les romanciers responsables de tous ces déraillements de cervelles, que dirions-nous de nos historiens? Eux aussi, ils ont fait de grands ravages, surtout en ces dernières années. Depuis cette rage d'études historiques qui nous est venue d'Angleterre ou d'outre-Rhin, depuis cette avalanche d'histoires de la Révolution, de mémoires sur Robespierre, sur Saint-Just, l'ami du peuple, le vieux cordelier, est-ce que nous n'avons pas vu surgir une nouvelle génération de Jeune-France, affublés de grands gilets jacobins, portant leurs têtes en saint-sacrement, faisant bouffer toute la Convention dans la mousseline de leurs longues cravates? Ceux-là ne se disaient plus : « Toi, tu seras de Marsay; moi, je serai Rastignac. » Mais bien : « Toi, tu seras Saint-Just; moi, je serai Robespierre »; ce qui était aussi comique et

beaucoup plus dangereux. J'ai positivement entendu, il y a quatre ans, dans un restaurant du quartier Latin, de jeunes Gascons qui criaient avec un accent du diable : « Hein ?... ce Rigault !... quel beau Fouquier-*Teïnville* ça va faire ! » Il n'y a pas manqué, le malheureux ! et nous devons lui rendre cette justice qu'il a bien rempli son emploi. Vermorel, lui, jouait les Robespierre et ne s'en cachait pas, copiant l'homme au nez pointu jusque dans sa vie privée, ses mœurs puritaines et l'arrangement de son petit mobilier de curé de campagne. Ils avaient tous ainsi leur type de 93 qu'ils visaient. Quelquefois ils étaient deux sur le même : Robespierre-Vermorel avait pour doublure l'avocat Floquet, qui, dans l'intimité, se laissait appeler Maximilien. D'autres fois encore ils cumulaient, jouaient deux personnages. J'ai rencontré l'hiver dernier un gentil petit officier de chasseurs, à qui nos Jeune-France avaient fait croire qu'il était Hoche et Marceau tout ensemble. Pas seulement Hoche, pas seulement Marceau. Non ! Hoche et Marceau !... C'est qu'il le croyait, cet innocent ! et vous ne l'auriez pas fait rire... Grave et fier, les dents serrées, le geste fébrile, rien qu'à le voir boire son absinthe, on sentait en lui les terribles préoccupations de l'homme qui cachait sous sa redingote les deux grandes

épées de la future République et qui avait toujours peur d'en perdre une.

Ces choses-là nous amusaient alors. Nul de nous ne s'imaginait que ce roman comique finirait si tragiquement. Pour ma part, je n'y voyais qu'un jeu; et quand je pouvais me faufiler dans leurs coulisses, je me délectais à voir les acteurs de la future révolution piocher leurs rôles, répéter, mettre en scène, se faire des têtes, remettre à neuf d'anciens décors pour cette reprise de 93, qu'ils comptaient donner un jour ou l'autre, et que je ne croyais pas possible. C'est ainsi qu'il me fut permis d'assister à la formation d'un corps de tricoteuses, dont je faillis être un des organisateurs. Voici dans quelles circonstances...

C'était pendant le siége, au plus dur de ce dur hiver de froid noir et de pain noir, où l'on ne pouvait pas faire un pas sans se heurter contre un petit corbillard à bras, s'en allant vite au long des maisons. — « C'est navrant ce qu'il meurt d'enfants à Montmartre, me dit un jour un des plus enragés quatre-vingt-treiziens du café de Madrid... Les pauvres petits marchent pieds nus dans la neige. Le froid les tue comme des moineaux. Il y aurait charité, vraiment, à leur donner des bas, de bons bas de laine bien chauds. Je suis en train d'organiser une sous-

cription pour cela ; voulez-vous en être? »

Le quatre-vingt-treizien, de sa nature, est peu sentimental. Dans les régions bleu d'acier où il plane, il n'y a pas de petits enfants ; il n'y a que des idées, des abstractions et quelques figures géométriques comme le triangle et la guillotine. Aussi j'étais un peu étonné. Mon homme s'en aperçut, et, pour me convaincre, il ajouta : « Montez ce soir à Montmartre ; je parlerai au profit de l'œuvre. Vous souscrirez après, si bon vous semble... »

Cela valait la peine de se déranger ; je fis donc le voyage de Montmartre...

La chose se passait dans une salle de bal des boulevards extérieurs, une Boule-Noire ou un Élysée quelconque, qui s'était transformé en club, depuis qu'il n'y avait plus de gaz ; — il est à remarquer que l'éducation politique du peuple de Paris se fait en général dans des salles à danser... Quand j'arrivai, la séance était déjà commencée, la salle comble ; une salle immense tout en longueur, bien disposée pour aligner des escouades de quadrilles et faire durer le triomphe du cavalier seul. Quelques lampes à pétrole, un petit poêle autour duquel des caisses de laurier-rose se serraient en grelottant comme des vieillards. Sur des bancs, un public d'ouvriers, de petits bourgeois, gardes nationaux,

gardes civiques, quelques mobiles, des jupillons à casquettes de velours, cinq ou six cocottes en soie fripée; les uns venus là pour le club, les autres pour le poêle, les cocottes par habitude d'aller au bastringue tous les soirs. Le fait est qu'il y avait dans l'air comme un écho d'anciens fron-fron, des bouts de mazurkas, des mesures de valses qui bourdonnaient au plafond comme des mouches de l'été d'avant. Par là-dessus, une buée épaisse, sentant la pipe et le mouton mouillé...

Juché sur l'estrade de l'orchestre, mon quatre-vingt-treizien parlait avec une émotion mélodramatique de la grande misère du peuple et de la mortalité des petits enfants. Tout à coup, il s'interrompit, recula d'un pas sur l'estrade, le bras tendu, la bouche ouverte, de gros yeux ronds, l'étonnement classique des têtes d'expression :

« Mais que vois-je? citoyens, s'écria-t-il... Là-bas, au milieu de vous, cette femme... cette femme... qui tricote... »

Il s'arrêta un moment, comme suffoqué par l'émotion, et resta là le bras tendu. Nous nous retournâmes tous, et j'aperçus au bout de son geste une vieille femme à tête canaille, avec ce pli de côté dans la lèvre, ce tour de bouche faubourien où l'on entend l'accent du voyou

sans qu'il ait besoin de parler. Sous son bonnet d'ouvrière, entre des mèches grisonnantes, une aiguille à tricoter s'avançait comme un dard et lui donnait l'air d'une bête méchante. Ses mains osseuses, qu'elle levait très-haut pour qu'on les vît, tenaient un petit bas d'enfant...

Pendant que nous la regardions, l'orateur continua :

« Quelle est cette brave citoyenne qui vient au club avec son tricot, écouter en travaillant la parole patriotique?... Oh! maintenant je la reconnais... C'est une tricoteuse de Montmartre, une de celles qui tricotent, ô peuple, pour que tes enfants aient chaud comme des enfants de riches, pour que le froid — ce Badinguet — ne les égorge pas tous (*Rires dans la salle. — Très-bien! Très-bien!*) et qu'il en reste encore pour voir l'aube nouvelle... (*Bravo! bravo!*) O saintes tricoteuses de Montmartre!... vous êtes dignes de vos sœurs aînées, et vous aurez comme elles votre place dans l'histoire... Tricotez donc, tricotez comme elles pour le peuple, pour la liberté; tricotez... tricotez... »

On n'avait pas besoin de le lui dire. Sous les regards de cette foule, la vieille tricotait sans se lasser, avec emphase, et je la surpris clignant de l'œil à son compère... Alors je compris tout. Je compris que les petits enfants de Montmartre

n'étaient qu'un prétexte, et qu'il s'agissait uniquement de lever un bataillon de tricoteuses, de remettre à flot un vocable moisi du dictionnaire de 93, de rétamer un vieux truc de la première révolution.

Eh bien, non ! Malgré tout, leur révolution a été plus originale qu'ils ne comptaient la faire. Ils voulaient des tricoteuses, et ce sont des pétroleuses qu'ils ont eues !... Ça leur apprendra, à ces Jeune-France.





# VIII.

## LE NAUFRAGE.

Champrosay, 23 mai.

Et voici le jardin charmant
Parfumé de myrte et de rose...

... Hélas! cette année le jardin est toujours plein de roses, mais la maison est pleine de Prussiens. J'ai porté ma table au fond du jardin, et c'est de là que je t'écris, dans l'ombre fine et le parfum d'un grand genêt tout bourdonnant d'abeilles, qui m'empêche de voir les tricots de Poméranie pendus et séchant à mes pauvres persiennes grises.

Je m'étais pourtant bien juré de ne venir ici que longtemps après qu'*ils* seraient partis; mais il fallait fuir l'horrible conscription Cluseret, et je n'avais pas d'autre refuge... Et c'est ainsi, mon cher absent, qu'à moi, comme à bien d'autres Parisiens, aucune des misères de ce

triste temps n'aura été épargnée : angoisses du siége, guerre civile, émigration, et, pour nous achever, l'occupation étrangère. On a beau être philosophe, se mettre au-dessus, en dehors des choses, c'est une impression singulière, — après six heures de marche sur ces belles routes de France, toutes blanches de la poussière des bataillons prussiens, — d'arriver à sa porte et d'y trouver, sous les grappes pendantes des ébéniers et des acacias, un écriteau allemand en lettres gothiques :

*5e compagnie*
*Boehm,*
*sergent-major*
*et trois hommes.*

Ce M. Boehm est un grand garçon silencieux et bizarre, qui garde les volets de sa chambre toujours fermés, se couche et mange sans lumière. Avec cela, l'air trop à l'aise, le cigare aux dents et d'une exigence!... Il faut à sa seigneurie une pièce pour lui, une pour son secrétaire, une pour son domestique. Défense d'entrer par cette porte, de sortir par celle-là. Est-ce qu'il ne voulait pas nous empêcher d'aller dans le jardin?... Enfin le maire est venu, le hauptmann s'en est mêlé, et nous voilà chez nous. Ce

n'est pas gai chez nous, cette année. Quoi qu'on en ait, ce voisinage vous gêne, vous blesse. Cette paille qu'on hache autour de vous, dans votre maison, se mêle à ce que vous mangez, fane les arbres, brouille la page du livre, vous entre dans les yeux, vous donne envie de pleurer. L'enfant lui-même, sans qu'il s'en rende bien compte, est sous le coup de cette étrange oppression. Il joue tout doucement dans un coin du jardin, retient son rire, chante à mi-voix, et le matin, au lieu de ses réveils ébouriffés et pleins de vie, il se tient bien tranquille, les yeux grands ouverts derrière ses rideaux, et demande tout bas, de temps en temps :

« Est-ce que je peux me réveiller? »

Encore si nous n'avions que les tristesses de l'occupation pour nous gâter notre printemps; mais le plus dur, le plus cruel, c'est ce roulement de canons et de mitrailleuses qui nous arrive dès que le vent souffle de Paris, secouant l'horizon, déchirant sans pitié les matins de brume rose, bouleversant d'orages ces belles nuits de mai si claires, ces nuits de rossignols et de grillons.

Hier soir surtout, c'était terrible. Les coups se succédaient, furieux, désespérés, avec un perpétuel battement d'éclairs. J'avais ouvert ma fenêtre du côté de la Seine, et j'écoutais — le

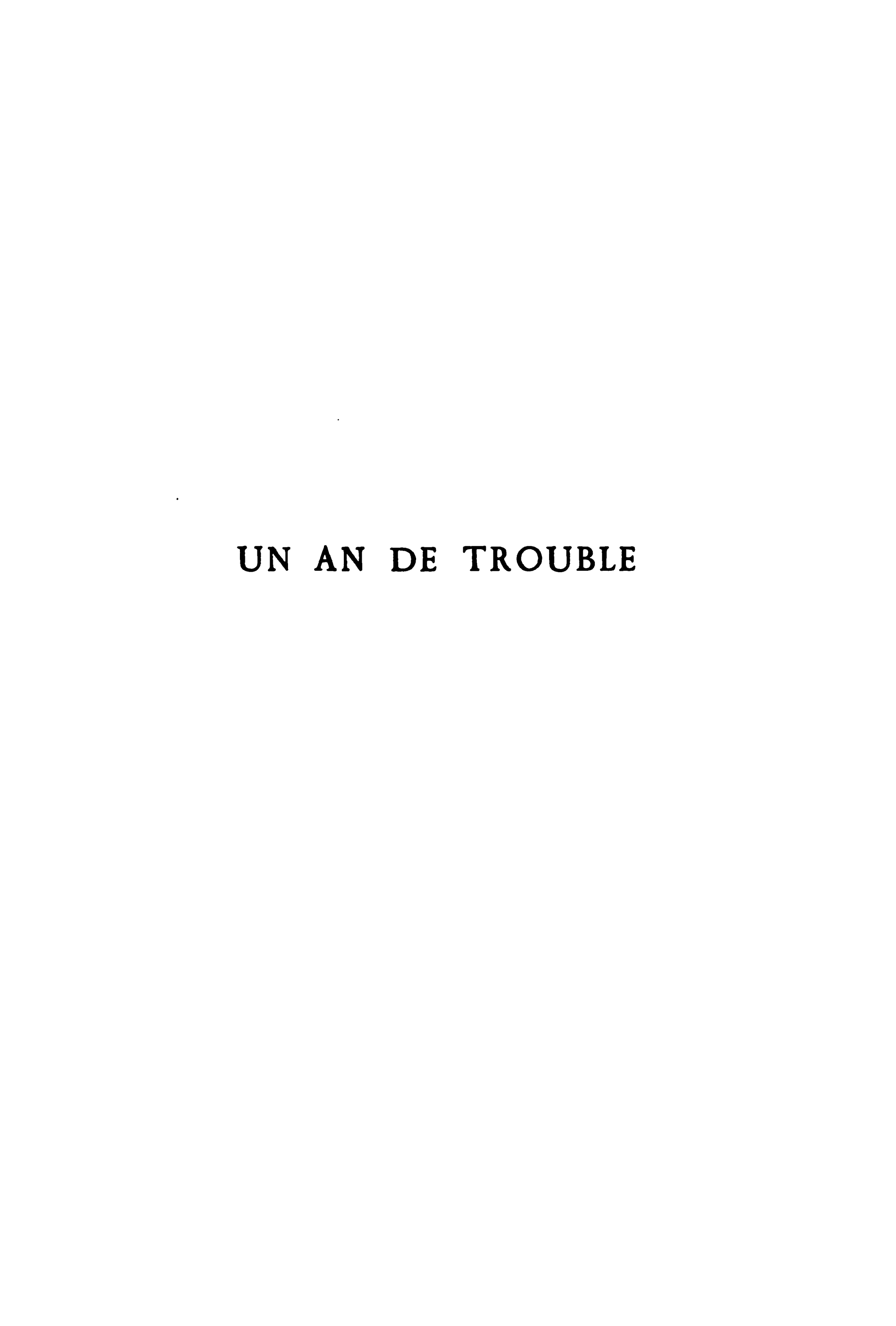
cœur serré — ces bruits sourds qui venaient jusqu'à moi, portés sur l'eau déserte et le silence... Par moments, il me semblait qu'il y avait là-bas, dans l'horizon, un grand navire en détresse, qui tirait son canon d'alarme avec furie, et je me rappelais qu'il y a dix ans, par une nuit semblable, j'étais sur la terrasse d'une hôtellerie de Bastia à écouter une canonnade funèbre que la haute mer nous envoyait ainsi, comme un cri perdu d'agonie et de colère. Cela dura toute la nuit; puis, au matin, en descendant, nous trouvâmes, sur la plage, dans une mêlée de mâts rompus et de voiles, des souliers à bouffettes roses, une batte d'arlequin et des tas de haillons pailletés d'or, enrubannés, tout ruisselants d'eau de mer, barbouillés de sang et de vase. C'était, comme je l'appris plus tard, ce qui restait du naufrage de la *Louise,* grand paquebot venant de Livourne à Bastia, avec une troupe de mimes italiens.

Pour qui sait ce que c'est que la bataille avec la mer, la lutte noire et stérile contre une force irrésistible; pour qui se représente bien les derniers moments d'un navire, le gouffre qui monte et vous enserre de partout, la mort lente et sans grandeur, la mort mouillée; pour qui connaît les rages, les espoirs menteurs et fous, suivis d'un abattement de brute, l'agonie ivre, le

délire, les mains aveugles qui battent l'air, les doigts crispés s'accrochant à l'insaisissable, cette batte d'arlequin, au milieu d'épaves sanglantes, avait quelque chose de burlesque et de terrifiant. On se figurait la tempête tombant en coup de foudre pendant une représentation à bord, la salle de spectacle envahie par la mer, l'orchestre noyé, pupitres, violons, contre-basses roulant pêle-mêle, Colombine tordant ses bras nus, courant d'un bout de la scène à l'autre, à demi morte d'épouvante et toujours rose sous son fard; Pierrot, que la terreur n'a pu blêmir, grimpé sur un portant, regardant le flot monter, et dans ses gros yeux arrondis pour la farce, ayant déjà l'horrible vertige de la mort; Isabelle empêtrée dans ses jupes de cérémonie, toute en larmes et coiffée de fleurs, ridicule par sa grâce même, roulant sur le pont comme un paquet, se cramponnant à tous les bancs, bégayant des prières enfantines; Scaramouche, un tonnelet d'eau-de-vie entre ses jambes, riant d'un rire hébété et chantant à tue-tête, pendant qu'Arlequin, frappé de folie, continue à jouer la pièce gravement, se dandine, fait siffler sa batte, et que le vieux Cassandre, emporté par un coup de mer, s'en va là-bas, entre deux vagues, avec son habit de velours marron et sa bouche sans dents, toute grande ouverte...

Eh bien, mon cher, ce naufrage de saltimbanques, mascarade funèbre, parade *in extremis,* toutes ces convulsions, toutes ces grimaces ont passé devant moi hier soir à chaque secousse de la canonnade. Je sentais que la Commune, près de sombrer, tirait sa volée d'alarme. A chaque minute, je voyais le flot monter, la brèche s'élargir, et, pendant ce temps-là, les pitres de l'Hôtel de ville, accrochés à leurs tréteaux, continuant à décréter, décréter, dans le fracas du vent et de la tempête; puis un dernier coup de mer, et le grand navire, s'engloutissant avec ses drapeaux rouges, ses écharpes d'or, ses délégués en robes de juges, en habits de généraux, ses bataillons d'amazones guêtrées, empanachées, ses soldats du Cirque, affublés de képis espagnols, de toques garibaldiennes, ses lanciers polonais, ses turcos de fantaisie, ivres, furieux, chantant et tourbillonnant... Tout cela s'en allait pêle-mêle à la dérive, et de tant de bruit, de folies, de crimes, de pasquinades, il ne restait plus qu'une écharpe rouge, un képi à huit galons et une polonaise à brandebourgs, retrouvés un matin sur la rive, tout souillés de vase et de sang.





# UN AN DE TROUBLE



# UN AN DE TROUBLE.

## NOTES D'UNE PARISIENNE.

ES faits ne me frappent guère, mais seulement l'atmosphère qu'ils font autour d'eux, l'heure où je les ai compris et dont ils gardent toujours pour moi une impression particulière. C'est cela que je voudrais vous raconter, cette émotion singulière faite des échos diminués des grandes batailles et de la rumeur lointaine des villes mourantes...

... Au mois de mai de l'an dernier, fuyant Paris déjà troublé et tout attristé d'une épidémie, nous avions retrouvé la petite maison en Seine-et-Oise, les arbres fleuris, le calme habituel. Chaque jour, les nouvelles nous arrivaient, le récit des émeutes de tous les soirs, ces émeutes de boulevards où la grille

d'un théâtre devenait un refuge et les kiosques à journaux des essais de barricades. De ces tumultes de nuit qu'on allait voir en voiture, je sentis toute la trivialité en me représentant cette foule pressée, criant, chantant comme pour une fête, à l'heure où le gaz des boulevards donne aux feuilles des arbres les reflets d'un repas en plein air ou d'un bal de village. Le mot de Révolution que l'on prononçait déjà me rappelait à moi ma toute enfance, une fuite par les faubourgs dépavés et les cours trouées à coups de canon, puis l'émotion de ceux qui m'entouraient, cette émotion que les enfants sentent si bien trembler dans la voix qui leur parle et le bras qui les porte, enfin une campagne que je revois ensoleillée, toute bleue dans la brume d'un rêve, l'arrivée, le repos, le danger passé. C'était comme un éclair tout au fond de ma mémoire; mais la grande secousse morale, les morts au coin des rues, tout ce sinistre que mes yeux d'enfant n'avaient pu voir, je ne me l'imaginais pas encore.

Donc en ce triste mois de mai, les Parisiens se pressaient aux gares, comme tous les printemps. Pour beaucoup, qui comptaient revenir à l'automne, un véritable exil commençait, une saison de bains de mer prolongée un an, la vie d'hôtel loin des siens. C'étaient des mères qui

partaient sans savoir qu'elles ne retrouveraient jamais la maison aimée, le nid de famille où elles avaient élevé chaudement leurs enfants dispersés, et qu'elles mourraient loin d'eux tous, dans un pays de passage. C'était un enfant confié en vacances, à qui on songerait plus tard avec le regret des adieux à la hâte et des revoirs si longs. Partout des êtres séparés; plus tard pour tous l'incertitude poignante.

—

La petite vérole, qui nous avait chassés de Paris, gagna rapidement le tranquille refuge. Ces quelques maisons entre la forêt et la Seine furent inquiétées plusieurs jours. Des familles entières se trouvèrent atteintes, et deux fois de suite, je rencontrai la même femme en deuil, ayant fait une lieue dans la poussière et la chaleur, au retour d'un lit de mort... Une après-midi, je travaillais à ma fenêtre. Le temps était clair, chantant et jeune; les fruits dans leur verdeur, les fleurs en boutons. On me dit : « Un homme vient de mourir à côté... »

Je l'avais vu quelquefois montant le chemin, chargé d'outils, venant des champs, courbé, fatigué, ignoré et si humble. Je ne sais quoi de grand m'émut tout à coup; sans y songer, il me

sembla que la mort passait là, tout près, mais la mort belle, et qu'en passant elle agrandissait le ciel, l'horizon, suspendant une seconde toute cette vie de printemps respectueuse devant l'éternel silence...

Cependant l'été venait, un superbe été aux longs jours, si riche et si fleuri. L'air du jardin se colorait, se parfumait des fleurs ouvertes au grand soleil. Les moissons devaient être superbes. Combien sont restées sur pied cette année-là, ont mûri sans être récoltées, et se sont dispersées, perdues, loin des greniers en feu et des granges ouvertes aux vents!... A cette époque, les couchants avaient déjà des lueurs d'incendie, et l'on sentait passer dans l'heure calme et les champs déserts ce souffle d'orage qui courbe les blés et fait tourbillonner la poussière des grandes routes comme sous une charge de cavaliers. La guerre venait d'être déclarée.

---

Les *Marseillaises* au coin des rues, les bataillons traversant tout Paris et cadençant leur marche « à Berlin », les cortéges des ambulances, les quêtes en chemin pour le drapeau blanc à croix rouge. Puis ce triste départ des plus jeunes, des mobiles presque encore collégiens que les mères

conduisaient en voiture, avec combien de larmes! Et cet encombrement formidable aux gares, encombrement si triste où il semble qu'une ville tout entière se dépeuple, où l'on a si bien le sentiment des foules, l'accablement, la lassitude s'étourdissant dans un grand tapage. Quel bourdonnement de trains qui partent! Pressez-vous; là-bas on coupe les rails, on brûle les gares. Il semble que les convois se perdent dans la nuit; que des bataillons semés dans de grandes plaines cherchent en vain à se réunir, à se ranger. Tout n'est plus que trouble et confusion. De temps en temps, dans les journaux, une note qui fait froid au cœur : « *Les Français pillent à Reims des wagons français.* » On sent la défaite, la débâcle.

Toutes les familles avaient le contre-coup du désastre. Je me souviens d'un soir de fête où l'on cacha les fleurs bien vite, tous les yeux étant pleins de larmes; l'inquiétude d'un absent, la menace d'un départ, la table paraissait trop grande, la maison vide.

Bientôt il fallut rentrer à Paris. De ma vie je n'oublierai cette journée d'août, les paysannes qui pleuraient sur les portes en voyant passer les voitures chargées et les grands troupeaux pêle-mêle au milieu de la route; des bœufs entravés sur des charrettes, des voitures à bras au long

des chemins. Tout près de Paris, voici les arbres abattus, les remparts fortifiés, encombrés d'ouvriers, et malgré la déroute, puisque c'est dimanche et qu'il fait soleil, des femmes en corsages blancs, en jupes claires, venues pour regarder les travaux.

—

Maintenant, c'est le 4 septembre. Une matinée d'attente, quelque chose dans l'air comme l'ombre vague, prévue, qui précède une grande éclipse. Vers midi, les boulangeries se ferment, les rues se vident. On se bat, dit-on, place de la Concorde. Paris est si grand qu'on ne sait jamais au juste ce qui s'y passe.... Mais non! du boulevard, une bande d'hommes descend en chantant à tue-tête. La République est proclamée. Je me sens toute triste. Il paraît pourtant que c'est un bonheur; mais je n'aime pas ces chants en masse qui vous prennent à la gorge, forcent l'émotion, la font nerveuse. Je voudrais entendre une voix claire et calme pour annoncer les grandes choses.

Le lendemain, visite au camp de Saint-Maur. Que de drapeaux! Paris était encore gai ce jour-là, étourdi plutôt. Il semblait que la guerre était oubliée. C'est peut-être parce qu'on sentait

les Prussiens avançant toujours, qu'une course hors des portes, de ces portes qu'on armait, qu'on fortifiait et qui se fermeraient bientôt comme des portes de prison, était presque une grâce. Beaucoup de bruit et de poussière. On allait là par le chemin des courses, et tout le long éclatait cette gaieté bruyante des Parisiens qui viennent une fois la semaine regarder les arbres.

Les tentes alignées, abritées par Vincennes, ces petites guerres dont les coups de feu éclataient en fumée blanche au pied des collines basses, de ces plis de terrains si bien faits pour grouper des épisodes de batailles, ce va-et-vient d'uniformes, d'artillerie, de gens endimanchés, de marchands de toutes sortes, ce lendemain de révolution promené à grand bruit dans des chars à bancs trop pleins, m'est bien resté dans la mémoire.

Très peu de jours après, encore un dimanche, les premières volées de canon détonaient sous un ciel bleu admirable. L'heure très-matinale, le calme des rues, des cours voisines, le repos de toutes les fabriques, de ces mille bruits du travail qu'on entend et qui remplit les jours comme celui qu'on fait, les causeries sur les portes, signe de chômage ou de fête, tout autour de moi me fit songer aux 15 août passés; les

balcons ornés de petites lanternes sourdes, lisérés de gaz et fleuris de drapeaux, la longue avenue des Champs-Élysées, les grands quais de Seine inondés de feux de Bengale et de pluies d'or... Cette fois, le canon signifiait autre chose.

Encore une apparence de fête, ces pèlerinages à la statue de la ville de Strasbourg, bouquets en main, musique en tête. Plus tard, on mit un crêpe à ce visage de pierre. Pourtant on ne voile pas de noir les statues des tombes; leur grand deuil est tout blanc, semé d'immortelles.

—

C'est dans ces derniers jours de grand soleil que je vis au Palais-Royal, assises contre un arbre dans le sable dur du jardin public, deux pauvres femmes, deux ouvrières occupées à confectionner des casquettes. Des enfants jouaient autour d'elles, deux beaux petits joufflus, un peu hâlés. Ce n'étaient pas des Parisiennes, des paysannes non plus. On pensait en les voyant à la banlieue de Paris, à une place de la Mairie quelconque, à des seuils encombrés de linge qui sèche, d'enfants qui jouent et de femmes qui travaillent, à cette mélancolie des rues qui finissent aux champs, des pavés pleins d'herbes sèches, et des horizons de fortifications. Pauvres

gens! ils rentraient tous, traînant leurs mobiliers, se logeaient à Paris dans je ne sais quels trous noirs, et, poussés par l'habitude du grand air, de la vie au dehors, venaient s'installer au pied des arbres, pendant que les mobiles faisaient l'exercice devant les boutiques de bijouterie et les tables de café. Partout des exilés. Ces femmes tristes, dépaysées, ces grands garçons en blouses bleues ayant sous le fusil l'attitude courbée, patiente des êtres habitués à la pioche, au travail de la terre, écoutant les commandements avec le froncement de sourcil des intelligences étroites qui se recueillent tout entières, comprennent lentement et retiennent bien. Voilà les exilés de province. . . .

Où sont ceux de Paris? De grandes caisses pleines de robes claires, toilettes du matin, de plage, de Casino, de cannes Louis XVI, de petits chapeaux à grandes plumes; on avait emporté tout cela pour la promenade pendant deux mois. Octobre arrive; la pluie tombe, la mer se fait terrible, le temps triste. Allons plus loin. On change de pays et l'on pense à Paris tout le temps... .

Des caissons d'artillerie, des voitures d'ambulance, des concerts pour les blessés, le boulevard bruyant et lugubre. Au soir, les boutiques éclairées seulement d'une lampe, les maisons,

les arbres ayant toute la place pour étaler leurs ombres, et le clair de lune superbe dans cette ville éteinte — qui fait l'angle des rues sinistre, les toits blafards, Paris trop grand, c'est ainsi qu'il faut le voir en rêvant de lui.

Chaque maison porte une angoisse. Les enfants n'ont plus de lait. On tremble pour ceux qui sont aux remparts. On craint pour ceux qui sont plus loin, dans cette ligne sombre qui entoure la ville, un engagement d'avant-postes et ces affûts de grand'garde où le moindre bruissement de feuillage, un caillou qui roule à l'eau, appelle le sifflement des balles. Le danger partout, et de jour en jour un peu moins d'espérance. Oh! les temps noirs, les pigeons perdus, la province si loin, la boue du Bourget, les canons toujours en retard, la place de l'Hôtel-de-Ville embrumée et tumultueuse...

—

Et pourtant, jamais peut-être on ne l'avait sentie plus active, cette force, cette âme vivante de Paris; malgré l'hiver très-froid, les stations aux boucheries commencées dans la nuit et la neige, quand le canon des forts tonnait, quand on rêvait de bataillons français s'avançant en hâte par les campagnes dévastées, les bois abattus, et

n'ayant plus là-bas qu'une bataille à livrer, une rivière à passer, on respirait partout un air de grand courage, comme si Paris, déjà délivré, les portes ouvertes, la Liberté planait sur la ville entière, chargée de drapeaux vainqueurs.

Mais hors des remparts, quelle tristesse! Des routes désertes, des usines abandonnées, de grandes plaines sinistres déjà comme des champs de bataille, la terre creusée, bouleversée. Des meurtrières aux murs des fabriques, des retranchements aux fossés des parcs, et des bataillons de mobiles campés dans tous les villages, les uns installés dans de jolies propriétés bourgeoises, ornées de grilles dorées, de perrons, de balcons où séchaient les uniformes le lendemain des gardes; les autres grelottant, allumant de grands feux dans ces maisons à un étage ou les petits commerçants de Paris viennent passer un jour d'été par semaine, alors que du jardin et des chambres aux fenêtres basses on se parle, on s'appelle dans le repos du soir et du dimanche.

Tout autour, dominant cette zone triste, des bois, des moulins, des coteaux à peine distincts dans la brume d'hiver où les canons ennemis arrivaient chaque jour malgré la neige, les mauvaises routes, s'embusquant, visant Paris, rendant à jamais lugubres des noms de petits villages, si gais a lire au soleil sur le fronton

des gares, au coin des chemins, quand ils étaient pour les Parisiens des buts de promenade et des rendez-vous de fête.

Les jours se font plus courts, le pain plus rare. Un soir, dans cette demi-ombre intime des boutiques éclairées d'une lampe, voici des dorures, des rubans clairs, des sucreries aux couleurs tendres. C'est Noël!... Cet humble berceau que nous avons abrité au coin des chapelles, bercé de cantiques et fleuri de lis, ce symbole adorable de l'enfance, a fait aux tout petits une éternelle joie. Il faut qu'ils le voient en rêve au moins un jour de l'année, ce Jésus souriant, couché dans la crèche et les brins de paille éparpillés autour de lui en rayons lumineux...

Pour les enfants aussi, ce jour de l'an de ville assiégée qui étale des joujoux dans l'encombrement des bataillons en armes. Sur les petites tables à la hauteur des yeux d'enfants, nous revoyons tous ces petits meubles qui ont l'air d'un déménagement de pauvres et ces poupées joufflues auxquelles la bise et la neige font de si fraîches couleurs. Les magasins s'emplissent de merveilles. Pourtant ces lourds camions qui nous arrivaient des gares de l'Est, les autres années, chargées de boîtes de bois blanc gardant comme un parfum des forêts du Nord, ne vien-

dront pas cette année-ci; il ne faut plus qu'ils reviennent jamais!... Mais n'ayez pas peur, Paris sait se suffire à lui-même, et nos enfants ne manqueront pas de joujoux. Au fond des petites cours tristes des quartiers pauvres, dans des coins de faubourg sans jour et sans air, il y a de grandes maisons à cinq étages, pleines d'aiguilles patientes et de métiers délicats qui font traîner des miettes d'or fin et des copeaux de bois de rose dans la poussière des mansardes.

Paris trouvait encore la force de sourire. Deux jours après, de trois côtés à la fois, le bombardement éclatait, lugubre, continu. La terre était secouée autant que l'air, et loin des désastres, les foyers à l'abri sentaient frémir leurs vitres comme un avertissement ou une menace. Dans cette grande ville où les fabriques fermées se taisaient et dont la force et la vie s'épuisaient aux remparts et aux avant-postes, dans ces rues presque désertes où les voitures étaient rares et les passants tristes, ce grand bombardement ressemblait à ces orages qui font le silence autour d'eux, arrêtent le bruit des feuilles et le murmure des prés comme pour rendre encore plus sinistres la foudre qui tombe et la maison qui croule.

Le premier éclair de ce grand orage avait lui sur la ligne bleue des frontières par un beau

jour d'été. Les blés n'étaient pas coupés, les vignes s'alignaient sur les pentes, les grands arbres frémissaient pleins de vie. Les rivières chantaient sous les arches des ponts, et les villes entourées de forteresses, les villages entourés d'eau composaient avec leur vie de tous les jours une atmosphère de bruit ou de calme qui montait dans leur coin de ciel et semblait devoir les envelopper à jamais...

« *L'ennemi passe le Rhin sur toute la ligne.* » Je me souviens du frisson que je sentis en lisant cette petite dépêche, mince comme le trait qui marque une frontière sur la carte, et si grande d'horizons entrevus. Depuis ce jour, rien n'avait pu les arrêter, et cette force énorme, l'invasion, irrésistible comme l'eau qui coule plus forte et plus terrible après chaque obstacle, avait enfoncé les remparts, forcé les passages. Paris, pendant cinq mois, fut bien l'île de France, au milieu de ce torrent qui grondait tout autour de ses portes.

—

La lutte est finie. Comme il faut livrer les forts, rendre les armes, les soldats rentrent dans Paris. Ils marchent sans ordre, débandés. On sent bien le tumulte dans cette rentrée qui nous

fait voir confondus, traînant le pied, ces masses d'hommes ordinairement si semblables de costumes et d'allure, si bien unis dans la marche, qu'on entend le pas d'un géant sur leur route. Pourtant, vers l'Observatoire, au coin d'une de ces rues bordées d'arbres qui sont la fin de Paris, j'ai vu passer tout un bataillon de Bretons rangés comme au départ. De temps en temps, le commandant qui marchait en tête se tournait vers eux : « Allons! mes gars, allons! » C'était dit avec l'intonation d'un berger qui encourage et rassemble un troupeau fatigué. Tout autour, les maisons éraflées, les balcons tordus, une bicoque incendiée. Ce jour-là fut navrant. L'émotion tremblait dans toutes les voix. Il y avait en l'air un découragement, une lassitude où l'on sentait encore plus que la défaite, le désespoir de l'arme inutile, brisée, jetée aux fossés des forts.

Le trouble entré dans Paris à ce moment n'en sortit plus. Ce fut l'agitation perpétuelle, cette agitation qui emplit la rue et fait l'atelier vide. Des processions sans fin montaient vers la Bastille, se groupaient autour de la colonne de Juillet, pavoisée de drapeaux rouges, de couronnes d'immortelles. Les canons sonnaient sur le pavé des rues comme un défi à cette paix maudite. On sentait qu'un grand élan avait été

donné et qu'une ville remuée pendant quatre mois de tant de chants, de fanfares, de tambours, ne pouvait sans secousse se reprendre au travail et au calme. Aussi Paris gardait-il sa physionomie de ville assiégée, qui vit au jour le jour. Les trottoirs étaient bruyants, encombrés d'objets de toutes sortes, comme aux lendemains d'incendie, quand la maison détruite, les ménages sauvés, jetés en hâte par les fenêtres, les femmes et les enfants campent au milieu des rues, y installent leur vie d'une journée.

Je ne sais quel incertain vous tenait aux fenêtres, vous traînait aux bruits. Les baïonnettes luisant partout, bien qu'on ne parlât pas encore de batailles, les barricades au coin des ponts, les défiances de Paris contre Paris, ces sinistres malentendus où les tocsins et les fusillades se répondaient avec l'entêtement d'un signal... On sentait trembler les pavés, frémir les haines. Avec cela tous les caprices des printemps parisiens, capricieux entre tous. Le soleil de mars, ce chaud soleil qui vient avant les feuilles poussées, brûle et fait tant de mal, glissait entre deux ondées sur des affiches folles. Pendant que dans les magasins déserts empressés à se faire des vitres claires, des enseignes neuves, les marchands désœuvrés chassaient la poussière, seule visiteuse venue du dehors, des

voitures passaient silencieuses, pressées, emportant la vie de Paris, la fortune de Paris.

—

Le voilà livré à lui-même, enfermé à nouveau, ce terrible Paris, et nous tous qui nous en sommes éloignés, nous vivons, les yeux tournés vers ces coteaux qui nous le cachent, et ne sachant plus rien de ce qui s'y passe. Nous voici en pays conquis, les routes sont libres, les portes grandes ouvertes, la maison ne s'appartient plus. Les grilles restent béantes pour le passage des chevaux, et tout autour des pelouses qui verdissent, des massifs en bouquet, les soldats se promènent, écrasant les fleurs, coupant les branches, avec l'insouciance du passant et du vainqueur. Il y a par ici des maisons de campagne complétement abandonnées depuis un an; on est parti au moment de la guerre et l'on n'est plus revenu pour ne pas voir les détresses de l'invasion. Le logis est dévalisé, les charmilles à l'abandon, l'herbe pousse au milieu des allées. Dans un coin de parterre, une femme surveille un enfant, le regard tourné vers la route, rendant plus triste cette solitude qui plane autour d'elle par son air d'attente et de désœuvrement... On avait abattu les ponts, couché de grands arbres où tombaient leurs ombres,

mais par le chemin qui tourne le coteau, les Prussiens étaient arrivés en dépit de tout, sans perdre ni un homme ni un cheval.

Depuis quatre mois, ils sont là. Les bataillons se succèdent, marchant vers Paris ou retournant en Allemagne, et, après une courte halte, un appel sur le chemin, comme toutes les portes sont marquées d'avance, les hommes entrent, s'installent, nettoient leurs armes, vont aux gardes, sortent à toute heure...

Rien n'est charmant d'ordinaire comme de s'endormir le dernier dans la maison silencieuse que l'on sent pleine d'êtres aimés. Un grand calme, après le bruit de la journée, envahit les meubles, les murs; l'air du jardin et tous les souffles entendus dans la tranquillité de la nuit semblent la respiration de la maison elle-même, assoupie au clair de lune, seuil muet et fenêtres closes... Mais sentir là tout près l'hôte forcé, celui qui a fait le chemin, le fusil en avant, ensanglantant les haies et les rivières, celui qui est entré de force, à qui le chagrin et l'orgueil font la place libre aussitôt qu'il arrive!... Qui sait à quel point il est l'ennemi? Qui sait de combien de batailles il se repose, et de quels rêves de victoires et de massacres il trouble l'âme invisible du logis? Il y a un coin de sa maison qu'on voudrait murer.

C'est au milieu de ces tristesses que nous entendions le canon tonner vers Paris. Dans le bois encore grêle, les décharges de mitrailleuses tombaient par saccades; les rossignols lançaient leurs notes limpides dans les buissons d'épine blanche; les grenouilles sautaient autour de ces petites mares que la pluie laisse aux ornières, le bruit leur arrivait trop grand et de trop loin pour inquiéter toutes ces petites vies troublées seulement par les branches qui cassent et les feuilles qui tombent...

—

Les Tuileries et le Louvre brûlent!

Les Tuileries, un beau souvenir d'enfance. Les dimanches parisiens, le ciel sombre au-dessus des grands toits d'ardoises, les bassins où l'allée s'élargit et rayonne, l'horloge triste, les statues, la grande terrasse longeant le quai, l'eau tout près, et la mélancolie douce du soir qui tombe, du brouillard qui monte pendant que Paris s'illumine tout autour. Des nuées d'enfants, des velours bleus, des fourrures blanches, et plus tard la joie si grande de faire courir des petits pieds dans le sable où l'on posait les siens.....

Et le Louvre?... Mais non! Le Louvre était sauvé. Le lendemain on disait : Paris brûle, Paris tout entier.

Je l'ai revu depuis, criblé de balles, à cette heure terrible où les murailles calcinées, encore debout, semblaient s'être défendues contre le feu, et que des ruines fumantes montait une odeur d'incendie.

Ce jour-là le temps était superbe. Tout en haut de l'Hôtel de ville, le soleil mettait des galeries de lumière entre les fenêtres vides, et les statues se dressaient entières et droites, comme si leur fière attitude les avait gardées de l'écroulement.....

XXX.





# TABLE

---

## *PREMIÈRE PARTIE. — LE SIÉGE.*



## *SECONDE PARTIE. — LA COMMUNE.*



PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [499]

LIBRAIRIE D'ALPHONSE LEMERRE

47, passage Choiseul, à Paris

# OUVRAGES RELATIFS A LA GUERRE DE 1870-1871

## ET AUX DEUX SIÈGES DE PARIS

PARIS ASSIÉGÉ, par Jules Claretie, 1 vol. in-18 . . . . 3 —

LA GUERRE NATIONALE. — Metz et Strasbourg. — Châteaudun. — Coulmiers. — Patay. — Le Mans. — Bitche à Belfort. — L'armée du Nord à l'armée des Vosges. — Le Pays de Bourbon, par Jules Claretie, 1 vol. in-18 . . . 3 50

LE CHAMP DE BATAILLE DE SEDAN, par Jules Claretie, 1 vol. in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —

DE FROESCHWILLER À PARIS. — Notes prises sur les champs de bataille, par Émile Delmas, 1 vol. in-18 . . . 1 —

AUX AVANT-POSTES (juillet 1870, avril 1871), par Amédée Le Faure, 1 vol. in-18 . . . . . . . . . . . . . 1 —

SECOND SIÈGE DE PARIS. Le Comité central et la Commune, par Ludovic Hans, de l'*Opinion nationale*, 1 vol. in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —

HISTOIRE DE LA COMMUNE. Récits journaliers et documents inédits, par Armand [illegible], 1 vol. in-18 . . . 1 —

LES MEMBRES DE LA COMMUNE ET DU COMITÉ CENTRAL, par Paul Delion, 1 vol. in-18 . . . . . . . 1 50

GUIDE À TRAVERS LES RUINES. — Paris et ses environs, par Ludovic Hans et J.-J. Blanc, 1 vol. in-18, avec une carte des environs de Paris . . . . . . . . . 1 —

IDYLLES PRUSSIENNES, par Théodore de Banville, 1 vol. in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —

POÈMES DE LA GUERRE, par Émile Bergerat, 1 vol. in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —

LA RÉSISTANCE. — Les Maires de Paris et le Comité central, du 18 au 26 mars, avec pièces officielles et documents inédits, par Frédéric Damé, un volume in-18 . . . 1 —

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOÎT. — [1871]

| DATE DUE | | | |
| --- | --- | --- | --- |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |